



N I H I L O B S T A T

Parisiis, die 31^a Martis 1917

F R . M O N P E U R T

I M P R I M A T U R

Parisiis, die 5^a Aprilis 1917

A. BAUDRILLART VIC. GEN.

L A P R I È R E

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PAR L'ABBÉ SERTILLANGES

213
547
1917

COPYRIGHT BY
ART CATHOLIQUE
P A R I S
1 9 1 7

LA PRIÈRE PAR L'ABBÉ
SERTILLANGES

A LA LIBRAIRIE DE
L'ART CATHOLIQUE
P A R I S



Property of

COSA

Please return to

Graduate Theological

Union Library

LE PROBLÈME DE LA PRIÈRE

200.3835

PROBLÈME ! quel mot, pour une chose spontanée, ailée, toute de jaillissement, pour une chose à laquelle nous demandons la beauté et qui d'elle-même en suggère l'essor ! Cette poésie, ces yeux levés, ces gestes simples, cette ardeur et cette douceur, un problème ?

Eh bien, oui ! Tout est problème, au fond, dans la vie. La spontanéité se décompose pour l'esprit ; l'ardeur se calcule ; la poésie doit se justifier ; les gestes simples s'interprètent ; il faut se mettre le front dans les mains pour comprendre ce que l'instinct, naturel ou surnaturel, trouve uni.

Nous sommes enveloppés de mystères, et tout, en nous-mêmes, est mystère. Ce n'est pas ce temps querelleur et douteur qui va nous dispenser d'y songer. Ce temps nous remet tout en question ; il combat les principes aussi bien que les conséquences ; le fait de la prière, vu ce qu'il met en cause, devait échapper moins que d'autres à sa critique dédaigneuse ou acerbe.

La prière, c'est Dieu et c'est l'homme, c'est le créé et c'est l'incréé, c'est la vie humaine et c'est la nature, c'est l'individuel et c'est le social, c'est le visible et c'est l'invi-

sible, c'est le temps et c'est l'éternité, c'est la conscience et c'est aussi d'une certaine manière l'inconscience — car notre inconscience elle-même prie ; — c'est la vie et c'est la mort. Et tout cela, devant nos esprits, se présente parfois confus, contesté, plein de questions anxieuses.

Dieu, celui qu'on prie, a disparu, pour quelques-uns, de son éther. Ceux-là, comment concevraient-ils l'« ascension de l'âme » ? Il n'y a plus de terme d'ascension. Tout se rencontre à niveau. Il y a la grande mécanique opprimente ou servante, et il n'y a rien d'autre. L'homme est seul. Sans aborder les arcanes de la philosophie, l'esprit de prière aura donc le devoir d'expliquer ce qui l'entraîne. Je le vois qui se montre déterminant en quelque sorte son objet, l'exigeant, le faisant venir en témoignage au bout de son appel, comme la voix crée l'écho au creux du rocher. Sauf que, cette fois, l'écho divin est le père de la voix qu'il nous répercute. Notre être est un écho de Dieu, qui de nouveau nous vient en écho quand nous criions dans notre vacuité : Père ! Père !

Ensuite, l'homme qui prie a besoin de juger son cas, afin de se reconnaître client de Dieu et obligé de sa

gloire. Se suffire serait sa prétention et l'« autonomie » volontiers son luxe. Même quand il admet Dieu, il paraît croire quelquefois que ce Dieu lui demande de l'ignorer ; qu'il l'a livré, sans plus, « aux mains de son propre conseil », et qu'il ne compte pas davantage sur nos retours de reconnaissance et d'amour qu'il ne tient en réserve quoi que ce soit pour nous, hors le premier établissement de notre être.

Solitude pratique, même avec Dieu admis théoriquement et soi-disant respecté : c'est le fait de ceux qu'on appelle déistes, sans doute parce qu'ils nous dérobent Dieu, l'arrachant à la vie pour le faire figurer, terme abstrait, dans la formule du monde.

Il faut défendre les esprits de ce caprice, dont volontiers ils feraient un devoir. Il faut montrer que pour être nous-mêmes, nous avons besoin de Dieu ; que notre vie est normalement une vie avec Dieu : que par conséquent on ne nous dispense pas du souci de notre destinée, quand on nous pousse à invoquer la Cause Première, et que faire de nos liens avec lui une obligation n'est de la part du ciel ni une inconséquence, ni une exigence sans valeur pour nous.

Puis, si Dieu est avec nous et si nous sommes avec lui, ne faut-il pas que ces rapports concernent notre vie telle qu'elle est, tenant compte de tout ce qu'elle porte ? De quoi est faite cette vie qui requiert le secours divin ? Elle est faite de pensée et de sentiments dont les objets doivent être captés, de réalités physiques qu'il faut nous rendre favorables. Nous demander quels et quels, c'est étudier l'objet de la prière. Or cet objet, le « pain », au sens large du mot, l'exprime suffisamment ; car la vie, même selon l'esprit, est tout entière nutrition, et le pain, c'est ce qui nous fait vivre.

Le « PAIN QUI PÉRIT », selon l'expression évangélique, c'est-à-dire tout ce qui meurt et nous laisse mourir, mais tout de même nous soutient pour le temps de ce pèlerinage et par là sert nos destinées : le « PAIN QUI DE-MEURE » et que le Christ nous donne, c'est-à-dire la vérité, les bonnes inspirations, la grâce ; le pain qui est le Christ lui-même, source de grâce, « PAIN VIVANT DESCENDU DU CIEL » ; enfin le pain qui est sacrement du Christ, symbole réel, où l'âme rencontre ce qui lui est signifié et se l'incorpore : c'est ce que nous demandons. Le PATER nous l'apprit ; nous devons montrer que le

respect de cet échelonnement de valeurs est une requête, en nous, de la nature, d'abord, puis de cette nature surajoutée, nature surnaturelle, dont l'esprit de Dieu exprime les besoins au dedans de nos cœurs par des « GÉMISSEMENTS INEFFABLES » (ROM., VIII, 26).

L'efficacité de cette prière est affirmée par l'Évangile avec une telle insistance et une telle énergie que nous aurons lieu de nous demander à quoi tiennent nos déconvenues, apparentes ou réelles. La prière QUI TRANSPORTE LES MONTAGNES (Marc, XI, 23) est mise à la disposition de notre foi ; mais les montagnes, matérielles ou morales, ne se transportent qu'à leur façon, à leur heure, sous certaines conditions, et c'est ce qu'il faut juger, de peur que les déceptions ne nous découragent.

Il faut aussi répondre à certains sourires et à des objections qui se croient très savantes. Légères, au fond, à faire pitié, il faut les écarter, crainte qu'elle n'embroussaillent nos consciences. Quel mécanisme emploie la prière, pour exaucer de par Dieu ses clients ? Quel chemin prend le secours ? Où passe-t-il, à travers les mailles serrées du déterminisme matériel et de la liberté mo-

rale ? Comment peut-il s'insinuer dans ce double tissu qui paraît infrangible absolument, s'il s'agit du premier ; frangible seulement par nous, s'il s'agit de notre arbitre ? Demandons-nous à Dieu de perpétuels miracles ? Demandons-nous à Dieu ce qu'il nous demande ?

Pour qui faut-il prier ? Et quels motifs militent en faveur de la prière pour soi, pour les siens, pour tous ? Quelle est la hiérarchie normale des bénéficiaires ? Que nous dit sur ce point la foi, et que porte cette LOI DE PRIÈRE (LEX ORANDI) appelée LITURGIE ?

La prière pour les choses, autant que pour les personnes, doit être également sainte et indispensable ; mais sans doute sous certaines conditions. La prière pour les choses est en un sens une prière contre les choses, à savoir une adjuration, un exorcisme, afin que les choses ne nous nuisent point, qu'elles ne fassent point un pacte avec notre chair pour submerger l'âme. Et d'autre part, elle est volonté d'utilisation, les choses étant à notre égard des servantes.

Prière pour tous et prière pour tout, cela encore ne nous suffit pas. Il faut prier avec tous et avec tout, en société

et en harmonie bien réglée avec ce que la Providence a établi dans nos vies, personnes et choses. La prière en commun, familiale et publique ; la prière intérieure qui s'exteriorise, se répand en paroles, en attitudes, en gestes ; la prière sacramentelle, qui utilise pour agir les rites saints dont le Christ nous a gratifiés en y insérant sa propre personne, devront solliciter nos explications.

La liturgie nous dira le secret de son efficacité et quelques-unes de ses harmonies avec l'âme humaine. La puissance collective, pour prier aussi bien que pour agir ; la puissance de la hiérarchie, qui ramasse et qui met en un les forces orantes ; la puissance du temps, dont nous fait disposer le rite traditionnel ; la valeur de charité, d'égalité vraie, d'élargissement conquérant, je veux dire d'apostolat et de sanctification pour la vie sociale qui ressort de la prière ainsi faite tous en un, en dépit de la diversité d'origine ou de culture, de rang, de sexe, et enfin la quasi identité de la religion même, chose sociale, avec ce culte étroitement unitaire dont le Christ est le lien : c'est le thème.

Je n'oublierai pas de justifier en passant et de louer, en raison de son humilité même, la prière à la fois mentale

et vocale qui sait utiliser en nous même l'automatisme, en vue d'intensifier le sentiment religieux. Je glorifierai le Rosaire.

Et puis, au delà des objets et des sujets, il y a la durée, sur laquelle la prière s'avance.

« IL FAUT *TOUJOURS* PRIER, » dit l'Évangile. (Luc, XVIII. 1.) Par cette consécration du temps à la prière, nous espérons consacrer la vie, dont le temps est le contenant : filet miraculeux où la pêche de l'existence range ses prises. Les heures chrétiennes et les heures liturgiques déclareront leur pensée et plaideront leurs motifs.

Mais aussi la continuité de la prière nous livrera un autre secret.

Toujours prier, c'est, d'une part, occuper le temps de la vie avec de la prière comme on occupe un pays au moyen de troupes massées en ses points stratégiques. Le matin et le soir, avant et après le repas, avant et après chaque action importante, aux moments de spéciale difficulté, ou bien aux heures traditionnellement adoptées par la liturgie en vue de la louange publique, en tous ces temps échelonnés, morcelés, la prière s'impose. Mais

nous chercherons un sens plus subtil à ce TOUJOURS. Nous louerons L'ESPRIT de prière, qui ne subit pas le découpage du temps, qui s'établit dans la perpétuité, imitant de loin et préparant — pour les âmes d'élite en ce monde, pour les élus dans l'autre — ce que nous appellerons d'un mot à définir et à glorifier : la prière éternelle.

Ce grand mot en appelle un autre, qui sera chargé de nous révéler un des plus hauts aspects de la religion et de nous ouvrir des perspectives auxquelles l'heure présente serait redevable, si nous le voulions, de ses consolations et de ses utilités les meilleures. Nous parlerons de la prière à travers les mondes.

Vivants et morts, terriens et arrivés des régions mystérieuses, frères qui combattent et frères qui sont vainqueurs, vainqueurs secourables, tous forment une seule famille, tous sont l'Eglise, dont la triple cohorte, MILITANTE, SOUFFRANTE ET TRIOMPHANTE, vit en Dieu sous le régime que dénote l'expression admirable, baignée d'antiquité et de savoureuse tendresse : la COMMUNION DES SAINTS.

Que par l'amour, en Dieu et par le Christ, il se fasse de toute la création spirituelle un seul corps, et que la circulation de la vie n'y dépende ni d'incommensurables distances, ni de mystérieuses, d'insondables différences d'états : quel enrichissement une telle sublimité nous apporte ! La vie religieuse en devient large comme l'extrême horizon de la pensée, et nos cœurs s'y rassurent contre des éventualités dont chaque jour où l'on meurt nous rappelle l'angoisse.

En ces jours parfumés de l'âpre arôme des cyprès, en ces jours d'hécatombes glorieuses, de tombes lointaines qui vont faire rayonner les allées de nos cimetières sur toutes les routes de France et semer de croix nos labours comme le champ des morts, nous sommes tous disposés à concevoir les lointaines prières.

Ceux que nous fêtons à la Toussaint et au jour mélancolique qui la suit ; ceux que nous fêtons quand la victoire du pays et la victoire chrétienne d'une sainte mort s'uniront dans nos pensées à la fois graves et exultantes, ceux-là sont un objet de prière tendrement chéri, et aussi, nous l'espérons, s'ils sont près de Dieu, des agents de prière bien précieux pour nous. Ils furent

nôtres, ils le demeurent ; ils parlent pour nous et nous pouvons parler pour eux, notre estime fraternelle laissant place à cette crainte qu'ils ont encore, peut-être, besoin de notre appui.

Le souvenir des morts, sans la prière, est une morne pensée ; c'est une exploration du néant et une sorte de recul, pour nous qui sommes entraînés aussi, dans la direction de la fosse. Avec la prière, vent qui souffle vers Dieu, c'est une montée en avant sur les ailes de l'espérance.

Enfin, nous réclamerons de la prière parfaite qu'elle se constitue en beauté. Car la beauté bien analysée répond à l'idée de plénitude épanouie et d'harmonie éclatante entre les éléments où la nature d'une chose se fait voir. Or, si cette plénitude et cette harmonie sont requises quelque part, c'est bien dans nos relations avec le divin. Beauté intérieure des sentiments et des mouvements de l'âme ; mais aussi beauté de la parole, beauté du chant et des cérémonies liturgiques, beauté des édifices, du mobilier, du luminaire, de l'ornementation, des objets de culte, de tout ce que la prière est chargée d'animer et de pousser vers Dieu : c'est le droit. Là doivent tendre

nos efforts de manifestation, résultat des efforts de création religieuse que nous entretenons au dedans. Nous y verrons le témoignage et en même temps l'un des moyens de l'intime union que l'Évangile a rêvée entre Dieu et les œuvres de Dieu, l'homme et les œuvres de l'homme. Ce sera notre recherche.

Il sera bon de traiter un pareil sujet en un moment où toute la vie, et notamment la plus intérieure, est de nouveau proposée à nos réflexions.

On prie, à l'heure qu'il est, partout où l'on n'a pas perdu le sens du divin. La « Coopérative de prières »* est comme nos grandes usines nationales : elle se livre au travail intense et vise à augmenter chaque jour son rendement en munitions spirituelles.

A Montmartre, à Notre-Dame des Victoires, sur la Montagne Sainte-Genève, l'âme parfumée de Lutèce

* IL NE S'AGIT ICI NI D'UNE CONFRÉRIE, NI D'UNE DÉVOTION SPÉCIALE : SIMPLEMENT DE GENS ÉPARPILLÉS AUX QUATRE COINS DU MONDE, MAIS RELIÉS PAR DES LIENS DE SYMPATHIE RÉCIPROQUE ET QUI CONVIENNENT DE PRIER LES UNS POUR LES AUTRES, DE SE FAIRE QUELQUE BIEN S'IL SE PEUT ET DE S'OFFRIR A DIEU EN HOMMAGES COLLECTIFS. »
(BULLETIN DE LA « COOPÉRATIVE DE PRIÈRES » 6 AVRIL 1914.)

s'exténue. Elle prie, comme en tout temps, pour les grandes causes sacrées ; elle ajoute à ce trésor les prières intimes. Elle se prosterne, aujourd'hui, comme jadis la petite sainte qu'on voit au Panthéon* agenouillée au pied d'un arbre, devant une croix plantée au cœur du tronc, comme si la nature même se faisait chrétienne. Et tout autour, des troupeaux, une charrue dans le sillon, un groupe de protégés que cette prière candide couvre et anime.

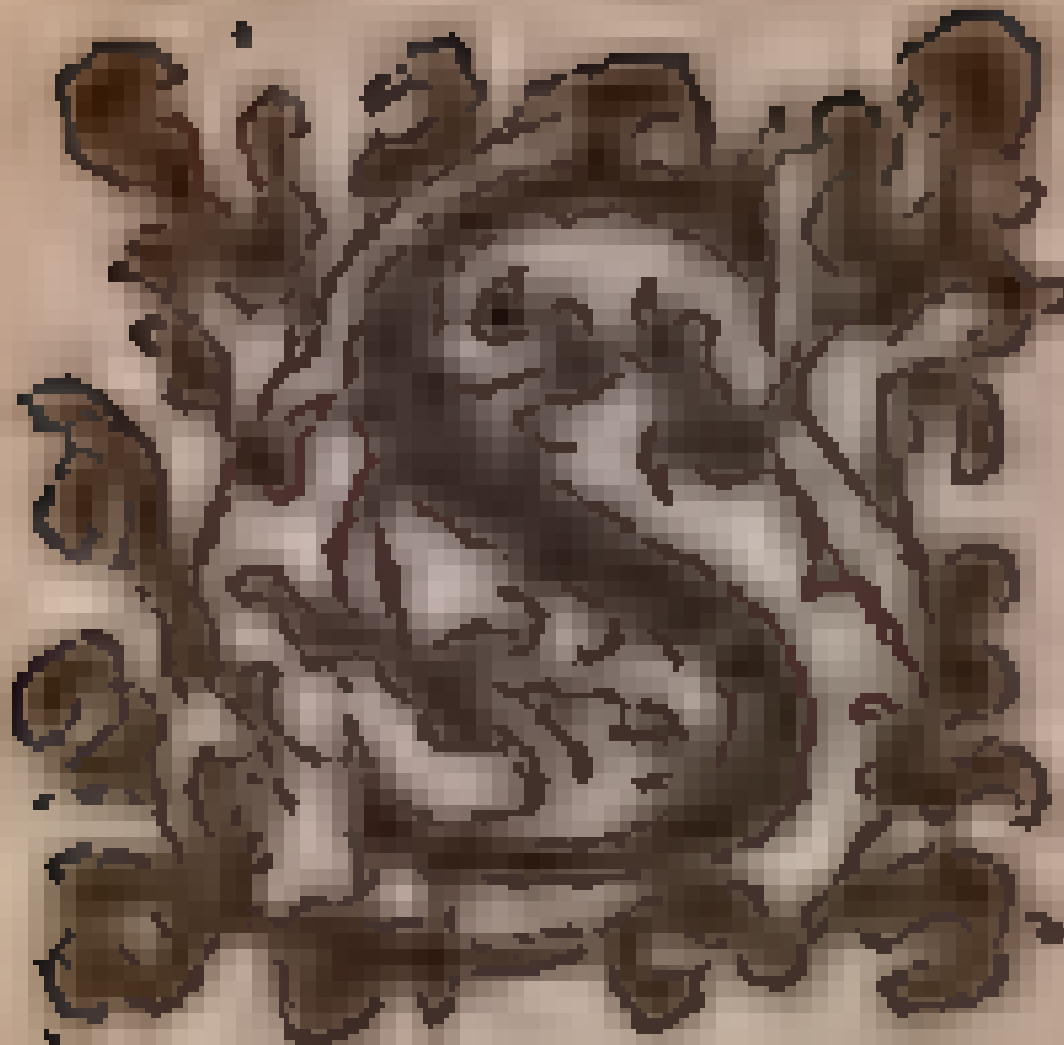
On sent qu'au-dessus de cette jeune extase tout le ciel est incliné. On sent la toute-puissance d'un appel où la confiance sait tirer argument de sa faiblesse. On voit ces mains à peine formées pleines déjà des grandes œuvres que racontent les tableaux suivants. On comprend que tout un peuple est en cause, et aussi des douleurs précises, et aussi des intentions que leur humilité rend plus dignes du ciel.

La prière est au dedans, et elle paraît éclater dans un geste. Elle harmonise un corps pur et couvert de lin, avec des cheveux répandus comme ceux d'une jeune

* FRESQUES DE LA « VIE DE SAINTE GENEVIÈVE » PAR
PUVIS DE CHAVANNES.

Madeleine qui ignore la faute. Le caractère hiératique de
la fresque en fait une liturgie ; son symbolisme
tourne en généralisation de la prière française
présentée par ses saintes ; sa beauté
donne satisfaction à notre ultime
requête. La prière peinte
donne l'exemple à la
prière en esprit
et en vérité.

CELUI QU'ON PRIE

 I nous prenions le mot prière dans un sens tout à fait général, il faudrait dire qu'on peut prier toute personne supérieure en état de nous venir en aide. CELUI QU'ON PRIE, ce serait alors quiconque ; car toute créature à l'égard d'une autre peut jouer à un moment donné un rôle supérieur. « Je vous prie » est une expression qui ignore le monopole.

Mais nous plaçant dans l'ordre religieux, nous devons concevoir que la prière s'adresse à l'Objet religieux, et que si elle fait mention d'autres noms, hors le nom incommunicable, ce ne pourra être qu'en dépendance de celui-ci, à qui devra revenir finalement tout l'hommage, comme de lui partent les biens concédés. Ce n'est pas une raison pour négliger ou pour méconnaître les rôles intermédiaires.

Le problème de la prière se fait donc voir ici double. Garderons-nous à la prière son objet divin, ou le laisserons-nous s'enfuir par l'une des folles issues que lui ouvrirent les hommes ? En second lieu, donnerons-nous à cet Objet l'absolue exclusivité, tellement que toute prière adressée à d'autres, par exemple à la Vierge, aux saints, aux créatures spirituelles ne serait qu'un détournement et une idolâtrie ?

Ces deux questions pourraient d'une certaine façon se réunir en une seule. Toute erreur relative à CELUI QU'ON PRIE est une erreur relative à la Providence, soit qu'on supprime celle-ci en supprimant Dieu, soit qu'on prétende que Dieu ne s'occupe pas de nous et qu'il nous livre au conflit des forces, soit que l'on conçoive ses dispositions comme tellement fatales que nulle supplication n'en puisse détourner le cours, soit enfin que le gouvernement de notre Père céleste soit regardé comme une étroite monarchie jalouse, sans communication de pouvoir, sans hiérarchie de la terre au ciel, sans fraternité entre tous les êtres, sans échange de bienfaits, sans amour.

Faudra-t-il s'arrêter à l'exclusion radicale qui enlève à la prière tout motif ?

La négation de Dieu est un tel malheur qu'elle décourage les secours, comme lorsqu'une ruine est tellement complète qu'on ne sait plus par où relever la situation, toute aide partielle se trouvant dérisoire. En tout cas, ce n'est pas en quelques mots qu'on pourrait éclairer une telle nuit.*

* CF. SERTILLANGES « LES SOURCES DE LA CROYANCE EN DIEU »
PERRIN, ÉDITEUR.

Dieu est. Tout nous le dit : les cieux, les âmes, la conscience, les peuples, la nécessité de fonder ce qui se voit et encore davantage ce qui ne se voit pas, l'idéal ayant plus que tout besoin d'une justification qui ne se trouve point hors l'Esprit suprême.

Mais que cet Esprit nous demeure distant au point de ne savoir pas, au point de ne pouvoir pas écouter nos supplications, pris lui-même dans le vaste et immuable engrenage de ses œuvres : c'est une pensée qui a tenté plus d'une conscience droite.

L'antiquité connut le FATUM ; l'âge contemporain a parlé de l'AXIOME ÉTERNEL, dont toutes les conséquences se déroulent, inéluctables. Nulle place pour la prière, dans ce lacs de fils tendus où tout effort de liberté se prend au piège : ensemble organisé si parfaitement qu'il en devient un chaos moral. Au lieu d'une Providence exorable, nous tombons sous un régime d'implacabilité. Nos appels montent comme le projectile que travaille la pesanteur ; ils s'épuisent, ils retombent, personne ne les reçoit, personne n'en fait état.

Je ne veux pas réfuter ces aberrations. En étudiant le mécanisme de la prière, nous ferons la part de vérités

partielles dont l'effroyable abus mène si loin. Qu'il suffise, pour les écarter, de montrer dans de telles doctrines l'antipode des régions où s'avance notre instinct humain — non celui que nous créons par nos déviations, par nos écarts ou par nos sursauts d'imagination ; mais celui qui exprime notre nature, et par conséquent la nature, comme les propriétés naturelles des corps disent la constitution de l'univers.

« La raison naturelle, dit saint Thomas d'Aquin, dicte à l'homme qu'il dépend d'une puissance supérieure, vu les insuffisances qu'il éprouve en soi : insuffisances qui exigent d'une puissance supérieure secours et direction. Et quoi que ce soit qu'on suppose ainsi au-dessus de notre être, c'est ce que chez tous on appelle Dieu* .»

L'histoire entière prouve cette assertion, et chacun sait que le besoin de la prière est une des sources les plus authentiques de la vie religieuse. Concevoir Dieu comme EXPLICATION, c'est le fait des philosophes, et bien que, philosophe, tout le monde le soit plus ou moins, tous ne poussent pas très loin la recherche des causes. Appe-

* SUMMA THEOLOGICA, II^a II^{ae}, Q. LXXXV, ART. I.

ler Dieu comme un secours, et le concevoir comme indispensable dans un monde admirable et de tant de manières déficient, c'est le fait de la vie ; c'est donc le fait de tous.

L'homme primitif semble même sur ce point fournir un témoignage plus direct et par là plus riche. Les instincts sont chez lui comme un fluide à l'état naissant. Ils s'égare dans l'application ; le « quoi que ce soit » de saint Thomas d'Aquin, cette sorte d'indétermination que l'instinct de prière laisse planer sur l'essence de la Cause Première, les primitifs en ont abusé. « Tout était Dieu », dira en parlant d'eux Bossuet, « excepté Dieu lui-même. » Incapables d'abstraire et de remonter jusqu'où il eût fallu la chaîne des causes engagées dans le grand train du monde, ils prenaient pour le Maître ses servantes, les forces de la nature déifiées. Le Grec en tempête implorait les vents ; l'Hindou priait le dieu de l'orage : tous les peuples, sous une forme ou sous une autre, ont invoqué le soleil. Les Egyptiens adoraient le Nil, source de vie pour l'étroite bande de terre que limitait à l'orient et à l'occident un double désert. Anxieux des bonheurs que procure à la vie individuelle la vie collective,

on adorait les fondateurs de villes, les ancêtres, les conquérants, les souverains, qui se présentaient comme principe d'être ou de secours.

L'erreur était grossière ; mais l'instinct était sûr, et nous le retrouvons en nous-mêmes. N'est-ce pas quand nous manquons, que la pensée du ciel nous est le plus présente ? « Mon Dieu ! » cette exclamation semble liée aux surprises du sort. Les coups de fortune, qui nous font parfois accuser la Providence, nous forcent du moins à la confesser, elle et sa primauté que nous voudrions secourable. C'est là une des utilités de la douleur.

Que si, grâce à la science, le mystère et la résistance des choses diminuent pour nous depuis les temps primitifs, ce n'est que dans une mesure ridiculement restreinte. On peut même dire qu'au total il y a perte ; car la menace et l'obscurité ont pris, en s'éloignant, plus d'ampleur. Il en est comme d'une sphère dont le rayon s'allonge.*

La guerre nous fait bien voir que les forces de la nature nous dominent toujours, et que même captées par l'intelligence, elles n'en deviennent que plus actives contre nous, après qu'elles ont armé nos passions.

* LA COMPARAISON EST D'HENRI POINCARÉ

Le sentiment de notre petitesse et de notre délaissement au sein des forces, celles du dehors et celles qui bruissent au dedans n'est donc pas calmé. Ayant écarté les faux dieux par notre exploration des causes immédiates, nous sommes reportés vers le vrai.

Dieu, le PÈRE TOUT-PUISSANT : voilà Celui que le progrès de l'intelligence aurait dû trouver ; que l'Évangile est venu révéler opportunément, après la faillite religieuse dont l'Épître aux Romains porte le témoignage (ROM., 1, 18-26) et qui maintenant doit se défendre non contre l'indigence, mais contre les abus de la pensée, abus qui viennent, ne l'oublions pas, du libre jeu laissé aux passions d'orgueil ou de concupiscence.

Se pourrait-il qu'il y eût du besoin sans qu'il y eût dans l'être total de quoi le rejoindre et le satisfaire ? Notre philosophie ne doit pas plus le croire que notre instinct ne l'admet. Le besoin, c'est la nature qui cherche, et la nature ne cherche pas, quand il n'y a pas dans le milieu intégral où elle évolue de quoi répondre à sa recherche. Il n'y a pas d'herbivore sans herbe, ni de carnivore sans chair ; il n'y a pas de nageoire sans eau,

ni d'aile sans atmosphère. Rien ne tend vers le vide. Quand, aux lointaines approches de l'hiver, les oiseaux migrateurs fuient, fuient en grandes troupes hâtives, ne sommes-nous pas assurés par cela même qu'il y a de plus doux climats ? Car, dirions-nous, d'où leur vient cet instinct, sinon de son objet même qui par une voie cachée les avertit et les invite ?

Comme la lumière du soupirail éveille les bourgeons dans le tubercule inerte et dirige les feuilles dans son sens, ainsi, par je ne sais quels chemins, les brises chaudes viennent chercher le petit organisme tremblant. Elles se le sont adapté par l'hérédité ; elles le tirent quand il faut, au moyen de ses propres impulsions inconscientes.

Généralisez, vous direz : Toute force d'aspiration est provoquée mystérieusement par cela même qui l'exauce. Quand la prière jaillit de nos désirs, nous éprouvons le divin vers lequel nous tendons. C'est lui qui mit en nous, comme la nature dans l'oiseau — divine Nature dont l'esprit procède — cet instinct migrateur qui des réalités insuffisantes, des secours incomplets dont ce monde nous gratifie nous fait partir et nous élancer vers le monde supra-terrestre.

Je prie, parce que je sens en moi une exigence de secours et en même temps une espérance, l'être qui me créa n'ayant pas mis un appel dans ma bouche sans qu'il y puisse nulle part être répondu. Ce n'est pas moi qui prie, pourrais-je dire, c'est la nature qui prie en moi, et la nature ne fait jamais de vaine démarche. Elle sème : c'est que la terre fait croître ; elle crie : c'est que quelqu'un entend.

« Je suis un oiselet tombé sur le dos et criant dans l'herbe haute, écrit Tolstoï. Mais si je crie, c'est parce que je sais qu'une mère m'a porté en elle, réchauffé, nourri, aimé. Où est-elle donc, cette mère ? Si l'on m'a abandonné, qui m'a abandonné ? Je ne puis me dissimuler que quelqu'un m'a engendré. Qui donc est ce quelqu'un ? — Dieu. »

Oui, c'est bien, ô mon Christ, vers le Père tout-puissant qu'il fallait diriger nos prières. Le Père, il n'y a que lui qui puisse exaucer, puisque c'est par la Source d'être que l'être achevé en nous peut donner à la vie la plénitude dont le désir est la recherche, et puisque d'elle aussi on peut attendre, plus que de toute autre bienveillance,

la volonté de cet achèvement, qui est son but créateur. Un Tout Puissant, il n'y a que lui également qui puisse exaucer, parce que, d'abord, il y a coïncidence entre la paternité en premier et la toute-puissance, la Source d'être ayant à vaincre le néant qui ne se prête à rien, ayant à donner tout à partir du rien : déploiement infini, fût-ce pour poser dans l'être un atome. Et de plus ne voyons-nous pas à quel point il faut maîtriser tout, pour être en état de donner la moindre satisfaction à nos prières ?

Nous prions pour que notre vie échappe aux conditions douloureuses que lui font la nature, la société des hommes et notre propre activité intérieure, où la liberté est si peu maîtresse. C'est donc sur la nature, sur la société et sur nous-mêmes, qu'il faut trôner pour exaucer les prières que nous formulons. « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires » ; Celui « qui a tous les cœurs dans sa main » est donc seul qualifié.

De quelle manière il s'y prend, comment il peut capter et nous adapter sans se contredire lui-même, sans miracle et sans confusion, les forces hostiles, c'est ce que nous aurons à nous demander. En tous cas, il est indispensable

que ce soit lui, Celui qu'on prie. Et cela est d'autant plus vrai que toute prière, dirons-nous, doit avoir pour objet final, à travers les commodités de ce monde, l'Objet divin que nous devons un jour posséder. A qui pourrions-nous demander Dieu, si ce n'est à Dieu ? Sous les deux formes : grâce et gloire, possession mystérieuse du temps, possession lumineuse de l'éternité où il se propose, le don infini ne peut venir d'une autre initiative que celle de l'Infini paternel.

De toute façon, l'hommage de la confiance et de l'indigence qui appelle ne doit être adressé finalement qu'à Dieu. Tout autre, s'il le reçoit, sera tenu de le lui retourner, on ne devra le lui adresser que pour cette fin, ce qui revient à dire qu'on le priera de prier, mais qu'on ne le priera point.

Quand l'Église parle aux saints, dont la phalange est comme la réserve de l'armée chrétienne, et qu'elle demande à ces arrivés de venir à notre aide, à nous qui luttons, elle ne dit pas : Ayez pitié de nous, ni même : Secourez-nous, comme elle le dit à Dieu ; elle dit : Priez pour nous. C'est leur INTERCESSION, qu'elle

réclame des héros célestes. Intercéder, c'est s'interposer, ce n'est pas exaucer. La prière adressée aux saints dépasse donc les saints ; elle repart, renforcée par une voix fraternelle ; elle rebondit ; elle arrive enrichie de mérites, plus puissante auprès de Celui qui fait état de notre intime solidarité.

Quand elle se retourne vers la Vierge, l'Église accroît bien davantage encore sa confiance. Se souvenant de cette parole de son Maître : « LA CHAIR NE SERT DE RIEN » (Jean, vi, 64), elle pense que la proximité en laquelle fut placée par rapport au Christ la plus pure des femmes n'a pas été seulement matérielle. Proche de ce foyer divin d'où procède toute lumière spirituelle, proche jusqu'à s'y confondre un instant pour le regard, elle devait expérimenter la sublime unité dont nous avons le sentiment quand nous disons, argumentant en quelque sorte par le choix de nos paroles imploratrices : **SAINTE MÈRE DE DIEU, PRIEZ POUR NOUS.**

Mais cela même dit qu'on ne prie pas la Vierge plus qu'on ne prie les saints d'une prière formelle. On l'invite à recevoir nos vœux et à les présenter, comme elle reçut Jésus et nous le présenta. Celle par qui le divin descendit

■ le pouvoir de faire monter l'humain. Le chemin de grâce a deux sens. Les anges qui montent et qui descendent l'escalier de Jacob ne nous figurent-ils pas ces divins échanges ?

Quant au Christ, lorsqu'on le prie, on peut le traiter comme Dieu, car il est Dieu ; mais selon qu'il est l'un de nous, on l'utilise aussi comme passage. On dit, et c'est la liturgie qui l'exige ainsi : « O DIEU, EXAUCÉ-NOUS... par JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR. » On reconnaît ici la charpente de nos oraisons : Dieu au faite ; le Christ comme moyen d'ascension de l'âme et de redescente du don — non plus à la façon de la Vierge et des saints, qui trouvent encore en lui le Médiateur et doivent passer par son mérite et par sa puissance, mais directement, Celui qui entre en la Trinité y donnant accès par lui-même à tout être uni à lui, à tout membre incorporé par la foi au corps de son humanité universelle.

C'est donc bien Dieu et lui seul, absolument parlant, qui est l'objet de la prière. On ne nie pas pour cela le sacerdoce du Christ, ni les passages humains qu'utilise la prière pour

monter jusqu'à Dieu avec plus de sécurité et de force. Nous croyons à l'intercession et à la pieuse hiérarchie des âmes. Nous croyons que les hommes vont à Dieu comme ils sont : en groupes unis, unis en ce monde et unis à travers la mort. Nous croyons que les plus grands peuvent nous donner de leur abondance en présentant nos vœux et en formulant pour nous leurs vœux fraternels. Nous croyons que le premier, le Christ, et son double, la Vierge, Rédempteur et corédemptrice, Roi universel et Reine en participation par l'amour, canalisent tout et procurent tout, après avoir demandé tout, interprètes communs et distributeurs de toute grâce. Mais nous croyons aussi que Dieu est Dieu, et qu'en la Trinité toute seule, Trois en Un, réside par la Puissance qui réalise, par la Sagesse qui mesure et par l'Amour père des dons, la faculté de nous exaucer après celle de nous entendre.

Dieu seul entend, sans qu'on le lui révèle, ce qui se dit dans nos cœurs et ce que crient à travers la vacuité des espaces nos faibles voix exténuées de besoin.

Dieu seul est juge, sous les mêmes conditions de primauté, de ce que portent nos demandes et de ce qu'elles valent

eu égard aux plans divins et à la réalisation de nos propres désirs profonds.

Dieu seul, QUI NOUS A AIMÉS LE PREMIER (I Jean, IV, 10), veut d'une volonté pleine, pleinement indépendante et pleinement désintéressée — puisqu'il donne sans recevoir jamais — ce que nous attendons, comme achèvement de bonheur, de notre Source créatrice.

On ne peut puiser qu'aux sources. Dieu, le PÈRE TOUT-PUISSANT, aimant parce qu'il est père, sage parce qu'il est père par l'intelligence, tout-puissant parce que créateur : telle est la source unique d'où les ruisseaux qui fécondent la vie peuvent couler.

Quand nous demandons à qui que ce soit quoi que ce soit, s'a-t-il même de l'ordre profane où nous avons tant d'occasions d'invoquer autrui, et plus encore quand nous entrons dans le domaine religieux où la prière proprement dite s'agenouille, voyons toujours derrière qui nous écoute, derrière qui nous juge et nous veut du bien la perspective qui s'élargit jusqu'à comprendre, à l'infini, Dieu lui-même, nous montrant toute sagesse, toute puissance, tout amour assemblés dans Celui qui est souverainement et par excellence CELUI QU'ON PRIE.

D I E U A V E C N O U S



EUX qui se refusent à la prière s'expliquent parfois de telle façon que ce n'est plus la prière qui est en cause, mais l'existence de Dieu, auquel cas le sentiment qu'on éprouve est une tristesse profonde, mais non pas un étonnement. Le vide du ciel n'est pas fait pour provoquer l'appel de la terre. Ce qui surprend davantage, c'est le cas de ceux qui croient en Dieu à leur façon, ou bien, n'y croyant pas envisagent l'hypothèse et disent pourtant : La prière est illégitime ; de toute manière notre conscience l'écarte. Pourquoi ? — Parce que nos destinées doivent demeurer notre œuvre. Au dehors, c'est l'action ; au dedans, c'est la bonne volonté qui nous doivent être en aide. Nulle place pour une intervention qui offenserait la dignité de l'être humain. Cela seul vaut pour nous que nous avons fait, nous. LE PRINCIPE D'AUTONOMIE est la condamnation de la prière.

Pressez un peu cette doctrine d'orgueil, vous la verrez en opposition avec les lois de l'existence les plus manifestes, et aussi avec une notion correcte de Dieu, qu'on devrait pourtant, ne l'admit-on point, respecter dans sa pure essence.

Nous sommes chargés de notre destinée, en effet. Dieu nous remet «AUX MAINS DE NOTRE PROPRE CONSEIL. » (Eccli, XV, 14.) Notre conseil, c'est la raison, grâce à laquelle nos forces s'organisent et s'emploient.

Mais ces forces, et aussi cette raison ne sont pas toutes en nous seuls. La coopération est une loi de la vie. La solidarité est un fait, et aussi un droit, car autrui entre pour ainsi dire dans la définition de chaque être. « Tout est un ; l'un est l'autre, comme dans les Trois Personnes », écrivait Pascal. Notre destinée est une synthèse d'actions dont les unes sont de nous. les autres de ce qui tient à nous, de ce qui dépend de nous, personnes ou choses. Et pourquoi pas aussi de ce dont nous dépendons et qui, nous ayant faits, nous actionne ?

Ne sommes-nous pas actionnés par la nature générale ? Cette nature, une fois enfantés, nous abandonne-t-elle à notre propre sort ? Elle poursuit son action sur nous, tellement que notre vie, sous certains rapports, est comme un épisode de la sienne. Quand les Anciens prétendent que nos destins sont sous l'influence des astres, nous sourions ; mais transposez et dites : les activités générales du monde, c'est vrai, et c'est donc

bien que la personnalité de qui que ce soit ne peut prétendre à l'indépendance. Nul n'est muré en soi. Chacun agit par soi, par autrui et par la nature. Prétendre agir par soi exclusivement, c'est folie, à moins qu'on ne dise : Moi, c'est aussi autrui en liaison avec moi ; c'est aussi la nature qui me porte.

Mais alors, quelle idée vous faites-vous de Dieu, quand vous parlez de son action éventuelle comme d'une intervention d'étranger ?

Dieu est bien plus proche de nous que le prochain ; il est bien plus intime que cette intime nature que nous respirons, dans laquelle nous nageons, qui nous crée et pour une part nous constitue ; il est plus intime à nous que nous-mêmes. N'est-ce pas ce que signifie saint Paul, en cette phrase qui paraîtrait panthéistique, hors la bouche d'un auteur sacré : « EN LUI NOUS VIVONS, NOUS NOUS MOUVONS, NOUS SOMMES. » (Actes, XVII, 28).

Quand, dépassant cette surface de mon être où d'ordinaire la conscience de moi-même s'attarde, je pénètre en mes profondeurs, j'y trouve Dieu. Quand je me saisis en ma plénitude, je touche à Dieu. Quand je m'aper-

çois de mon évidence, j'éprouve Dieu. Quand je suis en ma propre présence immédiate, je me sens en présence de Dieu. Car, derrière mes limites, je sais qu'il y a l'Illimité qui m'appuie ; sous mon fragile néant il y a l'Être ; sous le temps qui court en moi et m'entraîne il y a l'Éternité ; sous ma laideur, j'ai la Beauté, sous le moi branlant la Stabilité, hors de mes orages l'Immutabilité. Derrière ma nuit, comme derrière la nuit de la planète, il y a le jour des antipodes, il y a le soleil. De sorte que m'évader hors de mes étroitesse, mais là, tout proche, en moi et en tout ce qui tient à moi, c'est rencontrer tout ce qui me manque. M'élancer au bout de moi et de toute chose, c'est tomber dans les bras de Dieu.

Et je le fuirais, ce Dieu, qui surgit ainsi au sein de mon être, qui constitue ainsi mon meilleur moi-même, ma ressource de fond, mon trésor ? Je lui dirais : Je me suffis ? — Insensé !...

Je me suffis, soit ! mais ma suffisance n'est pas toute en moi ; j'ai des biens dans une autre maison : c'est la maison de mon Père. J'accepte mon héritage.

Je me suffis, soit ! mais comme le capitaine se suffit pour vaincre avec ses munitions, sa troupe et, au besoin, le renfort. J'accepte le renfort, pour dire au Général suprême : J'ai vaincu.

Je me suffis, soit ! mais comme l'arbre attaché à la terre. L'arbre ne dit pas : Terre, éloigne-toi de moi, retire tes sucs et ton humidité : que je sois libre !

La prière est un appel de sève dans le rameau que le Christ, vigne mystique, plante au sol éternel.

La prière est le billet qu'une estafette apporte au quartier général, pour que le renfort promis, normal, détermine la victoire. Appeler le renfort au moment voulu, c'est combattre aussi : le mauvais capitaine qui s'en prive ou en use mal succombe et on le tient responsable.

La prière, c'est l'appoint qu'un père riche accorde à son fils pour que, sur ce bien qui lui appartient, l'héritier édifie une nouvelle fortune. Employer un appoint, c'est aussi besogner ; l'orgueilleux ou le dissipateur s'en dispense et se ruine.

« Dieu, dit saint Jean Chrysostome a donné à certains animaux la course, à d'autres des ongles, à d'autres des ailes : il a ainsi disposé l'homme que lui-même, Dieu,

fût sa force. » Me servir de la force de Dieu et amener cette force sur le moteur de ma vie par la courroie de transmission de la prière, c'est donc agir selon ma nature. Ma nature est de recevoir, comme la nature de Dieu est de donner. « LE BIEN EST DIFFUSIF DE SOI, » dit l'Aréopagite : la créature indigente vit de cette diffusion comme la terre vit du soleil, arbre de lumière auquel elle se suspend comme un fruit.

Le fond de la créature est le néant ; Dieu, perpétuellement, lui donne ; lui-même se substitue à ce fond qui nous menace d'un vide éternel. Notre achèvement ne peut être notre œuvre propre à l'exclusion de cette sublime force. Comprendrait-on que la statue animée achevât sa beauté indépendamment de l'artiste ? Ne serait-il pas son collaborateur naturel, ce rêveur de son être, dans son effort pour parfaire sa création ? Dieu nous rêva ; Dieu nous créa ; c'est lui qui nous régit ; son aide nous est offerte. Tristes gardiens de nous-mêmes, nous n'avons lieu d'être rassurés que s'il est là.

Nous savons bien que pour un rien les événements sur lesquels nous comptons pour faire notre vie nous échappent ou nous brisent ; que nous sommes le nageur

à chaque instant repoussé par le flot. Prétendre à faire sa vie sans le Maître de la vie, c'est une outrecuidance qui révolte un esprit religieux, quand il s'élève jusqu'à ce niveau d'où l'on voit toutes choses comme suspendues au-dessus d'un gouffre, hors duquel, perpétuellement, l'Esprit créateur les tire, non sans leur collaboration ou active ou imploratrice.

« A MOINS QUE LE SEIGNEUR NE CONSTRUISE LA MAISON, dit le Psaume, C'EST EN VAIN QUE TRAVAILLENT CEUX QUI LA CONSTRUISENT. A MOINS QUE LE SEIGNEUR NE GARDE LA CITÉ, C'EST EN VAIN QUE VEILLE LA SENTINELLE SUR LES TOURS. » (Ps. CXXVI, 1)

La prière et l'action nous conviennent comme les deux corollaires de notre situation, où la faiblesse limite les ressources pour cette raison que le néant y contraint l'être. Nous ne sommes pas tout à fait : ébauche d'être qui ne comporte qu'une ébauche de pouvoir. Ni notre monde non plus n'est tout à fait, livré à la PARTURITION GÉMISSANTE, dit saint Paul (Rom., VIII, 22), jouet des hasards qui détruisent, quand les puissances créatrices ont construit. Dieu seul est. Si nous voulons nous achever et vivre, si nous voulons dominer le chaos

dont notre vie est sujette, il faut nous rattacher d'une façon ou d'une autre à Celui qui est au-dessus.

Mais c'est surtout pour la vie mondaine que DIEU AVEC NOUS est le supplément indispensable. Nous savons que par notre liaison avec le monde, nous sommes liés de ce monde par la chair, les lois du monde et par ses hasards nous gouvernent. Le chaos du dehors se reflète au dedans. Hérité, influences actuelles du monde nous combattent. Notre petit pouvoir volontaire nous sert comme la boussole du navire dans l'orage, mais à tout instant par les courants atmosphériques et les pièces de fer qui l'avoisinent.

La « LOI DES MEMBRES » dont parle l'Apôtre (Rom., VII, 23) n'a pas d'autre signification que quand nous lui opposons la « LOI DE L'ESPRIT », nous sommes vite amenés à nous rendre compte que ce que le monde nous demande, au fond, ce que nous ne pouvons pas faire.

Tous les grands êtres ont été frappés par l'opposition que l'expérience nous révèle entre ce qui est voulu de nous et ce qui est possible pour nous, en cette chair de péché qui sans cesse nous tiraille.

L'ordre moral, à cet égard, peut paraître étrange. Il l'est tellement que nous ne le considérons pas comme normal ; nous le voyons comme le péché originel. Mais puisqu'il y a rédemption, il faut pourtant que le bien nous soit possible.

Impossibilité, à nos yeux, à ne regarder que nous. Mais alors c'est qu'il y a une chose que nous, en face d'une loi qui exige.

C'est la prière essentielle qui résout cette antinomie. En appelant la grâce, elle rappelle la nature et la loi ; elle rend possible l'impossible ; elle fait dire à celui qui de lui-même ne peut rien : « JE PUIS TOUT EN CELUI QUI ME FORTIFIE. » (JÉR., IV, 13).

« Il n'est pas vain, dit saint Augustin, que Dieu nous demande l'impossible. Quand il commande, il avertit qu'il y a lieu de résister ; ce qu'on peut et de demander ce qu'on ne peut pas. » Ou bien encore : « Dans les choses faciles, sachons ce que nous devons faire, et dans les choses difficiles, sachons ce que nous devons demander**.»

* « DE LA NATURE DE LA GRACE », CH. XLIII. CE TEXTE CÉLÈBRE A ÉTÉ CONFIRMÉ PAR LE CONCILE DE TRENTE. SESSION VI. CHAPITRE II.

** IBID., CH. LXIX

Saint Augustin n'était pas de l'avis de notre Jean-Jacques, qui, tout fier de sa logique verbale, s'écriait : « Prier pour la vertu, c'est demander à Dieu ce qu'il nous demande. » — Que le voilà bien, notre assembleur de mots ! éloquent, frappant dans ses formules, et sophiste. Tête géniale et folle, allant à tous les vents, ne sachant jamais le soir ce que demain lui apporterait de convictions ou de pratique, obligé, dans ses CONFESSIONS, d'accumuler ses aveux de désarroi, il lui seyait, vraiment, d'écarter dédaigneusement l'aide céleste !

Prier pour la vertu, c'est demander à Dieu ce qu'il nous demande, oui, mais ce qu'il nous demande précisément dans ces conditions : avec son secours. Unis à lui, nous devons pouvoir, et il nous demande ; sans lui, nous ne pourrions pas, et s'il nous demandait encore, ce serait un Dieu cruel. Mais non, Dieu n'est pas cruel ; il nous aime, et il se plaît non à ce que nous manquions, mais à ce que nous recevions de lui et à ce que nous vivions de sa tendresse, comme la mère qui allaite et qui porte, et qui éprouve un serrement de cœur, quand l'enfant fait loin d'elle ses premiers pas.

Il est admis en théologie qu'il est impossible de réaliser

sa destinée sans la prière, parce qu'il est impossible de réaliser sa destinée sans la grâce. Et quand on demande de la grâce : Qu'est-elle ? on nous répond : C'est Dieu avec nous. Dieu avec nous pour des actes — et c'est la GRACE ACTUELLE ; Dieu avec nous pour une sorte de vie commune — et c'est la GRACE SANCTIFIANTE ou HABITUELLE. Dans le premier cas il s'agit d'une stimulation intérieure, force du moment, et dans le second d'une approximation jusqu'à la participation de nature, sorte de fusion au contact, comme dans la soudure autogène, sous l'influence de l'amour divin.

Ce feu, plus pénétrant que le jet oxhydrique, annihile, entre Dieu et nous, ce qui nous disjoint ; il nous rapproche, hommes, du point de départ dont se ressouvient notre être ; il nous refait Dieu, nous qui étions Dieu, en Dieu, alors qu'il nous rêvait en se pensant lui-même et qu'il posait en soi chaque créature en la décrétant.

Somme toute, bien loin que la prière et l'action s'opposent, comme le proclament les partisans d'une autonomie orgueilleuse, la prière se présente comme un cas parti-

culier de l'action, l'action n'étant jamais qu'un appel à des ressources qui ne sont pas entièrement nôtres, qui ne sont pas toutes en nous, mais fort souvent étrangères et gratuites.

Parmi ces ressources, il en est qui sont au-dessous de nous et que notre intervention nécessite, comme lorsque nous plions la nature à nos fins ou lorsque nous donnons un ordre. Il en est qui sont à niveau ou au-dessus, et que nous ne pouvons capter que grâce au piège de la prière amicale ou filiale.

C'est là toujours agir par nous-mêmes d'une certaine façon, puisque cela est nous, qui nous est rattaché naturellement ou par choix, au nom de la solidarité de l'amour ou de celle de la naissance. Et plus cette solidarité sera étroite, plus l'action de l'un par l'autre appartiendra à celui qui se munit d'un pareil concours, plus la prière cordiale qui met en jeu la solidarité sera aussi raisonnable et féconde.

Ne dit-on pas de deux amis : Ils ne font qu'un ; c'est une âme en deux corps, donc, pour l'œuvre commune, un seul principe d'action ? A plus forte raison mille fois il se fait de Dieu et de nous, grâce à la prière, un prin-

cipe unique. « Dieu est l'âme de notre âme », dit saint Augustin. Il est aussi, par elle, l'âme de notre corps, et ce que nous faisons grâce à ceci qu'il est avec nous, c'est bien nous qui le faisons. « La grâce ne détruit pas la nature, mais l'achève. »

O Dieu, sois avec moi pour que je sois tout moi ! Père Tout-puissant, laisse-moi trouver dans ta puissance, mise à ma disposition par l'amour, de quoi mener à deux cette vie qu'à moi tout seul je déprime et je désorienté, que je ne comprends même pas, que je livre à l'illusion, que je laisse errer dans des sentiers de chair, dans une nuit de chair à peine pailletée de lueurs d'esprit, que je risque ainsi d'entraîner dans la nuit éternelle.

O Père, écoute ton fils ! O Tout-Puissant, fais en moi ton œuvre. A celui qui peut tout il convient de faire tout : non par abolition de nos libertés et de nos efforts, mais par intime collaboration, tellement qu'on ne sache plus, ô Père, ô Puissance, qui des deux sait en moi ce qu'il faut faire, qui le peut, qui le veut et qui l'exécute. C'est toi, puisque de toi viennent les inspirations et la

force ; c'est moi, car c'est bien moi vraiment qui

« PUIS TOUT EN CELUI QUI ME FORTIFIE ».

En m'aidant, tu pousseras plus loin avec
moi ta puissance; en me couronnant,
tu couronneras justement tes dons.

NOUS AVEC DIEU

LE mot célèbre de Socrate : TOUT CE QUE JE SAIS, C'EST QUE JE NE SAIS RIEN, peut être transposé de l'ordre de la science dans celui de l'action, et il serait alors une justification de la prière. On dirait : Tout ce que je puis, c'est d'agir comme celui qui ne peut rien, et de recourir à Celui qui peut. « C'est là toute la grande science, disait saint Augustin généralisant le mot de Socrate, de savoir que l'homme n'est rien ⁽¹⁾.

Dans ces conditions, notre appel au DIEU DE LA VIE, selon l'expression du Psaume (Ps. XLI, 9) — Dieu de la vie parce qu'il est mêlé à la vie, parce qu'il est le Dieu intime, le DIEU AVEC NOUS — notre appel à ce Dieu se présente comme absolument normal. Dieu est à la disposition naturelle de qui le prie, autant que la source à la disposition du ruisseau pour enfler ses ondes.

On pourrait seulement se demander pourquoi, s'il est si naturel à nous de recevoir et à Dieu de donner, il y a lieu néanmoins à l'interposition de la prière. « QUAND VOUS PRIEZ, disait le sauveur, NE MULTIPLIEZ PAS LES PAROLES : VOTRE PÈRE SAIT CE DONT VOUS AVEZ

(1) IN PSALMO LXX, SERMO I.

BESOIN. » (Matth., vi, 8.) A pousser jusqu'au bout ce raisonnement, on pourrait conclure à l'inutilité de la prière. Si notre Père sait, pourquoi donc demander ce qui nous manque, et pourquoi s'abaisse-t-il, lui, à une exigence qui peut paraître un subtil égoïsme d'orgueil ? A la souveraine bienveillance, pourrions-nous attribuer cette petitesse d'escompter, en échange d'un bienfait, le geste de l'humilité suppliante ?

Je ne comprends pas, Seigneur, votre loi ! Moi, qui ne suis qu'un homme, si je voyais un enfant souffrir, dût-il même m'ignorer, et à plus forte raison s'il s'ignore lui-même, je m'en voudrais comme d'une lâcheté d'exiger un appel avant de courir à l'aide. Exauce, ô Dieu, et ne demande rien pour toi-même ! Exauce non la prière, mais le désir, d'où la prière jaillirait trop tard pour que l'indigence ait pu t'honorer ! Ta large main répand la vie : ouvre-la et verse sans compter à celui qui demande à vivre !...

Et quoi ! N'allons-nous pas daigner nous souvenir que si Dieu ne donne qu'à la prière certaines choses, ces choses ne sont pas les premières dont nous jouissions ? Que de fois Dieu nous prévient ! Il nous a toujours

prévenus pour nous donner l'être, et avec l'être toute la longue série de bienfaits qui nous permettent de dire, comme des fils déjà à l'œuvre et installés dans leur héritage : Père, aide-moi !

Ensuite, qu'est donc ce sot raisonnement : « Moi qui ne suis qu'un homme » ? Précisément, Dieu n'est pas un homme. Quand l'homme exige, c'est qu'il entend recevoir ; quand Dieu exige, c'est de sa part une nouvelle et plus haute manière de donner.

C'est saint Thomas d'Aquin qui nous fournit ici le mot de l'énigme. Dieu, dit-il, ne donne pas seulement à ses créatures d'être, il leur fait ce meilleur don de devenir productrices d'être ; il leur donne de se procurer et de procurer à autrui un supplément de création. Par l'activité, l'être emprunté devient très véritablement le coopérateur de sa cause. Or, nous avons déjà dit que la prière est active, et si certains ont trouvé qu'elle ne l'est pas assez, arguant de ce fait contre elle, disant : Elle nous empêche d'être automoteurs, qu'ils ne l'écartent pas maintenant au bénéfice de dons que d'aucune manière nous n'aurions attirés sur nous.

Ce serait conduire son analyse d'une façon bien superfi-

cielle, que de voir dans la prière une pure et simple requête. Cela n'est vrai que des prières nulles, qui pour cela ne seront pas exaucées. La prière que Dieu exauce est celle qui répond à l'appel si énergique du Sauveur : « DEMANDEZ, ET VOUS RECEVREZ ; CHERCHEZ, ET VOUS TROUVEREZ ; FRAPPEZ, ET L'ON VOUS OUVRIRA ; CAR QUICONQUE DEMANDE REÇOIT, QUI CHERCHE TROUVE ET L'ON OUVRIRA A CELUI QUI FRAPPE. » (Matt., VII, 7-8.)

On reconnaît la divine insistance de ces mots. Et remarque-t-on comme l'équivalence établie entre le fait de DEMANDER et le fait de CHERCHER peut évoquer l'idée de fond de la prière chrétienne ? La prière n'est pas une simple requête, c'est une recherche, et c'est par conséquent un acte. Quand la France va au Maroc CHERCHER des terres nouvelles, ce n'est pas dans une intention de paresse. Ces terres, elle entend les exploiter ; elle y dépense déjà par l'occupation une énergie qui est une semence d'énergies futures. Ainsi, par la prière, fille du désir, une poussée intérieure tend déjà à la réalisation de ce qu'on recherche.

Vouloir, c'est pouvoir, a-t-on dit : le cri que je lance,

imbibé de vouloir, est une force au service de ce que porte mon désir. Cette force agira par Dieu en le fléchissant, mais elle agit d'elle-même, au plan temporel, une fois exaltée par l'appel à Celui qui aide et qui veut qu'on s'aide.

Quand la prière, surtout, a pour objet quelque réalité intérieure ; quand c'est contre nous-mêmes que nous demandons à être défendus, qui ne voit à quel point l'efficacité IPSO FACTO de la prière éclate ! Il nous en coûte tellement, quelquefois ! Prendre sur nous de prier, n'est-ce pas déjà coopérer ? N'est-ce pas déjà et librement avoir obtenu ? « TU NE ME CHERCHERAI PAS SI TU NE M'AVAIS DÉJÀ TROUVÉ, » dit le Seigneur à Pascal dans le MYSTÈRE DE JÉSUS. Chercher, dans l'ordre des réalités intérieures, c'est avoir trouvé dans une mesure et se mettre en état de trouver davantage. En exposant son cœur, on le dilate, on le prépare ; en se déclarant, le désir se renforce et les antagonismes qu'il trouve en nous s'écartent.

L'évidence de Jean-Jacques était donc, par ce côté aussi, superficielle comme Jean-Jacques. Prier pour la

vertu, disait-il, c'est demander ce qu'on nous demande. Et bien ! non, c'est déjà obscurément le faire, et c'est demander, en y collaborant, qu'on nous seconde pour le faire mieux. En demandant à Dieu qu'il nous aide, nous l'aidons à nous aider ; nous inclinons vers Lui notre cœur pour la liaison à deux qui nous sauve. Un tel acte est-il vain, et pouvons-nous reprocher à Dieu d'y inviter notre foi ?

En réalité, il n'y a rien de précieux pour une âme dans une crise morale, et rien ne peut lui être conseillé de meilleur que de ne pas lâcher ce bout de corde. Qu'elle tire sans défaillance, et le salut viendra.

Fils de nos œuvres, ainsi qu'il se doit, nous le sommes ainsi dans l'acte même où nous appelons un concours qui déjà nous était apparu comme normal et presque comme nôtre.

Par ailleurs, dépassant le cercle toujours étroit où se meut notre activité propre, nous entrons, en priant, dans l'officine où s'élaborent de plus vastes plans.

La prière est une cause qui agit par Dieu ; la prière est une cause morale. Or, nous savons que Dieu régit tout,

et nous savons que l'ordre moral est le pivot du monde. La créature ne gouverne pas : « elle s'agite, Dieu la mène ». La matière ne gouverne pas : elle sert. En passant par le Créateur, nous pouvons donc agir partout où l'action créatrice et gubernatrice s'exerce. Quand nous étudierons la PRIÈRE POUR TOUS et la PRIÈRE POUR LES CHOSES, nous constaterons cet élargissement dont nous posons maintenant le principe. Je demande si cette pesée de la prière, qui utilise, à travers Dieu, l'obéissance libre ou fatale ainsi que l'orientation morale de toutes choses, ne donne pas à l'âme droite une attitude d'acteur sublime, dans le drame universel.

Ce qui commande, c'est l'esprit et c'est le Premier Esprit ; or la prière entre au monde de l'esprit, espérant y apporter le poids de son désir, de son appel ou de sa plainte. Si c'est pour elle qu'elle parle, la créature raisonnable tend à devenir par là, en un nouveau sens, la fille de son effort. Si c'est d'autrui qu'elle plaide la cause elle met en relief la solidarité des âmes et elle en profite pour agir plus loin ; elle prend une efficacité collective, elle divinise en quelque façon le lien qui nous unit, puisqu'elle met Dieu en demeure de consacrer ce lien et de

nouer plus serrés l'un à l'autre, en les bénissant l'un par l'autre, des cœurs qu'il a voulu fraternels.

De toute façon, la prière n'est donc pas la superfétation que prétendait remplacer à elle seule une action directe ; il serait bien plus juste de l'appeler un rouage du monde.

Je fais ensuite remarquer à ses adversaires que la prière nous rapproche de Dieu et nous le rend familier. Qui sait si ce ne serait pas le rôle premier dont elle aurait charge ! Nous procurer des biens, c'est bien ; mais nous placer à la source des biens en réalisant la condition fondamentale de toute destinée heureuse, à savoir la liaison de notre âme avec son Auteur, n'est-ce pas le suprême bienfait ?

« IL M'EST BON D'ADHÉRER A DIEU ET DE POSER EN LUI MON ESPÉRANCE », dit le Psaume (Ps. LXXII). L'espérance, puis le bienfait, puis la reconnaissance, puis de nouveau le désir et l'espoir qui s'accroissent : cet échange que note si subtilement saint Augustin en relevant le mot de l'Écriture : « QUE RENDRAI-JE AU SEIGNEUR POUR TOUT CE QU'IL M'A *RENDU* ? » (Ps. CXV. 12), c'est un commerce d'amour. Commerce sans

fin, où chaque rétribution crée une dette ; car l'amour doit toujours davantage. A mesure qu'il donne, croissant et faisant croître ce qui l'enflamme, il se sent obligé d'acquitter plus richement cette obligation dont saint Paul disait : NE SOYEZ EN DETTE ENVERS PERSONNE, SI CE N'EST QUE VOUS VOUS AIMIEZ LES UNS LES AUTRES » Rom., XIII, 8.)

Or, c'est l'amour de Dieu qui est pour nous la vie et l'amorce de la vie, car il crée, au dedans, l'ordre en quoi consiste la vie morale, exacte hiérarchie de nos vouloirs suspendus au vouloir suprême. Et il crée, au dehors, en son temps, l'ordre éternel, selon lequel TOUT SERA SOUMIS AUX ÉLUS, COMME LES ÉLUS AU CHRIST ET LE CHRIST A DIEU (I Cor., XV, 26-28).

Nous placer sur cette pente ascendante, pour que notre âme quitte la région de ténèbre et d'inconscience, et le repliement de l'égoïsme, et l'obsession du terre à terre, et la folie d'orgueil, et la sotte présomption qui s'accroche au rien, ne serait-ce pas ce que Dieu veut ?

Dieu se sait trop notre salut pour nous donner en dehors de lui une suffisance trompeuse. Nos biens, sans leur Auteur, seraient des pièges au lieu de moyens et d'avant-

goût. Ce serait l'héritage du prodigue, qu'on porte au loin et qui est sûr d'être dissipé.

La prière vaut surtout par la DÉVOTION, et se dévouer à Dieu, c'est se suspendre au Salut vivant, hors duquel il n'y a que chute sans fin et désastre irrémissible.

Les païens se dévouaient à leurs idoles parfois jusqu'à la mort. Nous, c'est jusqu'à la vie que nous sommes invités à nous dévouer. Car notre Dieu n'est pas une idole avide. S'il nous reçoit, c'est pour nous combler ; c'est parce qu'il sait que l'auteur des êtres a qualité pour procurer, par une sorte d'achèvement, leur bonheur. Le Moïse ne resta-t-il pas quarante ans dans l'atelier de Michel-Ange ? Il en sortit parfait et en gloire. Moi je ne sortirai pas, Seigneur, de l'atelier où se créent les êtres ; car c'est là, c'est-à-dire en vous, que je trouve ma gloire, ma perfection heureuse et ma joie. Mais il faut que je m'y achemine.

Or, si c'est à propos de vos dons, quelle meilleure occasion pour moi ? je serai l'ami qui venait à son ami dans une pensée d'utilité et qui, trouvant de l'amour, en accorde. On se lie à propos du besoin ; on se réjouit après cela dans une vie commune. Quand la nécessité

oblige le pauvre à fréquenter la maison du riche, qui sait ce qu'il va trouver de chevance inattendue chez un riche au grand cœur ! Dieu, le riche souverain, souverainement secourable, l'ami trop immensément grand pour n'être pas au niveau des petits, nous attend, nous invite, prêt à verser plus de biens que nous n'en demandons, à se donner, lui, au lieu de quelques réalités misérables, et à nous faire cette joie de devoir tout à l'ineffable paternité qu'il nous offre.

Tout devoir à l'être qu'on adore et qu'on essaie d'aimer ; reconnaître à genoux qu'on n'est rien devant lui, qu'il est tout, et qu'à ce rien que nous sommes rien ne peut advenir, rester et profiter à jamais que par lui, c'est un délice que ceux-là savent goûter qui ont une fois senti sourdre en eux l'émotion religieuse.

La femme qui aime, l'enfant qui s'abandonne et se blottit veulent être tout petits, comme l'oiseau dans la main où il palpite. Dans l'extase religieuse, l'âme chrétienne éprouve ce besoin d'anéantissement confiant au sein de son grand amour. Ah ! elle ne tient pas à se suffire sottement ! « L'autonomie » n'est pas son rêve ! Autonomie, prétention d'un néant orgueilleux se refermant sur son

vide ! « Que j'aime bien mieux, s'écriait sainte Thérèse avec sa belle spontanéité castillane, être dans les mains de Dieu que dans les miennes ! »

Heureux celui qui est petit et dont la petitesse se raccroche à une immensité consciente et aimante ! Heureux celui qui éprouve sa faiblesse et qui peut s'appuyer sur une force dont il sait la sécurité ! Heureux celui qui se voit mourir jour par jour, pièce à pièce et qui peut dire à quelqu'un de tout-puissant contre la mort même : MON PÈRE, JE REMETS MON ESPRIT ENTRE TES MAINS. La prière, quand elle est haute, large, profonde, vraiment tendue vers Dieu, est l'acte le plus plein qui soit permis aux hommes. Notre nature et notre condition naturelle y ont toute satisfaction. Elle est déjà un effort ; elle nous entraîne dans le sens de l'effort ; elle nous obtient une grâce d'effort, et pour finir elle supplémente l'effort et le couronne. Dieu avec nous et nous avec Dieu : cette collaboration en quoi consiste proprement la religion en vue des fins de la vie humaine, elle y pourvoit efficacement, tellement que la vie sacramentelle, où d'ailleurs nous la verrons incluse, la dépasse seule en utilité.

Dieu jaillissant du dedans à notre appel, par sa grâce vivifiante, comme un geyser ; Dieu nous aidant au dehors par les moyens de sa providence ; Dieu, à cette occasion, nous prenant de plus en plus avec soi, nous décidant de plus en plus à le choisir, lui l'incomparable et l'incommutable ; enfin Dieu nous recevant au contact de sa pensée créatrice et rectrice comme la fonte qui se remet au moule pour corriger ses déformations, et au contact de son amour comme une barque poussée dans le courant à partir de l'anse dormante et parfois fétide : c'est la prière.

Le précepte est donc sage et bon. Notre opposition serait folle. Disons à Dieu : Je viens ! afin qu'il puisse répondre : Avant que tu vinsses, moi, le premier, je t'ai préparé la route ; avant que tu eusses formé aucune parole, tu as été exaucé.

LA DEMANDE DU PAIN



QUE demandons-nous, dans toutes les requêtes que nous adressons à Dieu ou aux hommes ? Une seule chose : vivre. La vie, qui est la forme d'existence à nous départie par le Créateur, fait l'objet de nos vœux premiers et derniers. Rien ne nous tente, et nous ne pouvons donc rien demander qui d'une façon ou d'une autre ne s'y rapporte. D'autre part, le phénomène fondamental de la vie, quel est-il ? C'est la nutrition. La vie est essentiellement nutrition. L'âme aussi bien que le corps, la pensée aussi bien que la sensibilité cherchent leur vie auprès d'objets qui sont pour eux l'aliment indispensable ou utile. Enfin, le langage courant résume la nourriture humaine dans le pain. On dit : GAGNER SA VIE, GAGNER SON PAIN. N'AVOIR PAS DE QUOI VIVRE, C'EST MANQUER DE PAIN. C'est donc la demande du pain, que murmure avec une variété inépuisable et sur des modes qui sont ou non favorables à l'esprit chrétien, le chœur enchevêtré des prières.

Socrate, au dire de Valère Maxime, ne voulait pas qu'on demandât aux dieux immortels autre chose que ceci : Faites-nous du bien ! Car, disait-il, eux seuls peuvent

savoir ce qu'il nous faut ; nous-mêmes, nous risquerions de demander notre perte. — A quoi nos sages chrétiens répondent : En effet ! Une foule de choses qui nous paraissent des biens tournent mal ; d'autres paraissent des maux et font vivre. Tel évènement souhaité, s'il se réalise, nous perd ; nous-mêmes, nous pouvons bien ou mal user de l'occurrence. Que de prières Dieu n'exaucerait que dans sa colère, dit Saint Augustin. (1)

Demander les richesses, dont tant d'exemples nous font voir les effets funestes, après que l'Évangile a dit : MALHEUR AUX RICHES ; demander les honneurs, qui enivrent et qui désorientent ; souhaiter les beaux établissements, qui divisent et bouleversent tant de familles..., c'est imprudence, si ce n'est vice déjà.

Mais s'il y a le pain qui périt, qui aigrit et qui empoisonne, il y a le pain qui demeure et foment la vraie vie. Il y a ce qui ne tourne jamais mal, étant bien suprême. Il a ce dont on n'use jamais mal, emportant avec soi le bon usage qu'on en fait : la vertu. Ce qui nous béatifie et ce qui nous mérite la béatitude, cela peut se demander

(1) « DEUS QUÆDAM NEGAT PROPITIUS QUÆ CONCEDIT IRATUS »
(IN JOAN. TRACT. LXXIII).

nommément et absolument. Pour le reste, il convient en effet de ne pas oublier la fragilité du demandeur et son ignorance. On devra corriger la demande du pain, pour autant qu'elle se réfère à ces utilités relatives, par la demande antécédente du PATER : QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE.

Précisément le PATER bien analysé nous donne ici la leçon et l'exemple.

Cela nous béatifie en tant qu'amis de Dieu, qui glorifie Dieu : « QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ », dirons-nous. Cela nous béatifie, personnellement, qui nous fait jouir de la gloire de Dieu, introduisant son règne dans des vies qui sans lui tendent au néant, qui avec lui montent vers l'être et vers la perfection heureuse : « QUE VOTRE RÉGNE ARRIVE. »

Le bien de l'ami d'abord, le bien de l'amitié ensuite, le désintéressement et l'échange : c'est le double souci que provoquent chez le chrétien les premières formules du PATER. Et c'est là le premier pain, bien antérieur à celui qui fera l'objet des dernières demandes.

Ensuite, cela nous mérite la béatitude sous cette double forme qui nous unit à la volonté de Dieu et l'accomplit

en nous ; d'où cette formule soumise : « QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE. » Nous ne devons pas, somme toute prier Dieu pour qu'il fasse notre volonté, mais pour que nous, plutôt, nous fassions la sienne. Quand il est dit que « DIEU FAIT LA VOLONTÉ DE CEUX QUI LE CRAIGNENT » (Ps. CXLIV, 19), on sous-entend que cette crainte filiale, crainte d'amour qui ne va pas sans l'union des cœurs, a commencé par accorder les volontés, celle du fidèle se calquant sur des vues paternelles qu'il révère.

Cette fois, c'est la vertu, qui est ainsi demandée. Et la vertu aussi est un pain, car elle nourrit en nous la vie immortelle ; elle l'y établit sous sa forme transitoire, qui est la grâce, et elle lui équivaut en valeur, la jouissance n'étant plus que le déploiement de cette puissance d'immortalité que nous portons. A chacune des étapes du bien correspond en nous une étape de nos espérances. Poussant plus loin, nous sommes sûrs de monter plus haut. Nous gravissons les degrés du trône éternel, à mesure que s'affermissent nos pas dans nos rudes sentiers terrestres. Nous fortifier pour cette ascension, c'est hausser la vie, la vraie, la définitive. « QUE VOTRE

VOLONTÉ SOIT FAITE », cela veut donc dire : Faites que je vive ici, faites que nous vivions tous comme il faut que nous vivions, pour qu'au seuil de la mort nous puissions dire : Faites-nous vivre éternellement.

Pour finir, cela nous aide à réaliser nos fins qui tout d'abord nous soutient dans l'être, comme le pain matériel ; qui ensuite nous procure les adjuvants grâce auxquels notre être s'accroît et se renforce, devenant capable de plus d'action et de plus de progrès, pour soi et pour d'autres. « DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN », prononcerons-nous donc. Et cela signifiera : Donnez-nous du secours et tout ce qui vaut pour nous quotidiennement : santé, ressources, affections, situations, entreprises, études, travaux, commodités légitimes, victoires petites et grandes dans le combat incessant. De ces secours temporels, pourvu qu'ils tendent au bien, nous pouvons formuler le vœu sans souci de leur modicité ni de leur peu de valeur morale en eux-mêmes. Rien n'est petit, pour l'amour. Tous nos désirs, même les plus minuscules, reflètent le grand désir où l'infini lui-même est compris. Dieu se donne en nature à la fin ; il est déjà expérimenté dans le grain de mil qu'on nous

jette. Cueillir le grain, si ce n'est aux dépens du meilleur, c'est un vœu que le Seigneur ne condamne pas.

En réalité, si nous le voulons, Dieu le voulant le premier dans sa providence attentive, tout sert, tout compte, car tout se tient, et le moindre de nos hochets peut avoir des attaches éternelles.

Ne rougissons donc pas de nos humilités. La confiance filiale n'a pas honte des malheurs d'enfant ni des désirs d'enfant qui leur correspondent. Si tous les cheveux de nos têtes sont comptés et si les passereaux trouvent leur nourriture, nous pouvons bien crier vers le ciel pour nos riens ! Dieu qui fit tout de rien donne à tout la consécration de son choix et de sa décision créatrice. Rien n'est indigne, quand il s'agit de secours, d'une audience où déjà chaque objet comparut pour être. Par ce côté, la pensée chrétienne est autrement humaine et j'ose dire autrement profonde que celle de Socrate. Notre Père céleste a plus de bienveillance et plus de vraie grandeur que les « dieux immortels ».

Tout de même, ayant un Père infiniment riche, ne souhaitons pas comme héritage uniquement des hochets. Je

ne blâme pas l'humble femme qui dans la simplicité de son cœur prie le bon saint Antoine pour ravoir sa clef. Mais tout d'abord, chère âme, ne voudrez-vous pas chercher la clef du paradis, et pour cela celle de son vestibule : la bonne vie chrétienne ? C'est bien, d'intéresser Dieu à tout ce qui est ; mais allons-nous oublier ce qui doit être, et que « LES SOUFFRANCES DE CE TEMPS, ni non plus ses jouissances, ni non plus ses accroissements tant souhaités NE SONT PAS COMPARABLES A LA GLOIRE FUTURE QUI DOIT ÊTRE RÉVÉLÉE EN NOUS » ? (ROM. VIII, 18.)

On ne peut demander « AU NOM DU SEIGNEUR », ainsi qu'il nous est ordonné, que le bien consacré comme tel et l'utile, et, dans l'utile, il faut subordonner le moins au plus. De sorte que, parmi les adjuvants réclamés de sa paternité secourable, Dieu veut voir figurer au premier rang l'adjuvant spirituel, grâce auquel la vertu sera aidée, les biens suprêmes conquis, le pain du corps utilisé, les maux que mentionne la fin du PATER exclus.

C'est donc toujours et partout la question du vrai pain qui se pose. Pain de la vérité dans l'intelligence, pain de la grâce affective et motrice dans nos cœurs ; pain vivant

qui est le Christ, Grâce substantielle, substantielle Vérité que nous donne Dieu ; enfin, pain eucharistique, où le Christ se cache et se livre, concentrant là toutes les ressources de nos vies selon l'esprit, où les ressources de nos vies selon la chair se raccordent normalement et se subordonnent : c'est la divine provision bien serrée dans la huche humaine.

Quand nous ne demandons pas dans cet ordre et dans cet esprit, Dieu ne pourrait, en effet, selon le mot d'Augustin, nous exaucer que dans sa colère.

« Le Père n'écoute pas volontiers, dit saint Jean Chrysostome une prière que le Fils n'a pas dictée ⁽¹⁾. » Le Fils aimant qui s'est constitué notre frère dicterait-il des demandes inférieures ? Irait-il suggérer la demande d'un poison ? UN PÈRE, dit-il, NE DONNE PAS UN CAILLOU A SON FILS QUI LUI DEMANDE DU PAIN, NI UN SCORPION A CELUI QUI DEMANDE UN ŒUF. (Luc, XV, 12). Toutes nos prières s'interprètent comme une demande de pain ; mais si ce pain est réellement le caillou indigeste ou inutile, et l'œuf le scorpion mortel, Dieu le donnera-t-il ? Il

(1) S. JEAN CHRYSOSTOME, IN MATT., HOM. XIV.

donnera ce qui est au fond de nos désirs tels qu'il les a faits, lui qui DONNE SA NOURRITURE A CHAQUE ÊTRE A L'HEURE et aussi dans la forme OPPORTUNE (Ps. CXLIV. 15).

C'est pourquoi Dieu n'exauce pas le pécheur comme tel, c'est-à-dire dans sa volonté pécheresse, ce qui serait une complicité, à moins que ce ne soit une sanction et que Dieu ne l'exauce « dans sa colère ». Dieu n'exauce pas davantage le pécheur en expectative, à savoir celui qui secrètement, sans se l'avouer, incline à l'abus de ce qu'il réclame du ciel ; ni non plus — encore moins peut-être, — le cœur droit qui s'abuse, qui désire indiscretement, qui veut le bien et ne demande qu'en vue du bien, mais se trouve dans de telles circonstances que le moins bien sortirait — à moins que ce ne soit le mal — des faveurs qu'il aurait reçues.

Dans ce cas, Dieu refuse ; mais Dieu ne refuse jamais à ses serviteurs que pour leur donner mieux. Il s'en réfère à ce que je veux au fond, moi ignorant ; il néglige ma parole. La parole n'est qu'une traduction ; son texte est dans le cœur. Dieu écoute mon cœur qui ne veut pas se détacher de lui ni se ruiner soi-même ; il ferme l'oreille

aux vains propos que ma logique défaillante déduisait.

Pour régler cette demande du pain, dont on comprend l'incommensurable importance, nous n'avons pas seulement des préceptes, ni des exemples extérieurs, ni des textes sacrés qui, à la façon du PATER, disent la loi dans l'exemple même. Une règle intime nous est donnée. Quand nous sommes fils de Dieu et n'avons plus qu'à croître en la grâce, la loi de prière est une force immanente en nous. Ce n'est pas une mysticité à côté, c'est le centre même de la théologie catholique, ce réalisme divin qui superpose au principe de vie où une loi de fonctionnement est déjà incluse, un principe supérieure qui implique aussi sa loi. « VOUS ÊTES UNE LETTRE DU CHRIST, disait saint Paul à ses Corinthiens, une lettre ÉCRITE NON AVEC DE L'ENCRE, MAIS PAR L'ESPRIT DU DIEU VIVANT ; NON SUR DES TABLETTES DE PIERRE, MAIS SUR DES TABLES DE CHAIR, DANS VOS CŒURS. » II Cor., III, 3.) Et cet Esprit scripteur ne s'éloigne pas, et l'écriture qu'il trace en nous est toujours vivante. Lui-même, nous dit l'Apôtre, fait office de pédagogue. « IL VIENT EN AIDE A NOTRE INFIRMITÉ ; CAR NOUS NE SAVONS PAS, NOUS, CE QU'IL FAUT, SELON NOS BESOINS, QUE NOUS DEMAN-

DIONS DANS NOS PRIÈRES. MAIS L'ESPRIT LUI-MÊME PRIE POUR NOUS PAR DES GÉMISSEMENTS INEFFABLES. ET CELUI QUI SONDE LES CŒURS SAIT CE QUE DÉSIRE CET ESPRIT QUI SELON DIEU PRIE POUR LES SAINTS. » (ROM., VIII. 26-27).

Oh ! les tendres et profondes paroles ! L'Esprit divin qui nous recrée par la grâce, qui fait de nous comme un être nouveau, nous donne, ainsi que toujours, avec l'être nouveau, des aspirations qui lui correspondent. Chaque nature a ses désirs propres ; à la surnature doivent répondre également ses propres désirs. Or le désir prie, disais-je ; c'est lui qui est la prière réelle, derrière le symbolisme des mots. S'il y a en nous, par la grâce, comme des GÉMISSEMENTS INEFFABLES, appels à une destinée dont les requêtes sont celles mêmes de l'Esprit divin, nos prières seront dictées par ce besoin de survie et de plus haute vie, elles seront sublimes et saintes,

« COMME LE PETIT DE L'HIRONDELLE J'AI CRIÉ », dit le Prophète (Isaïe, XXXVIII, 14). L'oiseau qui crie, ouvrant son bec désespérément comme s'il n'était tout entier qu'une timide vacuité qui implore, c'est le symbole de la faim immense qui au fond du cœur humain s'ouvre

et fait tressaillir en se creusant tout l'être de désir que nous sommes. Tout notre être est un cri et dit : « Nous avons faim ! » Nous, si nombreux en un seul : pouvoirs de vie que rien ne rassasie, gestes qui voudraient se refermer sur de l'immense, nous sommes au dedans comme un peuple agité parce que la famine le dévore. Alors, crions vers Celui qui nourrit chaque vivant selon son être. L'être de chair, en nous, se nourrit de chair ; l'esprit se nourrit d'esprit ; le Dieu en participation attend la divine ambroisie de la gloire, qu'anticipe la grâce. Demandons tout. Mais que le principal gouverne et absorbe en l'utilisant tout le reste. S'il est vrai, selon saint Augustin, que « Dieu veut donner plus que nous ne voulons recevoir » ⁽¹⁾, épanouissons notre vouloir, pour le mettre à la mesure des dons divins.

(1) SERMON CV.

LA PRIÈRE QUI TRANSPORTE
LES MONTAGNES

EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS, SI QUELQU'UN DIT
A CETTE MONTAGNE : OTE-TOI DE LA ET
JETTE TOI DANS LA MER, S'IL NE DOUTE POINT
DANS SON CŒUR, MAIS CROIT QUE TOUT CE QU'IL DIT
ARRIVERA, IL LE VERRA S'ACCOMPLIR. C'EST POURQUOI
JE VOUS DIS : QUOI QUE CE SOIT QUE VOUS DEMANDIEZ
EN PRIANT, CROYEZ QUE VOUS LE RECEVREZ ET CELA
VOUS ARRIVERA. (MARC., XI, 23-24).

« Voici, s'écrie Bossuet, le prodige des prodiges :
l'homme revêtu de la toute-puissance de Dieu ! »

C'est bien cela ! Nous l'avons dit déjà, pour que la
prière soit exaucée, même en sa plus minucule requête,
il faut que la force universelle, la force qui a dressé les
montagnes et pourrait, les écartant, les projeter dans la
mer, soit raccordée à notre désir, et qu'elle tire en son
sens, l'obligeant au service, le complexus infini de causes
et d'effets auquel est enchaîné chaque rien.

La nature a ses lois ; la société a les siennes ; la vie in-
térieure n'échappe pas à ce qui régit tout. La liberté,
absente de la nature, nous rend les hommes plus onéreux
s'ils ne sont amis ; s'ils le sont, il faut compter avec leur
impuissance. Et nous, au dedans, nous avons des pou-

voirs qui obéissent et commandent sous divers rapports ; mais sans que nous puissions vaincre ni leur déterminisme, là où il sévit, ni les insuffisances de libertés que le péché a rendues partiellement esclaves.

Et l'on nous dit : « SI VOUS POUVEZ CROIRE, TOUT EST POSSIBLE A CELUI QUI CROIT. » (Marc, XI, 22) Et la foi le croit. La foi ne peut pas douter de son triomphe, fût-ce sur la force qui enchaîne tous les mondes, parce que Dieu, qui est le maître de cette force, la subordonne à la foi et à la prière en la subordonnant à l'ordre moral.

« TOUT EST POUR LES ÉLUS, » nous fait-il dire (II Cor., 15.) Alors, les élus parlent. Elus du ciel ou de la terre, tous CHOISIS par l'amour divin, ils disent : Que cette montagne s'écarte ! et ils n'hésitent pas dans leur cœur, sachant que l'hésitation, leur maître la pourchasse et la poursuit en paroles véhémentes.

« DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ ; CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ, FRAPPEZ ET L'ON VOUS OUVRIRA. »

Voyez-vous ce petit drame d'insistance ? Le pauvre DEMANDE et attend. Si le secours ne vient pas, il va le quérir, il CHERCHE ; au besoin, si le maître de la maison ne paraît pas, il FRAPPE, il fait de l'importunité humble.

Les hommes n'aiment pas les importuns, surtout s'ils troublent leur repos. Dieu n'aime qu'eux. Son repos, c'est notre bonheur ; notre violence l'apaise en calmant ses inquiétudes paternelles au sujet de notre aveuglement et de nos oublis. Jamais son cœur ne se console davantage que lorsqu'il est vaincu.

Mais on comprend qu'il y a lieu de préciser ce qui se cache sous le divin paradoxe. De quelle montagne est-il question ? Cette image doit recouvrir quelques réalités humaines.

Je vois d'abord la montagne des événements extérieurs, dont la pesée se fait sentir en toute entreprise pour limiter le résultat de l'effort ou l'abattre. Nous sommes, sous cette menace permanente de fatalités, comme les antiques géants sous la terre. L'Etna ne pesait pas plus lourd sur les condamnés de Jupiter que toute cette création anarchique, dont notre liberté voudrait faire son bien et qui l'écrase.

Or, nous pensons qu'il y a dans la toute-puissance organisatrice, hors du temps, le moyen de plier, même sans miracle, les événements qui intéressent nos vies, et nous

le demandons, quand il faut, avec confiance. Si cela ne se fait pas, nous pouvons bien en accuser notre peu de ferveur ; mais plus encore nous aimons à dire : Sans doute est-ce mieux ainsi. Et alors nous nous inclinons. Mais à partir de ce moment, les événements douloureux devront perdre à nos yeux leur signification oppressive. Ils changent de signe, dirait un mathématicien. Au lieu de nous écraser, ils nous servent ; la montagne devient piédestal. Ce qui se refuse à nos fins immédiates travaillera pour nos fins ultimes. Nous savons bien qu'il faut souffrir, et que le règne des fins ne s'établit point ici. Nous soumettre, ce n'est pas être esclave, mais fils, mais ouvrier de notre propre destinée par un vouloir associé au vouloir suprême.

« VENEZ A MOI, VOUS TOUS QUI ÊTES FATIGUÉS ET CHARGÉS, ET JE VOUS SOULAGERAI. » (Matt., XI, 28.)
Quand Dieu n'écarte pas le fardeau, il le porte avec nous en la personne de Celui qui a pris à son compte la charge humaine. Sous la croix, comme sous une montagne universelle, les divines épaules plient, et les nôtres, qui assument une part d'épreuve, se réconfortent à

s'appuyer. Nous nous sentons, dans notre enthousiasme martyr, les porteurs d'un monde.

Et pour nous-mêmes, au dedans, ne sommes-nous pas aussi une montagne ? Montagne de chair, lourdeur, excroissance et encombrement, obstacle enraciné dans le sol et qu'on ne peut déplacer sans miracle. En cette partie de notre être, nous sommes assimilés à la bête et à l'élément que la raison ne mène pas ; nous sommes des asservis, des sujets de la fatalité, des jouets de l'incohérent hasard, des prisonniers de la confusion, des hochets du déterminisme, des révoltés, par inconscience, de la loi qui nous régirait, des isolés par notre égoïsme. Il s'agit de transporter cette montagne intérieure, borne d'une résistance incommensurable à nos forces.

Nous le voudrions. Quelle que soit notre lâcheté devant l'effort moral, nous n'abdiquons jamais tout à fait, et les meilleurs de nous s'exténuent dans cette lutte.

« MALHEUREUX HOMME QUE JE SUIS, QUI ME DÉLIVRERA DE CE CORPS DE MORT » : ce cri de saint Paul trouve écho dans toutes les consciences, quand elles ont vu que la mort, en effet, la mort morale est au bout des méfaits de la chair, dont la menace pèse sur nous.

Si nous n'étions que matière, nous suivrions cette pente paisiblement : ainsi fait l'être en qui seule la nature travaille. Mais la grandeur de la raison nous fait mesurer notre bassesse. Le fait rencontre en nous le droit, et le droit lui crie : Non ! Alors, ne pouvant pas, ayant pourtant le désir, un de ces désirs sans force qui ne serviraient à eux seuls qu'à désespérer, il reste que nous appelions à l'aide.

Que Dieu surgisse au dedans ; que sa grâce règne, et la montagne opprimante se soulève, s'ébranle, glisse sur ses bases sous la poussée de l'esprit ; la matière obéit, la chair même se spiritualise, se polarise, s'aimante ; l'âme la retrouvera servante ; l'âme pourra se faire à l'image de Dieu et la matière à sa propre image.

C'est la prière qui nous fait produire avec Dieu cet acte d'énergie. Et les gens d'expérience savent bien qu'il s'impose avant tout sur le terrain où la chair est le plus faible. Ce terrain, je ne le mentionnerai pas autrement : qui l'ignore ? La raison du péril est ici dans la véhémence d'impulsions que la nature a voulues violentes, qui à cause de cela échappent facilement au contrôle. L'âme s'en trouve quelquefois submergée ; sa vision se trouble,

ses bons propos s'évanouissent, la crainte de Dieu est oubliée parce que tout est oublié, alors que l'être entier, selon le mot de Bossuet, semble vouloir devenir chair. C'est le moment de se raccrocher aux rivages de salut en jetant le câble de la prière. La présomption de fermeté empêcherait qu'on ne soit ferme. Dieu seul arrache l'esprit à la chair, en le raccordant au Saint-Esprit. S'il l'abandonne en apparence, car cela se peut, disant comme à saint Paul : « MA GRACE TE SUFFIT » (II Cor., XIII, 9), tout sera bien également ici. L'esclavage prétendu ne sera plus qu'un labeur sublime. Cherchant sans défaillir, en tout cas sans renoncer, le triomphe impossible et indispensable, nous soulèverons finalement avec Dieu, par un effort surnaturel, cette matière qui est nous, cette matière qui s'oppose à nous, compromettant le plan divin de notre vie par ses résistances tragiques.

Et puis enfin, il y a la montagne des péchés dont l'accumulation pèse sur l'âme au point de produire, à la longue, cette fatale immobilité qui a fait dire au Sauveur « QUI COMMET LE PÉCHÉ EST L'ESCLAVE DU PÉCHÉ. » (Jean, VIII. 34.)

Il semblerait que la prière dût être ici radicalement impuissante, vu que prier, c'est appeler Dieu comme Père et que le péché grave et prolongé nous constitue en état d'inimitié par rapport à ce Dieu outragé. Mais la miséricordieuse bonté de l'Évangile ne l'entend par ainsi. « Le pécheur appelle Dieu son Père en vue de le redevenir », dit saint Jérôme (1). La prière même fait de nous des familiers de Dieu, » dit saint Thomas d'Aquin (2).

Dieu écoute les pécheurs, bien qu'ils ne le méritent point. Il les écoute comme le père du prodigue écoutait les rumeurs lointaines, pour voir si ce n'étaient point les pas de l'égaré dont il attendait le retour.

D'ailleurs, puisque, d'après l'Apôtre, nul ne peut même prononcer fructueusement le nom de Jésus sans que l'Esprit intervienne (1 Cor., XII, 3), il faut comprendre que lorsqu'il prie, le pécheur est déjà prévenu de Dieu. Son Père est venu au devant de lui sur la route, et il faut répéter à son sujet la phrase pascalienne : « Tu ne me cherche-

(1) EP. AD DAM. DE FILIO. PRODIG.

(2) COMPEND. THEOL., P. II. C. II.

rais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » En priant, il se dispose à la conversion, et Dieu l'y dispose. Un miracle à deux s'inaugure dont saint Augustin a dit : Il est plus difficile de convertir un pécheur que de ressusciter un mort. CONVERSION, retournement, recréation morale, c'est plus, en effet, qu'un corps reconstitué ou qu'une montagne transportée. Dans la mort spirituelle, il y a plus de néant que dans le néant même.

En toute hypothèse, l'efficacité de la prière, que l'Évangile marque si fortement en parlant de la montagne qui se déplace, n'est pas sans conditions. Il en est une qui va de soi : c'est qu'on demande les vrais biens. Il en est une autre qui s'impose à la première réflexion : c'est qu'on demande comme il faut, « pieusement » disent nos auteurs, c'est-à-dire avec le sentiment de sa dépendance, avec humilité, confiance, soumission éventuelle pour le cas où des considérants divins ne permettraient pas de nous exaucer en la forme où se présente la requête. En ce dernier cas, la prière ne serait pas moins efficace ; elle le serait autrement. Il y a des équivalents, en cette vie, et surtout en l'autre.

Il faut reconnaître aussi que la situation n'est pas la même si l'on demande les vrais biens pour soi ou s'il s'agit d'autrui. Autrui a sa liberté, nous ne pouvons prétendre à nous seuls décider de sa destinée et faire sa vie. L'échec, ici, ne sera donc pas non plus manque d'efficacité : cela n'est pas inefficace qui agit autant que le veut le premier intéressé. Or, nous croyons que c'est le cas, pourvu que toutes autres conditions soient acquises. La dernière de ces conditions, c'est la persévérance. Là souvent est l'écueil ; car nos impatiences ne comprennent pas que la valeur du temps conditionne celle de nos prières. Dieu, dans le Saint Livre, promet la nourriture des êtres « EN SON TEMPS » (Ps. CXLIV 115). Persévère-t-on, le temps vient, apportant la nourriture de grâce ; cesse-t-on de prier, on prouve soi-même qu'on n'est pas l'être de désir à qui vont les divines promesses. Dieu veut que nous soyons candidats à ce que nous demandons, et un candidat sérieux ne se désiste point. Il sait qu'un temps et un mouvement ne suffisent pas à toutes choses ; que la nature est lente et que la surnature est calquée sur elle ; que la culture est tout le long de l'année, la récolte à la fin ; que le travail de forger est

fait de coups de marteau successifs, après quoi la pièce est prête. La prière qui se désiste est une semaille qu'on n'arroserait point, un coup de marteau non suivi d'un autre. « IL FAUT TOUJOURS PRIER; dit l'Évangile, ET NE JAMAIS CESSER. » A l'opportunité telle que la juge Dieu nous devons la soumission de notre patience, tout en cherchant à la hâter par une pieuse audace.

L'audace de la prière, Dieu l'aime au point de nous en faire une obligation. Ce n'est pas à l'action seulement que songeait Jésus en disant : « LE ROYAUME DES CIEUX SOUFFRE VIOLENCE ET CE SONT LES VIOLENTS QUI L'EMPORTENT. » (Matt., XI. 12) : c'est aussi à ce genre spécial d'action que nous avons reconnu dans la prière.

La prière est ardente et « forte contre Dieu » comme Jacob. Elle conteste avec lui. Elle a des arguments invincibles. Elle le tient ; il ne peut échapper. S'il résiste, elle lui oppose les chaînes que lui-même forgea. Pour se dérober, maintenant, il est trop tard, il a trop parlé, il a trop agi. Et puis, il EST ! Ses attributs ne le lient pas moins que ses promesses et que ses actes. Attributs, pièces à conviction que le juge à genoux montre hardiment, assuré après cela de la sentence.

« PÈRE CÉLESTE QUI ÊTES DIEU, AYEZ PITIÉ DE NOUS !
 — FILS RÉDEMPTEUR DU MONDE QUI ÊTES DIEU, AYEZ
 PITIÉ DE NOUS ! — ESPRIT-SAINT QUI ÊTES DIEU, AYEZ
 PITIÉ DE NOUS ! » Et voilà pour les attributs. « PAR LE
 MYSTÈRE DE VOTRE SAINTE INCARNATION, DÉLIVREZ-
 NOUS SEIGNEUR ! — PAR VOTRE PASSION ET VOTRE
 CROIX, DÉLIVREZ-NOUS SEIGNEUR ! — PAR VOTRE
 GLORIEUSE RÉSURRECTION, DÉLIVREZ-NOUS SEIGNEUR !
 ... » Et voilà pour les faits. Ce sont là des obsé-
 crations », comme disent nos théologiens, des contestations
 pieuses (CONTESTATIONES PER SACRA) qui obligent Dieu,
 en quelque sorte. Sa toute-puissance y est captée ; elle
 est rendue impuissante à refuser, déterminée à agir et à
 exaucer, quoi qu'on demande dans le sens des divines
 promesses et de ces précédents qui sont tous orientés
 vers nos meilleurs biens.

« A CAUSE DE TOI-MÊME, dit le prophète, INCLINE TON
 OREILLE VERS MOI, O MON DIEU ! » (Daniel, IX, 17.)
 On parle ainsi comme si l'on voulait forcer Dieu à
 prendre soin de sa gloire. On le menace filialement ; on
 lui fait craindre un scandale. « PRENDS GARDE QU'ON
 NE DISE PARMI LES PEUPLES : OÙ EST LEUR DIEU ? »

Ps. LXXVIII, 10). Pieux chantage que Dieu permet, qu'il suggère ; car tout cela, nous le disions, c'est l'éveil en nous des sublimes sentiments qui nous sauvent.

La foi, c'est-à-dire la confiance, est parmi ces sentiments celui que paraît préférer Dieu, au point de parler de lui seul, dans ses exhortations pleines d'instances.

C'est la charité qui fait le mérite de la prière ; mais c'est la confiance qui en fait l'efficacité, où le mérite cède à la promesse, cède à la bonté, Dieu se trouvant mis en demeure par la confiance de réaliser ce qu'il a dit et ce que porte sa miséricorde.

Une promesse, disent les juristes, ne vaut que si elle est acceptée ; mais alors, elle prend la valeur d'un contrat. C'est la confiance qui accepte et qui rend donc exécutoires ces promesses d'exaucement qui se répètent à toutes les pages du Saint Livre. « TU SAUVES CEUX QUI ESPÈRENT EN TOI » dit le psaume (Ps. XXXIII, 23.) — « PARCE QU'IL A ESPÉRÉ EN MOI, reprend le Seigneur, JE LE DÉLIVRERAI, JE LE PROTÉGERAI, JE LE GLORIFIERAI » (Ss. XC, 14.) — « CEUX QUI ESPÈRENT DANS LE SEIGNEUR, LA MISÉRICORDE LES ENVELOPPERA »

insiste ailleurs le prophète (Ps. XXXI. 10). — « N'ALLEZ DONC PAS, conclut saint Paul, PERDRE VOTRE CONFIANCE, QUI COMPORTE UNE SI GRANDE RÉCOMPENSE. » (Hebr. x, 35.)

« VA, ET SELON QUE TU AS CRU, QU'AINSI IL TE SOIT FAIT », dit le Sauveur au Centurion (Matt., VIII, 13.) La mesure de la foi serait-elle donc celle du résultat de la prière ? Oui ! Et c'est à ce point que l'absence d'amitié entre Dieu et nous n'empêche pas cet effet. Ne le disions-nous pas : Dieu exauce les pécheurs qui se confient. « L'amitié, dit saint Jean Chrysostome, ne pèse pas tant auprès de Dieu que la prière : ce que n'a pu l'amitié, la prière le fait (*). » C'est bien ce que dit la parabole de l'homme qu'on réveille pour avoir des pains. « S'IL NE SE LÈVE PAS, dit le Seigneur, PARCE QUE CELUI QUI FRAPPE EST SON AMI, IL SE LÈVERA A CAUSE DE SON IMPORTUNITÉ. » (Luc, II, 8.)

Dieu nous permet d'oublier qui nous sommes, pour ne songer qu'à ce qu'il est et à ce qu'il veut pour nous. Quand nous prions, nous pouvons tourner le dos à nos misères et ne faire état que de sa bonté. A la lettre, la parole

* HOM. NON ESSE DESPER.

du Sauveur se réalise : « SI VOUS POUVEZ CROIRE, TOUT EST POSSIBLE A CELUI QUI CROIT ».(Marc, IX, 22)

Seulement, voilà ! Il reste la difficulté de croire ainsi ; d'adhérer à Dieu tellement et de renoncer tellement à l'apparence qu'on se fie au surnaturel et à l'invisible comme au réel, où réside une toute-puissance. Remonter en esprit au rouage premier, hors des sens, à la racine de toutes choses, dans l'officine secrète de la Providence créatrice et organisatrice qu'il faut capter ; dire vraiment : Là est ma confiance et non pas dans l'homme, et non pas en moi : c'est le difficile !

« SI VOUS POUVEZ CROIRE », dit le Maître : il sent bien la difficulté, et que la chair incrédule, avec ses évidences à elle, avec son parti pris contre l'invisible, empêchera ses enfants de se raccorder à la source des biens.

« JE CROIS, AIDEZ MON INCRÉDULITÉ », dit le père en larmes à qui Jésus disait : « SI VOUS POUVEZ CROIRE ».

« AUGMENTEZ NOTRE FOI », lui disent les apôtres au moment où il leur prêche la toute puissance de la prière (Luc, XVII. 5). Ce miracle intérieur de la grâce, qui serait pour tous une conversion, est plus grand, encore

une fois, que le transfert de la montagne, parce qu'il faut vaincre une force antagoniste plus grande : la liberté dévoyée, au lieu de la matière inerte.

La foi en soi s'oppose à la foi en Dieu, l'adhésion à soi à cette adhésion de confiance qui nous relie à la force de Dieu. Il faut donc nous détacher, et, ne le pouvant de nous-même, prier pour obtenir la foi, afin, par elle, d'obtenir tout le reste.

Que ces mystères de vie sont profonds !... « Nous voici au rouet », dirait Montaigne. Il faut croire pour prier ; il faut prier pour croire. C'est certain, nous tournons en cercle. Mais toute vie ne tourne-t-elle pas en cercle ? Ne faut-il pas être bien portant pour se nourrir, et se nourrir pour être bien portant ? Ne faut-il pas, pour être fort, s'exercer les muscles, et peut-on s'exercer sans muscles ?

Le philosophe est ici le centurion : « JE CROIS, AIDEZ MON INCRÉDULITÉ. » A mesure qu'on croit on prend conscience de ce fond d'incrédulité qu'il faut toujours vaincre. Un embryon de foi donne à la prière un commencement d'efficacité qui fera grandir la foi. Ce qui

tourne en cercle, il faut le pousser aussi comme en
cercle, c'est-à-dire de partout. Exercer l'esprit
de foi, se forcer à la prière, fortifier l'un
par l'autre, c'est saisir tous les rais et
pousser toutes les jantes de cette
roue à laquelle se relie, dans
le grand mécanisme du
monde, la toute-
puissance de
Dieu.

LES MOYENS D'EFFICACITÉ
DE LA PRIÈRE

E ne veux pas fuir une question difficile que plusieurs fois déjà l'on a pu voir poindre. Comment, par quel détour et selon quel mécanisme la prière peut-elle influencer des événements dont beaucoup relèvent de la fatalité naturelle, dont les autres sont le fait de libertés qu'on ne prétend pas contraindre, à moins que ces deux difficultés ne se combinent inextricablement, comme c'est le cas ordinaire quand des passions à moitié aveugles, à moitié inconscientes, participant conséquemment de la fatalité et de la liberté, sont l'origine de ce qui nous échoit.

Sans doute, il y a Dieu ; la prière agit par Dieu, et alors tout paraît facile. Rien ne résiste à un pareil concours. En effet ! Nous n'allons pas en discuter l'efficacité. Seulement, comment cette efficacité se manifeste-t-elle ? Quelle route prend la prière, quelle route prend le secours, quand la première s'élance et que l'autre se hâte au-devant de nos vœux ? C'est la question qui demeure. Le populaire a tôt fait de la trancher ; les faux habiles aussi. Entre les deux, il faut trouver sa route.

Voici comment l'instinct se représente les choses. Nous

prions : Dieu en est ému : sa pensée change de cours ; sa volonté se déplace dans le sens de nos désirs ; il s'incline paternellement vers cette fragilité qui l'implore, et, constatant l'obstacle opposé à notre vie, il l'écarte ; jugeant de ce qu'il nous faut, il nous le donne ; trouvant dans la grande mécanique appelée nature et dans la mécanique plus subtile appelée âme des oppositions à ce qu'il rêve, il les plie : le contrôle des événements ne demeure-t-il pas toujours à Celui qui institua leurs démarches ?

Il n'y a qu'un malheur à tout cela, c'est que, A LE PRENDRE EN RIGUEUR, c'est un tissu de faussetés, pour ne pas dire un tissu de blasphèmes. On y verrait sombrer infailliblement toute la doctrine de Dieu, et aussi celle de l'âme, et aussi celle de la nature ; rien ne tiendrait plus dans sa vérité, et le paganisme le plus enfant altérerait la grandeur des pensées chrétiennes.

On entend bien que je ne prétends en aucune façon blâmer le langage qu'emploie le genre humain pour dire son cœur et pour se formuler à lui-même la réponse de son Père. Quand on les interprète comme il faut, les sachant imparfaites et inadéquates, les expressions des-

tinées à figurer symboliquement l'effet et le procédé de la prière sont précieuses. Les écrivains sacrés n'en connaissent pour ainsi dire pas d'autres, et certes l'Esprit divin en tire pour nous des richesses d'émotion que ne remplaceraient point les abstractions de nos philosophes. L'humanité ne philosophe pas, elle vit. Même celui qui est philosophe à ses heures est homme, et plus souvent qu'il ne mesure ses paroles à l'aune des vues systématiques, il leur permet de jaillir, pure expression de la vie, criant au DIEU DE LA VIE qu'il s'incline, qu'il conforme s'il se peut ses vœux aux vœux humains, qu'il laisse fléchir son cœur, qu'il dompte ce qui nous broie, qu'il sauve le petit être confiant qui le prie, ainsi que ferait une mère. Mais le philosophe saura que ce langage est plein de métaphore ; qu'en réalité, ni Dieu ne s'émeut, ni sa volonté ne change, ni les événements ne se détournent à proprement parler de leur cours, ni la roue du monde, ni les mécanismes du cœur, hors le cas particulier du miracle, ne s'écartent des chemins qu'eût pu prévoir la science ou que déterminent nos propres vœux.

Et en effet, pour que Dieu fût ÉMU, il faudrait qu'il ne fût point IMMuable ; pour que sa volonté changeât,

il faudrait que son être lui-même pût varier, sa pensée évoluer, sa conception des biens à réaliser subir, de la part de sa créature, une pression qui mettrait l'Activité première en tutelle.

D'autre part, pour qu'on pût voir changer au gré de la prière la direction des événements en cours, il faudrait, quand il s'agit de l'homme, peser plus que de raison sur les libertés, et quand il s'agit de la nature, transformer ce monde en une cour des miracles fort peu propice à l'harmonie. Plus rien ne tiendrait, plus rien ne serait cohérent dans l'organisation des choses. Cette succession régulière d'antécédents et de conséquents, qui fait l'admiration de la science, céderait à une sorte de hasard qui, pour être soumis à l'ordre moral, n'en serait pas moins, physiquement, un désordre.

Nous ne voulons pas que la prière désorganise le monde et humanise Dieu. Les païens, qui comprirent ainsi, n'eurent plus comme dieux que des idoles. A l'inverse, les rationalistes ayant un vif sentiment de cette erreur, y substituent un abstentionnisme ennemi de la vie religieuse et fauteur de découragement pour l'humanité. Ceux-là ne surent voir que l'immédiat ; ceux-ci voient assez loin pour échapper à l'anthropomorphisme banal,

mais ne savent pas dépasser leurs propres critiques et s'en tiennent à la négation, apanage d'une demi-science. Peu de science éloigne de Dieu, beaucoup y ramène : cette phrase tant citée se retrouve ici pleinement exacte.

A y réfléchir vraiment, il y a une autre manière de penser la prière et ses interventions, de penser l'exaucement et son mécanisme.

Nous ne prétendons pas, en voulant, faire vouloir Dieu. La prière est une cause, une cause morale ; mais la causalité de la prière, ce n'est pas sur l'Immuable et sur l'Éternel qu'elle s'exerce. Quelle pesée infinie n'y faudrait-il pas ! Il est vrai que l'amour, aux visées infinies, s'y hasarderait peut-être. Mais trouvât-on ce levier, et aussi le point d'appui dans l'amour divin, il ne se peut pas qu'on prétende à déplacer Dieu. Dieu ne se déplace pas. La volonté de Dieu ne change pas. Il nous est impossible, sans le détruire, de supposer en Dieu la moindre variation, la moindre chose voulue aujourd'hui qui ne l'était pas hier, voulue à cause de ceci, à cause de cela, comme si une cause de vouloir pouvait être assignée au Premier Principe.

Toutes ces suppositions sont blasphématoires. Dieu est, Dieu ne devient pas, non plus selon sa volonté que selon son être. Rien ne le détermine à vouloir. La prière n'est donc pas cause qu'il veuille. Mais aussi à quoi bon cette supposition ! Au lieu qu'elle pèse sur Dieu, la prière s'emploiera mieux en pesant sur des faits à qui Dieu l'aura assignée pour cause.

Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, ne veut pas une chose, lui, à cause d'une autre chose, qui serait ici la prière ; mais il veut que certaines choses soient, elles, en raison d'autres choses, parmi lesquelles est la prière.

Quand l'eau est exposée aux rayons du soleil, elle s'échauffe : c'est une loi. Quand le réel opprimant ou serviteur est soumis à travers Dieu au rayonnement de la prière, il épargne ou il sert, et c'est aussi une loi. Sauf que, ici, deux différences se manifestent. La première consiste en ce que le cas n'est pas destiné à se répéter dans les conditions de régularité que présentent les lois de la nature. Dieu n'exauce pas toujours, disions-nous ; ici, nous transcrivions : Dieu ne veut pas que la prière soit une cause toujours efficace. En second lieu et surtout, cette loi d'obéissance des faits aux ordres sanctionnés de

la prière est exécutoire non directement, mais au moyen d'autres lois empruntées à la nature ou à l'homme. La prière n'agit pas comme le soleil chauffe les eaux ; mais que le soleil chauffe les eaux, cela pourra servir de moyen à l'efficacité de la prière. Cela n'a rien d'étonnant : toute cause morale agit ainsi par l'intermédiaire des agents physiques.

Toujours est-il que la prière, sans agir sur Dieu, agit de par Dieu. Son efficacité provient d'un décret. Dans son éternité, Dieu porta ce décret, et, sans changement de sa part, il en assure l'exécution par le jeu des causes et des effets que, éternellement aussi, il a vues à l'œuvre. « En priant, dit saint Grégoire, les hommes méritent de recevoir ce que, avant les siècles, Dieu a disposé de leur donner.* »

Ces mots : AVANT LES SIÈCLES, éclairent une situation qui, à ne la regarder qu'au plan temporel, serait pour la prière singulièrement gênante.

Comment penser que la prière, directement ou indirectement, vienne troubler en cours d'action, par ses

* S. GRÉG., DIAL. I. I, CH. VIII.

interventions permanentes, le jeu normal de la nature et de la liberté humaine ! Nous venons de le dire, cela est impossible à imaginer comme le cours normal ; cela ne se concevrait que si l'on assignait comme résultat à toute prière un miracle.

La nature est ce qu'elle est ; la société des hommes est ce que les hommes la font, et nous aussi, au dedans, nous sommes ce que nous sommes grâce à l'hérédité, aux antécédents, aux influences ambiantes, et enfin grâce à nous qui nous mouvons, par le libre arbitre, sous la pesée de toutes ces conditions extérieures. Allons-nous demander que tout se déplace constamment et change de chemin à tout instant parce que ce fait nouveau : la prière, fréquent sans doute plus que le miracle, a surgi ? Toutes les fois qu'un fait nouveau s'introduit dans un système de forces, il est de règle, en science, que le résultat se modifie ; mais encore faut-il que le fait nouveau ait de quoi s'engrener dans les autres. Que peut bien faire la prière à ceci que ma santé s'affermisse, que quelqu'un m'aime, qu'un soldat sur le front ne soit pas tué, que nous ayons la victoire ? Ne paraît-il pas que la prière ne pourrait influer ici que si Dieu, à cause d'elle,

passait sa main dans la trame des phénomènes, rétablissait les organes malades, pliait les cœurs, détournait les balles, soufflait aux généraux des idées, comme les dieux d'Homère : chose que sans doute nous ne demandons pas à titre courant. Ne serait-ce pas le désordre installé, ou en tous cas un régime d'ordre absolument opposé à celui que nous voyons établi par la Providence ?

Le miracle est étonnant précisément parce qu'il est chose exceptionnelle, hors cadre. Je veux bien que le miracle intérieur ait plus de prise et qu'on répugne moins à le voir se multiplier ; je sais qu'au dedans la grâce nous actionne. Mais voir tout le mécanisme d'exaucement des prières sans nombre suspendu à des changements de front des âmes ou de la nature, sous la poussée directe de Dieu agissant par miracle, ce serait insensé. Établissez ainsi l'exception à titre de loi, tout n'est plus que hasard, et la désorganisation ruine le monde.

Mais deux erreurs fondamentales sont impliquées dans cette façon d'objecter contre la prière. Premièrement, de ce que la trame des événements habituels se tisse selon des lois naturelles ou humaines, on se croit autorisé à conclure que ce sont ces lois et elles seules qui décident

du résultat. Et c'est comme si je disais : Le métier mécanique travaille grâce aux engrenages et aux impulsions de l'ouvrier : donc le dessinateur n'y est pour rien, ni non plus l'inventeur de la machine.

En réalité, le métier et son déterminisme guidé ne font, tous deux, qu'exécuter des ordres. La liberté de l'ouvrier, comme les capacités de l'engin, comme les propriétés de la matière employée, tout est capté, tout s'oriente grâce à une liberté plus haute qui fixe le résultat en même temps que les moyens. Ainsi dans l'univers et en nous tous, le déterminisme et même la liberté d'une certaine manière ne sont que les exécuteurs des divins vouloirs, et ce que contiennent ces derniers réalise un ordre moral où la prière exerce son rôle.

Il faut bien se persuader qu'on ne peut pourtant se représenter Dieu comme le prisonnier de son œuvre.

Les lois fatales et toutes nos libertés emmêlées sont réelles ; mais d'une réalité dérivée. Dieu est premier, et contre ce qui est premier, rien de ce qui en dérive ne prévaut.

Toute chose est née deux fois, dit saint Augustin : une fois en elle-même ; une fois, d'abord, dans la pensée

créatrice. Toute chose qui évolue et qui subit peut donc être considérée en ces deux états. En elle-même, à titre exécutif, elle est soumise à l'humain et au fatal ; en Dieu, source de tout, des libertés aussi bien que des natures, elle n'obéit qu'à Dieu, et, par Dieu, rien n'empêche qu'elle n'obéisse à la puissance agenouillée de la prière. Quand ce pouvoir d'imploration que nous portons en nous et qui est, disions-nous, un appel de nature d'abord, puis, à un niveau supérieur et pour d'autres objets, un appel de l'Esprit divin nous animant par la grâce — quand ce pouvoir s'exerce, mettant en demeure l'univers moral de fournir la réplique, verrions-nous Dieu réduit à se croiser les bras, comme s'il n'était pour rien dans ce déclenchement de force attractive, ou n'avait pas prévu la contre-partie d'exaucement que nous y avons vue naturellement impliquée* ?

Notre petite vie, regardée en elle-même et dans son milieu immédiat, paraît soumise à tous les hasards ; dans l'absolu, c'est-à-dire en réalité, elle échappe à toutes les emprises, elle dépend uniquement de la volonté bonne, sainte, juste et paternelle de son Dieu.

CF. « CELUI QU'ON PRIE »

Je ne vois plus, quant à moi, qu'une seule difficulté, celle que précisément le mot de Grégoire le Grand bien compris écarte de la façon la plus péremptoire. C'est que la prière est dans le temps, et que, au moment où elle pousse son cri, l'ordre étant désormais immuablement établi, le déterminisme étant à l'œuvre et toutes les libertés investies, il n'y a plus, semble-t-il, rien à faire pour la satisfaction de sa requête.

« Mon Dieu ! s'écriait Silvio Pellico revenant de SES PRISONS et s'engageant dans le sentier de la maison paternelle, — mon Dieu, faites que ma mère ne soit pas morte ! »

Insensée, n'est-ce pas, cette prière-là ? Ou c'est fait, ou la pelletée de terre a donné son bruit, et alors, il est trop tard ! demandez plutôt la résignation ou le repos de la morte. Ou ce n'est pas fait, et alors, la prière sera facilement exaucée, mais elle est inutile. Dans les deux cas le silence valait mieux. Or, quand on prie pour l'avenir, au lieu de souhaiter un événement du passé, il en est à peu près de même ; car ce qui est à venir et qui par là pourrait être dit relever de Dieu seul, n'en relève pas moins de la nature et de l'homme par ses causes. Or ces causes sont posées. Il est donc trop tard.

« Mon Dieu ! dirait Pascal, que tout cela est donc insupportable ! »

En effet, la seconde erreur que j'entendais signaler s'introduit ici. Erreur tenace, légèreté de pensée qui ne devrait pas échapper à des philosophes, et dont beaucoup cependant sont victimes. Que sera-ce des autres !... Dieu n'est pas dans le temps. Dieu éternel n'est pas le sujet du temps, et si notre prière doit l'atteindre, il faut bien qu'elle l'atteigne là où il est, dans son éternité créatrice et organisatrice, hors le monde.

L'illusion temporelle doit être ici vaincue. La pensée de Dieu et son action ne se mesurent pas à l'aune mouvante sur laquelle nos vacillantes réalités tracent leur fuite. Le temps s'impose à nous avec ses phases dont le déroulement imperturbable ne peut être devancé ni retenu : il n'affecte pas Dieu. Dieu n'a pas besoin d'attendre, pour être en possession de ses motifs au sujet d'un fait, ni non plus pour fixer ce fait, que l'éclosion des faits antérieurs lui fournisse sa matière. Et si l'un des motifs, l'une des causes pour lesquelles Dieu a voulu qu'une chose fût est la prière elle-même, celle-ci agira — je ne veux pas dire AVANT de se produire, ce qui

serait ramener l'illusion du temps, mais sans qu'il y ait lieu de faire état de ce qu'elle vient sur nos lèvres ou dans notre cœur à tel moment de la durée, à tel rang dans la série des causes naturelles ou humaines.

« Mon Dieu, faites que ma mère ne soit pas morte » : cette prière est parfaitement sage. Car si Dieu l'a entendue, ce n'est pas au milieu d'un dédale de faits temporels où lui-même serait pris, comme s'il disait : Hélas ! Que n'ai-je su tout à l'heure ! c'est dans la simplicité éternelle d'une pensée créatrice du monde, là où tout peut compter, qu'il soit avant ou après, comme tout compterait, qu'il soit à droite ou à gauche, pourvu qu'il représente un ordre moral auquel la volonté créatrice donne crédit.

Il faut chercher la source des faits — je dis leur source première — hors la série de leur déroulement. LA CAUSE que quelque chose soit se trouve hors le chapelet d'effets enchaînés que nous nommons, dans le langage du relatif, LES CAUSES. Et LA CAUSE, la vraie au point de vue de l'homme religieux, n'agence pas son univers à elle seule. Elle s'associe tous les esprits. C'est avec eux et hors du temps que même les choses du temps s'orga-

nisent ; c'est dans le monde de l'éternel, là où par l'intermédiaire de la pensée créatrice la prière peut monter.

Sera-t-on effrayé par cette pensée ? Dira-t-on : Où nous menez-vous ? Qu'est-ce que cette durée hors le temps et ce monde hors le monde ?... Hélas ! Que nos esprits tremblants vacillent sur ces sommets, je ne m'en étonne pas ; mais que du moins nos cœurs animés de confiance filiale les rassurent !

C'est vrai, que ce petit être engagé dans la grande mécanique n'en dépend pas, et que bien loin d'être esclave des choses, ce sont les choses qui sont à son égard des esclaves. C'est vrai, que les volontés adverses qui veulent nous nuire, les volontés indifférentes qui se détournent sont en dépit d'elles-mêmes les instruments d'une miséricorde que la prière appela. Nous pouvons nous hausser à prétendre que nos désirs aient un équivalent même dans le déterminisme de la nature, même dans des vœux ennemis ou étrangers. Nous pouvons espérer agir sur les événements et agir sur les hommes au point que nous avons part, à travers l'ordre moral où nos vœux sont des causes, même à leur premier établissement.

Servir Dieu c'est régner, disons-nous, et nous entendons par là que l'unité de vouloir entre nous et Dieu nous associe à sa providence. Prier Dieu c'est régner aussi, parce que le vouloir pieux est reçu par Dieu au rang des causes qui influent sur tout le reste, et que, encore une fois, c'est entre Dieu et nous tous, les esprits créés, que se décident toutes choses, soit pour ce temps, soit en vue de l'éternité.

Que ces mystères sont grands, et doux ! mais qu'ils jettent l'âme, quand nous y pénétrons, dans un émoi qui lui rendra l'humilité bien facile !

Être ainsi comme roulé dans les engrenages du temps ; avec cela se trouver installé dans l'éternité, exerçant avec Dieu le règne, dans un néant dont il fait une incompréhensible grandeur ; — voir ses vœux minuscules entrer en considération dans des plans immenses, à l'heure sans date où la Sagesse éternelle détermine tout (PROV., XXXI), « SE JOUANT », mais non pas seule : EN COMPAGNIE DE « SES DÉLICES, LES ENFANTS DES HOMMES » au milieu du concert des vœux et du chœur bourdonnant des prières qui pour elle sont sans date aussi et que le silence

éternel écoute bruire ; — se dire : A tel jour, à tel stade du temps, telle chose m'advient, tel péril s'évanouira, parce que, à l'heure éternelle, ma prière fut présente à Dieu, trouvant en lui son principe d'efficacité et dans ce qu'il règle des moyens pour qu'en son temps elle se réalise, — n'est-ce pas effarant ?

C'est de quoi nous précipiter dans une humilité pleine d'amour, et nous faire dire, comme Job après l'apparition fulgurante, alors que lui aussi objectait et se dressait contre les mystères que nous pouvons seulement révéler :

OUI, J'AI PARLÉ SANS LES COMPRENDRE DES MERVEILLES QUI ME DÉPASSENT ET QUE JE NE CONÇOIS

PAS ! MON OREILLE, O DIEU, AVAIT ENTENDU

PARLER DE TOI : MAIS MAINTENANT

MON ŒIL T'A VU. C'EST POURQUOI

JE ME CONDAMNE ET JE ME

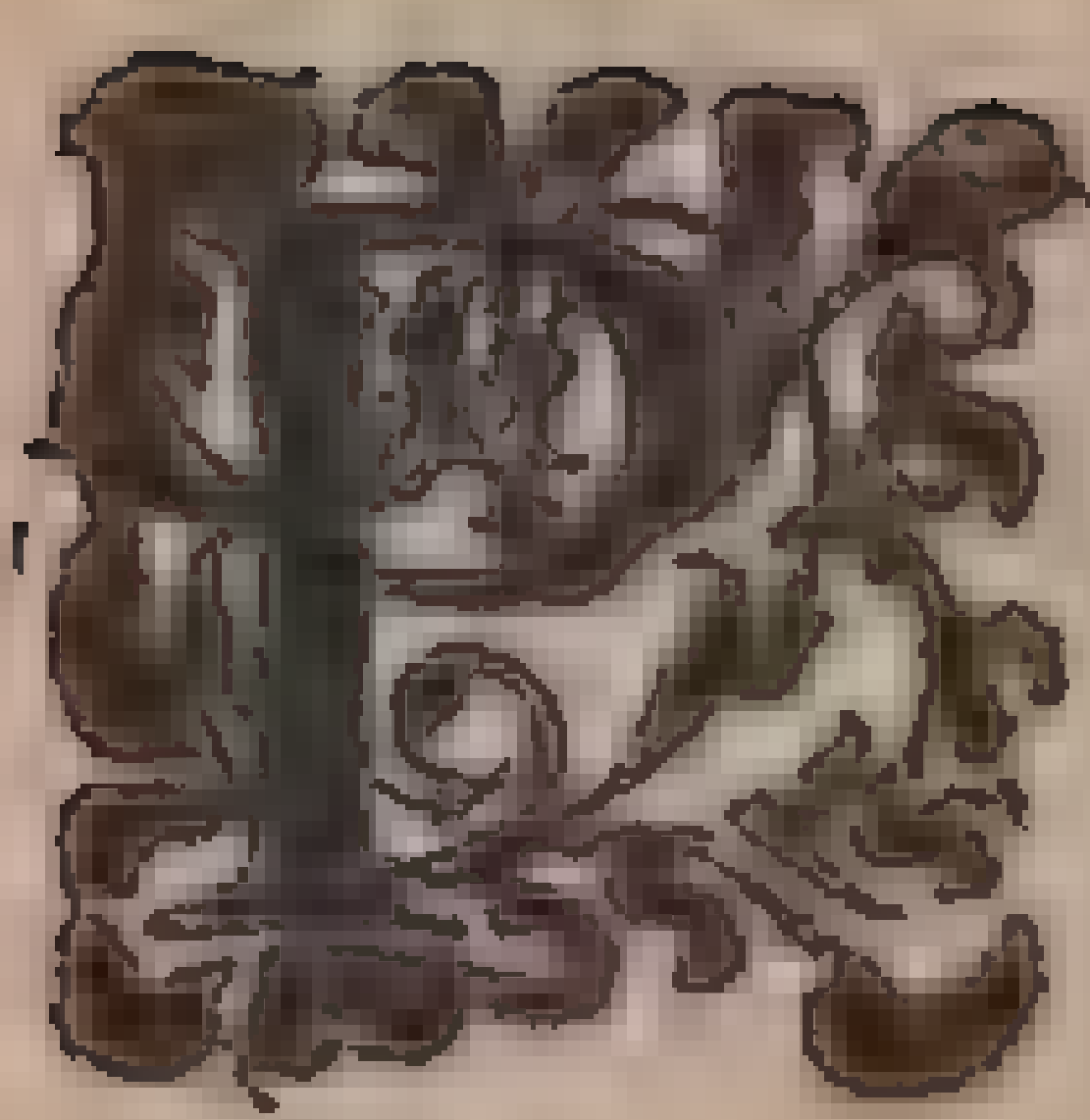
REPENS SUR LA POUSSIÈRE

ET SUR LA CENDRE.

(JOB, XLII, 6).

LA PRIÈRE POUR TOUS

LA PRIÈRE POUR TOUS



RIER, c'est désirer. On désire pour quelqu'un parce qu'on l'aime. Donc, notre obligation de prier s'étend à tous ceux que nous devons aimer, si tant est qu'en amour il faille parler premièrement de devoir.

En réalité, le devoir exprime ici une nature des choses que seule l'inclination pécheresse risque d'oublier. L'amour de tous nos objets nous est naturel doublement : comme résultant de la nature en son premier établissement, comme conséquence de notre recreation par la grâce.

A ce double titre, on ne sera pas étonné que nous disions : Notre premier élan, dans l'effort de prière qui devra profiter à tous, c'est de prier vertueusement pour nous-mêmes.

Tout amour du prochain est fondé sur l'amour de soi. Non qu'on ne doive aimer le prochain que pour soi ; mais parce que le prochain n'est prochain que selon qu'il tient à soi, et si cette sainte proximité nous oblige, à plus forte raison l'identité, en nous, de celui qui aime et de l'objet aimé. Qu'on se garde d'évoquer, en cette occasion, le « moi haïssable » : il s'agit de cet autre

moi, sublime et quasi divin, qui sous le nom de personnalité humaine et chrétienne nous est confié, pour que nous lui fassions une destinée et un bonheur. Là est le premier de nos devoirs humains ; le devoir envers autrui s'y raccorde et y trouve sa règle : TU AIMERAS TON PROCHAIN COMME TOI-MÊME » dit l'Évangile.

Si donc la loi de prière est calquée sur la loi de l'amour, après la prière pour Dieu selon son règne extérieur — vœu d'amitié qui précède tout le reste, vu que Dieu, source universelle, est proche de nous plus que tout prochain y compris nous — après cela, dis-je, la prière pour soi est de toutes la plus nécessaire.

Il faut seulement qu'elle sache se diriger. Nous avons montré ses chemins ; son point de vue, nous ne pouvons le méconnaître, après que nous avons dit la raison qui la rend urgente. Il s'agit de notre moi divin, divin selon la nature et divin selon la grâce. Donc, toute prière pour soi doit répondre aux visées de la nature et de la grâce bien jugées, et ne tendre qu'à nous pousser là où vont ces aspirations profondes dont nos vœux particuliers sont les serviteurs.

Prier pour soi, c'est alors s'actionner, sous une forme

nouvelle dont nous avons noté l'efficacité. Nous sommes remis en charge à nous-mêmes, non seulement pour l'effort et pour le support, mais pour la recherche des suppléments que l'organisation providentielle de la vie nous prépare. Nous avons mandat de conserver cette vie, étincelle de la vie divine, de la faire croître en flamme, de lui faire allumer par l'action des incendies de clartés nouvelles, mais aussi d'attirer les souffles d'en haut et de les seconder par le souffle intérieur du désir, pour que la propagation ne s'arrête pas et que les vents ennemis ne viennent pas nuire.

Et de même que prier, c'est, de notre part, agir pour nous et pour Dieu en nous, en collaboration avec le Père : ainsi nous exaucer, ce sera, de la part du Père, agir pour lui, à savoir lui en nous, avec la collaboration de sa créature. Le sentiment de cette divine unité est ce qui ennoblit la prière pour soi et lui enlève tout soupçon d'égoïsme.

Je ne prie pas pour moi, Seigneur, comme celui qui se croit en dehors de vous, menant sa vie sans vous et suivant des instincts droits dans leur origine, mais déviés aussitôt, lorsque votre raison ne les a pas pénétrés de sa

lumière. Je vous prie comme il convient et comme vous ordonnez que je m'aime, et cela me dit tout, je n'ai besoin que de m'affermir toujours plus dans la compréhension de cette règle.

Je ne veux m'aimer, Seigneur, que de l'amour que vous avez pour moi et pour vous en moi. Je ne veux me juger qu'avec votre intelligence, me diriger qu'avec votre sens de ce que je suis et de ce que je dois, me lier qu'en votre charité où tout s'unit en une même famille. Je ne veux sentir aucune présence loin de votre présence, ni répondre à aucun appel étranger à votre voix. Je veux que dans ma conscience qui se donne ou se refuse à la pensée, au désir ou à l'œuvre, votre conscience à vous et votre providence gouvernent. Soyez ma décision, mon point de vue, ma tendance, mon amour agissant, mon combat, ma victoire. Je prie pour moi, Seigneur, comme pour vous en l'un de vos cas, vu que je n'ai d'être et ne puis avoir d'achèvement qu'en vous seul, ô ma plénitude !

Je n'ai pas ensuite à faire grand effort pour conclure à l'amour d'autrui et à la prière pour autrui. Moi-même

suis un AUTRUI : autrui sera facilement un autre moi-même. Il l'est du fait de l'unité qu'établit nécessairement la pensée créatrice commune, la commune loi de vie, la destinée commune naturelle et surnaturelle. N'est-ce pas une sorte d'être indivis qui nous est ainsi donné, donc une même volonté de bonheur, donc, si nous sommes droits, des désirs concordants que serviront des actions bienfaisantes et des prières mutuelles ?

Ne prier que pour nous, ce serait dire : Nous n'existons que pour nous ; car nous devons évidemment amener à Dieu, quand nous l'abordons, tout ce qui fait corps avec nous et qui nous concerne. Si nous sommes tous solidaires, de par l'unité de source et de jaillissement de toutes nos vies, nous devons souhaiter pour tous ce que tous souhaitent pour soi.

L'idée de Pascal, que nous ne sommes à travers le temps et la distance qu'une seule intelligence progressive, doit se généraliser : nous ne sommes aussi normalement qu'un seul cœur, un seul effort, une seule souffrance, une seule espérance, un seul élan adorateur et implorateur vers Dieu, une seule prière.

« QUI DE VOUS EST FAIBLE, écrit saint Paul aux Corin-

thiens, SANS QUE MOI-MÊME JE SOIS FAIBLE ; QUI DONC VIENT A TOMBER SANS QU'UN FEU ME DÉVORE ? » (II Cor., XI, 29.) Le principe de la force et du relèvement doit donc être invoqué pour tous ceux que cet amour vous rend identiques.

Aussi l'Apôtre conclut-il en manière d'oraison : « QUE LA GRACE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, L'AMOUR DE DIEU ET LA COMMUNICATION DU SAINT-ESPRIT SOIT AVEC VOUS TOUS ! »

Cette communication de l'Esprit créateur et sanctificateur qu'on invoque en un, qu'en un l'on reçoit, c'est en un également qu'on l'exerce. Par la grâce, une volonté d'amour et de désintéressement sort de notre égoïsme. La nature y invitait ; mais le péché la combattait. L'élan de prière doit jaillir de la source intime appelée charité comme la gerbe d'eau qui s'épanouit en tous sens, pour déverser sur les brins de gazon ses trésors de perles.

Nous sommes une seule prairie : Dieu fait pleuvoir sur nous, mais il veut que la fraîcheur des prières mutuelles nous arrose. L'humanité se devra ainsi à elle-même, avec Dieu, son propre salut.

L'humanité toute entière, disent les mystiques, reposa sur

le cœur du Sauveur à la Cène ; saint Jean l'y représentait : ainsi de nouveau l'humanité y doit reposer, au cours de la prière contemplative et active, du fait de chaque croyant, parce que lui aussi, et chacun de nous à son rang, représente l'humanité entière.

N'a-t-on pas entendu, dans cette même nuit d'effusions divines, ces paroles étonnantes : PÈRE, QU'ILS SOIENT UN, COMME TOI ET MOI NOUS SOMMES UN ! (Jean, x. 22.) Un avec Dieu par le Christ, un en Dieu selon le Christ, nous devons exercer mutuellement une sorte de sacerdoce. Le Christ nous représente tous et prie pour nous tous ; la hiérarchie émette ce sacerdoce et le fait agir par la prière rituelle ; mais ensuite, entre nous, s'établit une sorte de hiérarchie dans l'égalité, grâce à laquelle nous devons nous estimer inférieurs les uns aux autres par l'humilité, selon le conseil de l'Apôtre (Phil., II. 3) et supérieurs pour les services.

Quiconque donne prend une supériorité sur celui qui reçoit ; il fait office du Donateur suprême. Celui qui ne reçoit plus. En amitié, on reçoit et l'on donne, supérieur et inférieur tour à tour, ou en même temps sous divers rapports, et tel est l'idéal de l'amitié entre tous les

hommes. La prière, acte d'amitié selon Dieu, est donc universelle de droit. Elle nous fera, nous, si faibles, les appuis même des forts ; nous pécheurs, elle nous fera les sauveurs de l'humanité pécheresse : « PRIEZ LES UNS POUR LES AUTRES AFIN QUE VOUS SOYEZ SAUVÉS, » dit saint Jacques (v. 16).

Se repentir de ce qu'on n'a point commis, coopérer à des mérites qu'on ne s'attribuera point et porter des fardeaux qui ne sont point vôtres, c'est une grandeur ! C'est une douceur aussi ; car, remarque saint Jean Chrysostome, la prière pour soi vient de la nécessité, mais la prière pour autrui vient de l'amour.

Pour cette raison, ne sera-t-elle pas enfin, même pour nous, la plus efficace ?

En priant pour l'humanité entière, il semble qu'on disperse la prière : en réalité, cette graine jetée partout pousse comme une moisson qui viendra dans nos granges. Un membre accomplit mieux sa fonction en union avec tout le corps et s'en porte mieux. Au vrai, il ne peut sans cela ni agir ni vivre. Ainsi celui qui refuserait de prier pour autrui se mettrait dans l'incapacité complète de prier utilement pour soi ; il serait un membre mort.

Dans notre humanité religieuse, dont le Christ est la tête, tout membre est condamné pour son bien à ne fonctionner jamais que dans une harmonieuse unité. Nous en souvenir dans la prière et appeler la vie partout, c'est donc fortifier cette vie dans le membre spirituel que nous sommes.

Nous aurons à renouveler ces motifs à propos de la prière publique ; mais il y a une prière publique dans le privé ; car on peut être unis partout. Aussi le PATER, que nous disons si souvent privément, a-t-il été conçu comme prière de tous.

« NOTRE PÈRE ! » mot sublime, immédiatement élargissant, qui ne permet plus au chrétien qui prie de se refermer sur son cas, de replier sa personne, mais le lance dans tout l'espace, dans tout le temps où notre humanité sème ses êtres et conduit ses phases ! Celui que saint Cyprien a appelé le « Maître de l'Unité » place d'emblée l'âme orante dans un esprit de communauté cordiale ; le pluriel envahit ses mots ; les ailes du verbe s'ouvrent ; le JE avec ses étroitesse ne reparaitra plus.

Il va de soi que cette unité de la prière humaine ne sera pas uniformité. Il y a des unités échelonnées. Priant pour tous, nous pouvons et devons mesurer nos distributions selon les degrés de valeur ou de proximité des éléments dont nous aurons à faire mention dans l'appel des grâces.

Au point de vue importance, nous mettrons en tête l'Église : son corps avec sa hiérarchie ; son âme, c'est-à-dire ceux qui vivent de son influence, fussent-ils dehors apparemment, tel le rejeton distant de l'arbre et plus un avec lui que l'inutile branche morte.

Le pape, les évêques, les prêtres, qui nous servent et eux-mêmes prient pour nous ; l'Église universelle, le diocèse, la paroisse, maison de l'âme où nous circulons et qu'il faut soutenir, ont un droit particulier à nos prières.

Ensuite, notre patrie : chefs, sujets, « chose publique » dont nous demandons le salut à la messe, sans souci, quoi qu'en pensent quelques-uns, de telle forme politique. Ensuite, notre famille, dont nous sommes solidaires devant Dieu, beaucoup plus encore que nous n'en sommes solidaires socialement, ses joies, ses peines,

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ses revers, ses accroissements étant nôtres à un point que nul ne serait tenté d'amoindrir.

Cette fois, c'est le principe de proximité qui intervient.

En priant pour notre famille plus que pour d'autres, nous ne prétendons pas la leur préférer en appréciation ; mais nous la préférons en amour, et cela est le droit, puisque notre unité progressive, jusqu'à l'identité, s'est fait voir la raison de notre charité agissante.

Il en sera de même des bienfaiteurs, des amis, des proches à un titre quelconque. La Providence nous les donne à aimer, donc aussi à aider par les moyens dont nous disposons, célestes aussi bien que terrestres.

Et nous ne négligerons pas ceux qui sont bienfaiteurs dans le secret et dans le lointain, qui travaillent pour nous sans que nous les connaissions, sans que nous ayons avec eux des rapports amis : ceux qui exploitent le monde dont nous subsistons, ceux qui cultivent la terre ou qui cherchent ses trésors, ceux qui sèment, ceux qui extraient, ceux qui forgent, ceux qui maçonnent, ceux qui transportent, construisent, façonnent, ceux qui étudient, ceux qui organisent et orientent vers nous les biens, ceux qui préparent immédiatement notre vie, ceux

qui nous servent, ceux qui se tiennent debout derrière nous à notre table et que nous ne regardons pas, ceux, aujourd'hui, qui nous défendent, qui souffrent pour nous tous avec tant de vaillance, qui meurent avec tant de paix !

Et puis aussi prions pour toutes les situations comme pour tous les êtres : pour les vivants et pour les morts, pour les grands et pour les petits, pour les riches si exposés et pour les pauvres qui se découragent, pour les malades et pour les bien portants, pour les libres et pour les prisonniers, pour les présents et pour les absents, pour ceux qui rient et pour ceux qui pleurent, pour ceux qui s'aiment en Dieu et pour ceux qui sont séparés de ce qu'ils aiment, pour ceux qui sont dans la vérité afin qu'ils la pratiquent et pour ceux qui sont dans l'erreur afin qu'ils s'en relèvent, pour les pécheurs et pour leur conversion, pour les justes et pour leur persévérance, et pour leur croissance.

Ne faut-il pas faire une mention spéciale de ceux contre lesquels notre refus de prier pourrait sembler une juste sanction de leur malice : nos ennemis ?

Nous devons prier pour nos ennemis comme nous

devons les aimer, à savoir selon la nature qu'ils ont en commun avec nous et la grâce dont ils sont capables, non selon leurs fautes et selon leur inimitié, ce qui serait aimer le mal et nous haïr nous-mêmes. Sous ce dernier rapport, nous devons les combattre et les détester, en quoi nous détestons ce qui les sépare de nous et du bien, qui n'est pas moins leur salut que le nôtre.

La prière contre les ennemis, comme il y en a dans la Bible et dans la liturgie, doit donc être comprise « médicalement » ; elle entend s'opposer au mal, non à l'homme. A moins que, dépassant les temps, on ne maudisse avec Dieu le pécheur sans repentir ! Mais combien dangereuse cette pensée, et plus miséricordieuse celle de Saint Dominique, qui dans sa grotte de Ségovie se frappait la nuit pour les pécheurs et n'excluait même pas les damnés.

« DIEU TOUT-PUISSANT ET ÉTERNEL, MAÎTRE DES VIVANTS ET DES MORTS, QUI FAITES MISÉRICORDE A TOUS CEUX QUE VOUS SAVEZ ÊTRE VOTRES PAR LEUR FOI ET PAR LEURS BONNES ŒUVRES, FAITES QUE CEUX POUR QUI NOUS RÉPANDONS NOS HUMBLES PRIÈRES, SOIT QUE LE SIÈCLE PRÉSENT LES RETIENNE,

SOIT QUE DÉPOUILLÉS DE LEUR CORPS ILS SOIENT ENTRÉS DANS L'AUTRE MONDE, OBTIENNENT DE VOTRE CLÉMENTE MISÉRICORDE, PAR L'INTERCESSION DE TOUS VOS SAINTS, LE PARDON DE TOUTES LEURS FAUTES, PAR JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR. »

Telle est la prière pour tous que l'Eglise récite et dont l'inspiration, ~~sinon~~ le texte précis, remonte aux toutes premières années de notre ère, au temps où la doctrine de charité, toute vibrante au cœur des disciples, les poussait aux supplications larges, que les limites du visible n'arrêtaient pas.

Saint Paul avait dit : « Priez POUR TOUS LES HOMMES, » (I Tim., II,1.) Les chrétiens obéissaient. Au début de la messe, qui concentrait beaucoup plus que maintenant la prière commune, après la salutation de l'évêque : « LE SEIGNEUR SOIT AVEC VOUS », le diacre récitait la prière pour tous. « PRIONS, disait-il, POUR LA PAIX ET POUR LA TRANQUILLITÉ DU MONDE, PRIONS POUR LA SAINTE ÉGLISE CATHOLIQUE ET APOSTOLIQUE RÉPANDUE PARTOUT...., PRIONS POUR TOUS LES ÉVÊQUES QUI ANNONCENT AU LOIN LES PAROLES DE VÉRITÉ..., PRIONS POUR

TOUS NOS PRÊTRES, PRIONS POUR LES DIACRES, POUR LES LECTEURS, LES CHANTRES, LES VIERGES, LES VEUVES ET LES ORPHELINS... » Et il continuait, mentionnant les néophytes, les bienfaiteurs de l'Eglise et les pauvres, les malades, les voyageurs sur terre et sur mer, les chrétiens qui travaillaient dans les mines, ceux qui étaient en exil ou dans les prisons, et avec eux leurs persécuteurs, puis les chefs temporels, et enfin les morts.

A chaque invocation, le peuple répondait : « KYRIE ELEISON ! » Et plus loin dans le sacrifice, rappelant que l'Eucharistie est symbole et source d'union, on disait : DE MÊME QUE CE PAIN ROMPU ÉTAIT DISPERSÉ AUPARAVANT SUR LES COLLINES ET QU'IL EST DEVENU UN SEUL MORCEAU : QU'AINSI SOIT ASSEMBLÉE TON ÉGLISE !

Comme des enfants dans la maison, le soir, auprès du feu disent avec leur mère la prière qui s'égrène : épi gonflé chez celle qui sait, qui éprouve et qui veut pour tous ; humble grain de mil dans le cœur du plus petit — ainsi, dans l'ample demeure spirituelle de l'Eglise, avec ses formules et comme par sa voix, tous les chrétiens ses enfants prient. Et ils sont près de ton feu,

autel eucharistique, et leur prière s'égrène aussi : pleine comme un épi miraculeux dans la grande âme que l'Esprit inspirateur pénètre ; petite graine, féconde pourtant, dans le cœur du faible chrétien.

Par l'unité, nous pouvons corriger les effets de cette dégradation qui réduirait à presque rien, à notre détriment, la prière du faible.

« PAR JÉSUS-CHRIST, NOTRE-SEIGNEUR ! » dit l'Eglise ;
« par toute l'Eglise unie à Jésus-Christ Notre-Seigneur », dirons-nous.

Et c'est ainsi avec la force de tous, y compris l'Un ineffable, que nous réciterons et rendrons efficace la prière pour tous.

LA PRIÈRE POUR LES CHOSES

PRIER pour tous, c'est avoir compris que chaque fils de Dieu est relié à tous les autres, comme par la trame chaque point d'une tapisserie d'art tient à tous, dans l'harmonie du dessin d'ensemble. Or, complétant l'idée, nous devons reconnaître que nous ne tenons pas seulement aux personnes. Les choses aussi font partie du dessin créateur ; elles aussi sont portées par la trame divine.

Les choses sont même en liaison avec nous à un double titre : pour nous constituer, puisque nous sommes matière et que la vie, en nous, s'entretient par des arrivages permanents de matériaux que la nature ambiante nous procure ; ensuite pour nous aider, car notre être laissé à lui seul serait l'indigence même.

Disons - nous bien que notre destinée est faite d'emprunts. Pour atténuer notre pauvreté toujours opprimante, nous avons besoin que toute la création collabore, et que soit la nature inanimée, soit la vie viennent, grâce à la raison qui les capte, s'incorporer à notre existence comme une sorte de prolongement de nos membres et comme des instruments de nos pouvoirs. Donc, en priant pour nous, il est indiqué que nous fassions venir en considération les choses qui nous con-

cernent, et en priant pour autrui, nous ne pouvons oublier non plus que tout être est sous la dépendance de ce qui le sert. La prière pour les choses se montre ainsi un cas particulier de la prière pour soi-même et de la prière pour tous.

Suivons l'idée jusqu'en ses ramifications, afin de voir quelles formes diverses peut revêtir la prière préoccupée des choses matérielles. La liturgie devra nous servir de norme ; car c'est elle qui est la loi de prière (LEX ORANDI) et ce qu'elle fait, sous les hautes inspirations qui la guident, c'est ce que nous devons. La liturgie est le choral où se disciplinent les voix. Même dans le privé, le chant des âmes doit garder ses règles.

Or, la prière pour les choses prend dans la liturgie la forme des BÉNÉDICTIONS, et bénir signifie dire du bien, appeler du bien, c'est-à-dire prier pour que du bien nous arrive. La prière liturgique a donc pour but, appliquée aux choses, de nous les rendre favorables et servantes, sympathiques, si je puis dire, à notre être présent et transitoire, bien davantage encore à notre être surnaturel, et comme sensibles aux destinées que nous poursuivons de concert avec elles.

Mais aussitôt, ce caractère général se dédouble. Certaines bénédictions ont nettement le caractère d'un exorcisme, et toutes l'ont plus ou moins ; car l'Église se défie de ce monde « LIVRÉ A LA MALICE » dont parle saint Jean (I Jean, v, 19) et elle veut nous garder contre lui. Ensuite, comme la défiance n'est pas une condamnation, ni d'avanlage un refus d'emploi, les bénédictions tournent au positif, et l'on y voit une députation religieuse des choses, une orientation des ressources qu'elles nous représentent, un effort de raccordement, afin que tout serve quand nous cherchons à réaliser nos fins, en ce monde et en l'autre.

Il faut seulement remarquer que ces deux visées de l'exoration rituelle : vaincre la malice des choses, utiliser les choses, ne sont pas EX ÆQUO. Car la puissance des choses pour le bien décisif de notre existence n'est que relative, alors que leur nuisance peut prendre un caractère absolu, entraînant tout, voire les biens suprêmes, causant une perdition qui ne trouve pas son équivalent au positif, dans le genre de salut que la matière nous procure.

Les choses nous aident : elles ne nous sauvent pas, elles ne nous béatifient pas ; notre béatitude est ailleurs. Or les choses peuvent nous perdre au point de nous amener au dernier malheur. L'esprit ne monte que par Dieu aux sommets qui lui sont promis ; il peut par la matière tomber aux abîmes. L'image évangélique de la meule de moulin qui entraîne au fond de la mer, exprimerait assez bien le sort de l'être adonné aux vains objets, et son inexorable chute.

Cela ne doit pas nous surprendre autrement. En toute matière, le bien est plus exigeant que le mal, et construire est plus difficile que d'abattre.

Pour renverser une cathédrale, il suffit de quelques obus stupides ; pour la dresser, il avait fallu l'effort des siècles animé par une fois et un génie dont on peut craindre qu'ils ne se retrouvent jamais. Penserait-on que la cathédrale de l'âme, château mystique aux vitraux imprégnés de ciel, soit plus facile à ériger et ne soit pas beaucoup plus fragile ?

De là viennent ces formules de défiance employées le plus souvent dans la liturgie, et dont le type est cette oraison : « QUE NOUS PASSIONS, SEIGNEUR, A TRA-

VERS LES BIENS TEMPORELS DE FAÇON A NE PAS PERDRE LES ÉTERNELS 1). »

Donc, défiance : tel est l'esprit suggéré au premier abord à la prière pour les réalités matérielles. Défiance dont on ne pourra jamais assez peser les motifs. Défiance qui se justifie par les relations que notre nature déviée entretient avec son milieu, lui aussi déchu de ses conditions premières.

La matière incohérente, insouciante et anarchique pousse au dérèglement et à l'oubli un être constitué pour une part de la même substance. Elle fait un pacte avec notre chair ; elle l'accapare et nous dissocie, ou pour mieux dire, comme l'alliance de la chair et de l'esprit, en nous, est indissoluble, elle entraîne tout ; nous versons au déterminisme des sens ; nous subissons la LOI DES MEMBRES.

Il n'en peut résulter que ceci, c'est que la matière, ayant fait de la tyrannie, aura le sort du tyran que la révolution dont il est issu vient abattre. Car la matière, en nous, n'a pas de sort à part : si l'âme déchoit, elle tombe.

(1) COLLECTE DU III^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Le salut de la matière est de servir ; elle est faite pour l'esprit ; l'esprit, lorsqu'elle s'y prête, la pousse à Dieu ; mais lorsqu'elle se révolte, elle le ruine. Comme un lustre d'église dont la lourdeur a été vaincue et qui brille, mais dont la traction constante sur sa chaîne est une menace à la fois pour lui, qui se brisera, et pour nous qu'il tuera : ainsi la CHOSE pesante et traîtresse.

Il est connu que les corps s'attirent, en raison de la gravitation, proportionnellement à leur masse. La masse de l'univers nous attire avec tous ses êtres, nous qui, selon la chair, sommes de la même cuvée. Nous y sommes entraînés, et le petit univers intérieur, dès que l'esprit cède à la traction — lui qui peut cependant résister, disposant, par la raison, d'une force universelle — n'est plus qu'un minuscule satellite : aérolithe condamné à choir, ou à s'enflammer, à se volatiliser dans sa course.

Nous sommes l'enjeu d'une lutte entre deux mondes. L'absorption par le visible est pour la foule des êtres humains une espèce de fatalité ; ils y succombent à tout instant ; tous y payent tribut, et l'intelligence à elle seule ne nous défend pas, car l'intelligence, si elle-même se

laisse capter, prise par la passion, devient un moyen de s'abaisser davantage. La « barbarie multipliée par la science » dont on nous a parlé, que nous avons sous les yeux, n'est pas seulement un phénomène international : la vie privée le reproduit ; chacun se fait le barbare de son propre cas, utilisant SA raison contre les règles de LA raison, naturelle ou divine.

Il faut que la réflexion supérieure et la foi interviennent et, se sentant faibles, qu'elles appellent du secours. La prière pour les choses a sa place ici, et elle sera donc d'abord une prière contre les choses. Il s'agira de décider la matière à capituler, en attendant qu'elle vienne au service.

Forte comme Samson, la matière doit tourner la roue, une fois réduite en esclavage ; mais cet esclavage doit être fructueux, assuré, pour que ce ne soit pas nous qui devenions esclaves. Les conséquences de ce retournement seraient trop terribles. L'esclave pécheur serait demain l'esclave douloureux, et il le serait, dans la logique de l'ordre éternel, à un degré que mesure également la disproportion de nos forces à la force qui est à l'œuvre dans la nature.

Ne savons-nous pas que la peine d'outre-monde appelée PEINE DU SENS n'est autre que cette colère des choses qui se retournent contre le pécheur sans repentir, contre le perturbateur qui abuse de tout en abusant de soi, et qui perd ainsi ce qu'il était chargé de sauver en le gouvernant ? Il en est comme d'un tuteur qui gâte l'enfant, au lieu de lui être une règle, et contre qui, à la fin, le pupille devenu homme se dresse.

L'inverse, c'est le ciel, au lieu de l'enfer vengeur ; ce sont les NOUVEAUX CIEUX ET LA NOUVELLE TERRE, c'est - à - dire, si je commente bien, la création entière au service des élus, devenue leur domaine, employée à leur bonheur, étalée devant leurs pas que n'enchaîneront plus nos lourdeurs ni la disproportion de nos tailles, consistante et cependant traversable, les nœuds de la matérialité s'étant dénoués sous le rayonnement de l'esprit, illuminée de raison et de sublime évidence, parce que les secrets du monde n'arrêtent plus ceux qu'enseigne la présence créatrice, livrée enfin en possession complète à celui dont il avait été dit : « TU AS TOUT MIS, ô Dieu, SOUS SES PIEDS » (Ps. VIII, 8), le droit de propriété de la personne sur la chose étant enfin réa-

lité, au lieu de fiction cruelle, droit obéi, au lieu d'universelle rébellion.

Ainsi s'explique, quand on juge de haut, l'identité fondamentale et en même temps les nuances des prières que la liturgie accumule, comme pour servir de modèle aux nôtres.

On prend à tâche, dans nos rituels, de prouver que la religion a fait le tour de la vie, anxieuse de sa préservation et dévouée à tout ce qu'elle porte.

On prie sur nos maisons, pour que ces abris ne recouvrent que de saintes conversations et des actions droites.

On prie sur les lits de repos, pour que ceux qui y trouvent la mort provisoire ou y ensemencent la vie se pénètrent de gravité et de pureté, fût-ce dans l'ardeur créatrice ou dans l'inconscience.

On prie sur la bonne terre où le travail s'évertue, afin que celui-ci n'ensevelisse pas en vain la sueur et la graine, mais que l'homme ajouté à la nature la féconde et nous la ramène, elle que le mal d'origine dispersa.

On prie sur les prairies et les champs, parce qu'il est toujours vrai que « DIEU DIT, de cette parole qui donne

l'être aux choses : QUE LA TERRE GERME DU GAZON ET DES VERDURES PORTANT LEUR SEMENCE, DES ARBRES FRUITIERS DONNANT DU FRUIT SELON LEUR ESPÈCE ET PORTANT EN EUX LEUR SEMENCE SUR LA TERRE. » (Gen., I. II.) et ensuite : « VOICI QUE JE VOUS DONNE TOUTE HERBE PORTANT SEMENCE A LA SURFACE DE LA TERRE, ET TOUT ARBRE QUI PORTE UN FRUIT AYANT SEMENCE POUR SERVIR A VOTRE NOURRITURE » (v. 29).

On prie sur les récoltes amassées et sur les granges, parce que tous les trésors naturels restent jusqu'à la fin sujets à la malice : malice de la nature adverse qui pourrait les détériorer ; malice de la concupiscence qui pourrait en abuser, ou de l'avarice qui entasse en oubliant les dîmes que Dieu lève.

On prie sur les animaux domestiques et sur les fermes où ils s'abritent, parce que la vie animale est incorporée à la nôtre au moyen du dressage et grâce aux innombrables utilités que nous en retirons. Pliés selon nos pensées, reflétant notre raison par leur application à nos tâches, ils nous aident, nos frères inférieurs. Mais eux aussi sont sujets à la détérioration, aux rébellions de

la force antagoniste et à l'abus de nos propres vœux. On demande qu'ils soient soumis et qu'ils s'attellent au char d'un vainqueur, non d'un esclave de la matière.

On prie sur le pain et sur les autres aliments, parce que la nutrition est le fait fondamental de la vie, subissant donc ses conditions et souhaitant d'échapper à ses pièges.

On prie sur les produits de l'industrie : bateaux, chemins de fer, télégraphes, téléphones, aéroplanes, ouvrages d'art, fours à chaux, fontaines publiques, ponts, monuments, usines, écoles, hospices, mines, chantiers, etc., etc., parce que tout cela sert à la vie, l'encadre, la qualifie et s'y qualifie, et peut donc prendre une qualification supérieure ou en subir et nous en imposer une autre.

On prie sur les drapeaux, les canons, les épées et les uniformes, parce que la guerre, aux yeux du chrétien, est un emploi de la force matérielle au service de l'idée de justice, et qu'un esprit religieux doit désavouer d'avance tout abus de la force, savante ou brute, autant qu'il l'appelle au secours en faveur du droit.

On prie enfin sur la terre, sur la mer, sur les routes, sur les fleuves, sur les canaux, sur les endroits où l'homme

circule, cherchant sa subsistance et craignant les périls, parce que notre habitacle, c'est nous. On ne peut pas séparer ce que nous sommes de ce qui nous prolonge. Notre demeure de chair tient à la demeure vaste où la chair trouve abri, et la pensée qui la construit, elle, la chair, doit trouver au dehors, par le travail civilisateur, des suppléments de triomphe.

Certains vivants réalisent cette vérité au sens propre : leur maison fait partie de leur être, dressée par le même élan vital qui construit leurs membres. Nous, en un sens plus large, nous avons aussi un habitacle conjoint, en ce que les forces générales dont participe notre âme, selon qu'elle est architecte du corps, créent d'un même jet ce corps et le cosmos, sa maison sublime.

Arrivée là et craignant d'oublier encore, voulant songer à ce qui ne se prévoit pas, et sachant que dans la chose autant que dans la personne une infinie diversité demeure possible, la prière ferme les yeux et prie sans plus rien voir : AD OMNIA, pour toutes choses ; AD QUÆCUMQUE VOLUERIS, pour tout ce qu'on voudra, afin que nulle parcelle de réalité ne soit laissée sans cette force de redressement et sans l'orientation qu'elle exige.

Il est frappant que toutes les prières d'exorcisme et de bénédiction que présente la liturgie commencent par cette phrase qui prend un sens si prodigieux dans le cas particulier de la prière pour les choses : « ADJUTORIUM NOSTRUM IN NOMINE DOMINI, QUI FECIT CÆLUM ET TERRAM : NOTRE SECOURS EST DANS LE NOM DU SEIGNEUR, QUI A FAIT LE CIEL ET LA TERRE. »

Vous avez fait, Seigneur, le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent ; vous avez disposé tout pour le bien de vos enfants : secours, épreuves ; choses qui nourrissent ou qui accroissent, choses qui contristent et qui accroissent davantage, si nous savons utiliser leurs contraintes. Le Créateur du ciel et de la terre est donc en vous celui qu'il faut invoquer, quand le ciel et la terre dont nous dépendons viennent en cause dans les vœux de notre indigence.

Vous nous rendrez, Seigneur, le ciel et la terre favorables ; vous prouverez par le fait que toute cette écrasante création n'est que servante : qu'elle entre, selon vos vues, dans le courant de nos destinées ; que votre rédemption s'y applique ; que la gloire l'utilisera, et que dès maintenant vous défendez tous vos enfants contre

ses gestes formidables et contre ses fureurs. Fussent-ils même opprimés, fussent-ils frappés quand votre tendre providence doit pour leur bien se donner un cœur ferme, ils ne tomberont jamais, en réalité, sous l'esclavage des éléments qui vous servent. Je les vois se blottir, impavides et confiants, comme Daniel entre les pattes des lions, comme les trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone, alors que les flammes montaient de quarante-neuf coudées, consumant tout et, rabattues par le vent, fauchaient ainsi qu'une lame toute la vie d'alentour. Ananias, Azarias et Mizaël étaient calmes, au milieu de cette tourmente ; leurs habits mêmes flottaient inviolés. Groupe touchant et sublime, ces trois Grâces de la prière chantaient à Dieu le cantique de tous les êtres. Ils affirmaient par leur sérénité que rien ne prévaut contre l'esprit raccordé à son Créateur.

Que si, par la prière, nous avons ainsi sanctifié toutes les choses mises en notre usage ; si, dans l'esprit de la communion des saints, nous avons eu souci de « NOTRE SŒUR » la matière, parce qu'elle est sainte aussi, l'aidant à réaliser ses fins et à ne pas contrarier les nôtres, nous aurons satisfait à l'esprit chrétien sous une des formes

les plus négligées, quoique les plus urgentes. On croit toujours être enfermé dans ce dilemme ; ou cultiver l'esprit et négliger le dehors ; ou se donner au dehors et négliger l'esprit. La vérité est dans l'harmonie, et cette harmonie doit se retrouver dans l'expression de nos désirs qu'offre à Dieu la prière.

Il ne s'agit, en paroles ou en actes, que de raccorder la vie à son Principe, qui est en même temps son Sauveur, et de chercher son recours essentiel non dans les choses laissées à elles-mêmes et aux futiles propriétés qui les apparentent un instant à notre être, mais dans ce qui fonde et pour cela peut faire aboutir les choses, leurs propriétés et nous-mêmes : dans LE NOM DU SEIGNEUR, QUI A FAIT LE CIEL ET LA TERRE.

LA PRIÈRE PUBLIQUE



l'audience des grands personnages, on se présente parfois en privé, et l'on espère alors attirer sur sa personne l'attention et la faveur d'une façon qui profite tout directement à ce que nous attendons de notre voisinage avec les puissances. Ou bien, c'est dans un groupe qu'on se trouve confondu, et dans ce cas, participant à l'hommage collectif, on entend partager la manne d'honneur ou de bienveillance que laisse tomber sur nous le ciel humain.

Auprès de Dieu, l'audience privée et l'audience publique ne diffèrent pas ainsi. La prière dans le secret est déjà, disions-nous, chose commune, en raison de l'unité spirituelle qui nous lie. Et d'autre part, la prière en commun conserve tout l'essentiel de l'autre ; car Dieu nous voit, chacun, comme si nous étions seuls, de même qu'il voit ensemble tous ses enfants en dépit de la dispersion qu'impose la vie courante.

Pourtant, il y a en faveur de la prière publique des motifs particuliers que nous n'avons pas déduits ; qui importent infiniment, en ce qu'ils nous remettent sous les yeux les conditions les plus fondamentales de la vie religieuse et nous suggèrent d'ailleurs un devoir.

La prière publique est un devoir ; car les collectivités sont les filles de Dieu comme les individus et les âmes ; car elles sont pour le philosophe un être nouveau, créant de nouvelles manifestations d'existence, donc de nouvelles obligations. La collectivité Eglise — qui à nos yeux est l'humanité elle-même, puisque, en droit, notre Eglise est universelle — ne peut pas se réunir au complet : elle se réunit comme le permet la vie que Dieu nous a faite, et, grâce à l'organisation, diocèses, paroisses, groupes et assemblées sanctionnés par l'autorité lui assurent une visibilité qui, si nous acceptons de nous y unir, nous donne le sentiment et les grâces de l'unité chrétienne tout entière.

Il faut bien que nous concevions à quel point il y a là une nature des choses qui nous lie, et combien peu la prière uniquement privée répondrait à l'essence de la vie religieuse.

La vie religieuse n'est pas chose premièrement individuelle, comme si l'on s'unissait à Dieu chacun à part, quitte à se reconnaître ensuite entre gens de même esprit et à lier société par un pacte. Une telle application du CONTRAT SOCIAL — qui d'ailleurs fait une place aux

prières publiques, bien que ce soit par raccroc — fausse la vie religieuse bien plus que ne le fait le CONTRAT SOCIAL pour la vie civile. Les protestants, qui comprennent ainsi, comprennent mal. Ils ne savent pas ce que c'est qu'une religion, disait d'eux Auguste Comte.

La religion est premièrement une chose collective. La religion, c'est l'homme en relation avec Dieu, et l'homme n'est pas un individu qui se met en société : c'est une société mère : famille, tribu, cité, nation d'où émerge l'individu ; qui le fait naître non pas seulement selon le corps, mais selon l'esprit, en ce sens qu'elle informe sa pensée et sa conscience, en attendant que lui-même, devenu autonome, toujours incomplètement d'ailleurs, sanctionne la société comme un fait naturel et s'y livre.

La société de prière doit être dans le même cas. Elle nous est antérieure, elle nous crée, elle nous façonne et nous pétrit l'âme. Par le baptême et par la formation religieuse, nous devenons ses enfants, unis au Christ par elle, comme nous tenons aux premiers ancêtres par nos contemporains et les générations précédentes.

Cela doit avoir des conséquences. Toute la vie catholique en découle, à l'opposé de l'individualisme religieux

qui entend garder son quant à soi, et d'ailleurs ne le garde qu'en partie, contraint par la nature des choses.

Je ferai remarquer à ce sujet que le mouvement de renaissance liturgique, produit de nos réflexions sur les requêtes de la vie religieuse en matière extérieure et publique, a coïncidé avec l'éveil dans le monde contemporain d'une conception plus scientifique de la vie sociale. Ces rapprochements sont instructifs ; ils nous invitent à pousser à fond les conséquences des pensées nouvelles. Je dis nouvelles, ô ironie ! les pensées de notre Eglise depuis deux mille ans !

Cette prière collective, qui est un devoir, qui est un vœu de la nature des choses, doit avoir pour cette double raison une efficacité spéciale. Le devoir est un arbre à fruit, et NATURE signifie naissance, ou fécondité.

Celui qui prie seul pourra jouir du silence, de l'apaisement de la solitude et de la liberté du geste intérieur ; mais aucun programme ne le guide, ni aucune force collective ne le secourt.

La prière publique bénéficie de la puissance d'entraînement qui se manifeste toujours au sein d'une foule, quand

un mot d'ordre ou une étincelle d'émotion prompte à faire traînée de poudre la lance dans des enthousiasmes, dans des colères, dans des peurs et aussi bien dans des adorations ou des ferveurs de requête.

L'être isolé marque aux yeux de tous les psychologues une tendance à la dispersion, à la dissociation du moi ; il perd de sa consistance dans la distraction, l'hésitation de la conviction et du vouloir ; je ne sais quelle inquiétude le prend vite et sa stabilité mentale est précaire. Engagez-le dans un ensemble où une âme commune s'insinue, il se redresse, s'affermir et se sent plus sûr de soi.

La grande vague de prière qui, dans une assemblée fervente, roule et déferle contre l'autel — disons mieux, contre le trône de l'Éternel, que ce rythme implorateur gagne et assiège — l'âme individuelle s'y abandonne comme le nageur emporté par une lame.

Les fêtes antiques et les beaux récits que nous en avons prouvent que le paganisme n'ignora point cette grâce du concours. Le PÉAN et la PROSODE des Grecs, les chants de triomphe des prétoriens montant au Capitole, les processions babyloniennes et égyptiennes étaient un délire.

La vérité chrétienne a de quoi nous donner mieux. Les régions où elle nous emporte nous retiennent plus que tous les Olympes ; mais notre élan gagne à se faire seconder, soutenir, protéger contre les rechutes par une liturgie bien comprise et à forme sociale.

La liturgie est, en effet, organisée socialement, et cela lui confère le bénéfice essentiel de toute vie sociale, à savoir que la somme des pensées, des sentiments et des œuvres n'est pas seulement une SOMME : c'est un PRODUIT, qui se redistribue au bénéfice de chacun des membres.

La liturgie est sociale doublement. D'abord, la hiérarchie l'inspire et s'y rend perpétuellement présente. La LOI de prière ne va pas sans législateur. Le législateur, c'est l'évêque, c'est-à-dire le successeur des apôtres ; c'est le pape, successeur de leur chef ; c'est le Christ, avec l'Esprit qu'il nous envoie : règle vivante, disions-nous, qui dirige les mouvements de nos cœurs ; c'est le corps entier dont le Christ est à la tête et dont l'Esprit inspirateur est l'âme. De sorte que l'influence dépensée là est à la fois celle du nombre, celle de la majesté et celle du temps ; celle de l'ordre, qui garde la force, et de la socialisation, qui la multiplie. Dieu s'en porte garant et y dépense des grâces

qu'il ne verserait point dans l'escarcelle individuelle. Ne serait-ce pas ce qu'il faut voir dans le texte évangélique : « LA OU SONT DEUX OU TROIS RÉUNIS EN MON NOM, LA JE SUIS AU MILIEU D'EUX » ? (Matth., XVIII, 20.)

Ensuite, la liturgie est organique en elle-même ; elle suit un programme, obéit à des règles dont l'établissement est le fait d'expériences séculaires et d'une connaissance approfondie des ressorts de l'âme mise en société. Elle a prévu, comme toute institution bien réglée, les divers cas à envisager et elle y pourvoit. Elle est la religion même avec l'universalité de ses moyens ; la Bible avec l'universalité de ses discours : profondeur doctrinale pour les intellectuels, source d'énergie pour les actifs, trésor intarissable d'émotions pour les êtres de sentiment. Tous les âges, tous les degrés de culture, toutes les formes d'intellectualité y trouvent leur aliment.

Sans nous tyranniser en dedans ni empêcher l'action de l'Esprit de se spécialiser en chaque âme, laissant, sur l'arbre unique, chaque racine plonger plus ou moins profond dans la terre, chaque branche plus ou moins avant dans le ciel et chacune dans son sens, on nous suggère une foule de pensées communes, d'affections, de

représentations, d'images motrices, dont la pression insistante nous actionne. Nous apprenons ce qu'il faut demander, nous le demandons mieux, nous le méritons davantage, nous l'obtenons avec plus d'efficacité par le secours de tous. Nous sommes en force.

La voix commune est comme une voix nouvelle s'adressant à chacun. Voix qui est impersonnelle ; voix qui descend d'en haut et qui parfois transperce comme une fléchette ; voix qui exprime toujours notre cas humain, et si souvent notre cas individuel, avec un air de prophète qui nous adresse des reproches à la fois secrets et publics. On se croirait dévoilé ; une noble et utile rougeur vous rend l'âme confuse.

Les gestes commandés et leur simultanéité donnent lieu aussi à des stimulations qui utilisent notre être social sans violenter l'autre. Une parole retentit : tous répondent. Une clochette sonne : tous s'agenouillent. L'encensoir fume : tous comprennent que les âmes doivent suivre la fumée odorante et monter toutes en un vers Celui qui respire les âmes.

Quelqu'un gravit les degrés de la chaire... honneur, péril, pour celui qui doit représenter la Parole vivante dont

« tout enseignement distribué au nom de la foi n'est qu'une dégradation progressive, de Dieu au Christ-Homme, de l'Homme-Dieu à la hiérarchie apostolique et de celle-ci à son envoyé. Il parle : tous l'écoutent. Et quand il dit : « AU NOM DU PÈRE, ET DU FILS, ET DU SAINT-ESPRIT », on se décide, si l'on est de foi, à commuer cette audition en une prière : montée en commun vers la divine vérité, redescende soumise vers la vie, qui alors devra s'établir à un niveau moins accessible à l'envahissement de nos misères.

La prière publique est à coup sûr nécessaire à tous comme elle est un devoir de tous ; mais elle est surtout indispensable aux petites âmes, au populaire, aux enfants et aux adolescents à peine éveillés aux pensées conscientes ; à tous ceux-là qui ont besoin d'images et de sensations immédiates ; qui font trop de dépense vitale ailleurs pour fournir un effort en faveur de Dieu ; qui n'ont pas d'attention disponible ; qui aiment le DRAME au sens étymologique, c'est-à-dire la chose QUI SE FAIT et à laquelle il n'y a qu'à se joindre ; qui ne vivent pas au dedans, mais au dehors, et dont il faut donc faire porter

la vie religieuse sur le dehors ; qui ont l'instinct grégaire, et qui doivent donc avoir satisfaction, religieusement, en groupe.

La pensée de la prière pour tous, condition de la prière pour chacun et pour soi, n'aura plus besoin, dès lors, d'être inculquée. Si l'amour du prochain est toujours difficile, du moins sera-t-il favorisé par l'unité momentanée que procurent les rites.

L'entraînement en commun de la prière publique nous rapproche. De se retrouver ainsi dans la communauté de foi, de bonne volonté et de pratique ; d'adorer ostensiblement le même Dieu ; de voir s'effacer un moment les distances sociales par l'égalité devant la prière, ou mieux par le sentiment d'une hiérarchie des âmes si différente de ce que portent nos conventions, si propre à humilier celui qui n'est pas le Pharisien de la parabole, mais le disciple de Paul et de son précepte : « ESTIMEZ-VOUS EN TOUTE HUMILITÉ SUPÉRIEURS LES UNS AUX AUTRES » (Philipp., II 3) c'est un lien pour tout le temps.

La vraie démocratie n'en devrait-elle pas sortir ? On prie dans la même langue, sous les mêmes formes, selon les mêmes

rites et dans les mêmes pensées un Dieu qui se donne à tous sans acception de personne. On prie avec le génie, avec le puissant, avec l'ignorant, avec le petit commerçant, avec le paysan, avec le pauvre de la porte. On prie sous la direction d'un clergé lui-même issu de toutes les classes sociales, où des membres de familles princières obéissent à des fils d'ouvriers ou de fermiers. La liturgie est la même pour tous, et quand on dit : MES FRÈRES, cela s'adresse autant au chiffonnier endimanché ou à la mendicante qu'au marquis ou au banquier. Le rituel ne connaît pas de degrés entre les hommes : tous petits et tous grands, tous appelés de la même obscurité pécheresse à la même illumination par le Verbe, de la même cendre à la même résurrection.

Si l'on s'offense de quelques différences extérieures et inévitables dans le traitement des petits et des grands à l'église, on devrait bien plutôt admirer ce fond des choses, et faire en sorte, par sa fidélité à l'esprit chrétien, que cette belle démocratie sans envie arrive un jour non à niveler contre la nature, mais à niveler contre l'égoïsme et ses oppressions, comme jadis, par le même esprit, s'évanouit parmi nous l'esclavage.

En bonne logique chrétienne, si la logique et le sentiment chrétien nous guidaient, devrait-on traiter de haut en bas, ou en ennemis, ou en étrangers ceux avec qui l'on disait tout à l'heure d'une même voix : « NOTRE PÈRE » ? On a entendu dire : « Aimez-vous » ; on en fut d'accord ; devant témoins on a prononcé sa propre condamnation éventuelle en disant : PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS-MÊMES PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS » cela serait-il nul tout à fait pour la vie civile ?

Comme ces liaisons ébauchées en voyage, à propos d'aventures et de périls partagés, d'admiration communes, et qui durent toute la vie, les liens muets formés au cours des prières, dans le sublime voyage des hauteurs ne devraient-ils pas en nous laisser leur trace ?

J'imagine que tous ceux qui sont là ensemble, sans communication directe de l'un à l'autre, distants par conséquent, sous ce rapport, mais reliés à travers Dieu en une trame continue, doivent éprouver au spirituel les effets d'une sorte de télépathie. Ce qui se produit à travers la distance peut se produire à travers le silence, à travers les barrières mondaines ; de mystérieuses adhérences

doivent se nouer. Lorsque la trame des cieux sera formée, nos liaisons d'âme désormais consacrées et éternisées nous mettant tous en un près du Père céleste, peut-être saurons-nous que cela s'était tissé peu à peu, à tous moments sans doute, mais spécialement à ces heures de prière commune, sous l'action de grâces communes aussi, qui descendaient sur l'assemblée orante comme un filet.

Et voici que la mer où circulent ces âmes : le temple, image de l'univers où habitent les fils de Dieu, ajoute son influence puissante à celle de la liturgie orale et active.

Toutes les religions eurent leur « MAISON DE PRIÈRE » (Isaïe, LVI, 7 ; Luc, XIX, 46). Ce choix d'un lieu particulier se rapporte au culte public ; car Dieu est partout, mais les signes extérieurs et la vie sociale sont liés à l'espace.

Ce lieu, étant consacré, excite déjà par lui-même à la dévotion. Il porte à la confiance, en ce que l'institution divine d'un lieu d'oraison est une sorte d'engagement à entendre et à exaucer. Voyez, à la Sainte Chapelle, ces admirables statues d'apôtres que par une idée de génie

on a chargées de porter et de nous montrer les CROIX DE CONSÉCRATION, souvenir en pierre de la cérémonie solennelle de la dédicace. Ne semblent-elles pas dire : Regarde, chrétien ! la croix fut tracée là ; l'onction sainte attendrit ces pierres ; c'est ici le lieu de la rédemption et de l'amour : ose, laisse parler ton cœur !

Les signes de sainteté et d'espérance : tableaux, statues, emblèmes, agenouilloirs des vivants, dalles des morts, formes du mobilier liturgiques, caractère de l'architecture, coloration de la lumière filtrée par les auréoles des verrières, mystère qui luit au bout des cierges, qui se dérobe dans les ombres où s'abritent nos recueils, palpitation insaisissable qui paraît animer toujours les agrès de la nef mystique, même dans sa vacuité solitaire, même dans le silence des voix : tout est fait pour porter à Dieu.

Le symbolisme du temple tourné vers l'orient évoque, par ce beau geste, plus d'une idée religieuse : premièrement la majesté et la bienfaisance créatrice, dont la rotation du ciel et le lever du soleil source de vie sont pour nous la plus large manifestation ; ensuite les origines édéniques de l'humanité : regret et espoir ; enfin le salut au

Christ « LUMIÈRE DU MONDE », « SOLEIL DE JUSTICE », « ORIENT » du prophète, Celui qui se lève, Celui qui ouvre les portes du ciel et y pénètre, entraînant à sa suite les humains réveillés de la mort : ce symbolisme est agissant, pour ceux qui vivent des choses liturgiques.

Le chrétien, en entrant dans la maison commune de prière, se sent chez lui. L'église est son palais de l'âme, son point de rencontre avec le spirituel et au surplus son glorieux hommage de beauté. Il s'y retrouve avec les siens et il sent là que tous les hommes sont siens ; il se perd dans la mer humaine. Ce qu'il en voit et en coudoie lui représente ce qu'il ne voit pas, mais qu'il sait assemblé à toute heure, sur les flancs de la planète, dans tous les édifices du culte chrétien.

Une atmosphère de foi et une vibration surnaturelle le pénètrent. Un cœur immense aux vagues battements entraîne son cœur. Même tiède, même indifférent, croit-il, il subit l'emprise. Les murailles lui tiennent chaud et pourtant s'écartent, pour sa pensée, jusqu'à lui figurer l'univers de Dieu, dont le culte est comme la vie au surnaturel, dont le prêtre et le fidèle sont une délégation.

tion. Les voûtes l'abritent et pourtant se soulèvent jusqu'au firmament : vaste abri qui étend sur nous la protection de l'infini, nous fait mesurer sa gloire, nous révèle sa présence par des millions d'yeux, nous enveloppe de ses souffles. La PRÉSENCE RÉELLE d'en bas se prolonge pour lui dans la présence universelle, et la communion sacramentelle à laquelle l'invite cette table l'invite elle-même à la communion éternelle où la Divinité sera notre aliment.

Vraiment, l'élargissement de la vie ordinaire, son exhaussement, la transposition de ses rêves que le réel déçoit tellement, et son unification fraternelle par la charité : tout est compris dans la prière publique bien réglée, bien vécue. C'est une sublime et très efficace leçon de choses.

De cette leçon, les cinquante mille pèlerins qui, à certains jours, chantent le CREDO à Saint-Pierre de Rome pourraient suggérer la grandeur. On se dirait, en écoutant cette voix formidable, qu'une telle puissance sonore, où les âmes sont incorporées, ne s'arrête plus aux confins des voûtes ni aux murailles de

Bramante ou de Michel-Ange. Elle s'engouffre dans la coupole où le Florentin ménagea sa sortie dans la direction des espaces illimités et dans celle des abîmes célestes ; elle s'échappe en fusée ardente par le lanterneau qui regarde vers l'horizon.

Et l'on ne doute point que l'hommage ainsi lancé n'aille émouvoir les cieux autant qu'il a ébranlé la terre et affermi les âmes. La prière publique est la prière par excellence, si l'excellence c'est d'être soi au complet, selon toutes les conditions de son essence, de ses attaches, de son activité énergique et de ses fins.

LA PRIÈRE INTÉRIEURE
ET EXTÉRIEURE

L'OBLIGATION et les utilités de la prière publique entraînent comme conséquence que la prière ne pourra pas se renfermer dans l'intime des cœurs, qu'elle devra se manifester par des signes sensibles. Le sacrement de la parole — ce mot va nous montrer à l'instant ce qu'il contient — et à sa suite les gestes expressifs par lesquels notre être dit au dehors ce qu'il éprouve au dedans, devront traduire pour le visible et pour le social le langage intérieur qui appelle les grâces.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur cette première raison de la prière vocale et active. A peine pourrait-on remarquer, en philosophes, le réel état d'infériorité où une pareille nécessité place notre nature.

L'esprit devrait pouvoir se révéler à l'esprit sans cet intermédiaire. De fait, les esprits purs n'émettent pas de voix et ne font pas de gestes ; ils ouvrent le trésor des pensées, d'autres y lisent, et ainsi s'établit leur société fraternelle ou priante. Nous, esprits incarnés, nous ne disposons pas de ce pouvoir. Notre esprit est aveugle et inapte à l'éclairement tant que l'outillage de la matière ne vient pas lui prêter concours. Il faut, pour que nous

communiquions, le fil vibrant de la parole, le réseau subtil de la lumière entre les regards et le contact ami, les gestes : figures que nous décrivons dans l'espace pour qu'elles aillent se dessiner sur le tableau intérieur où un autre esprit les regarde.

C'est une misère ! Serait-ce pour s'en déprendre et reconquérir quelque chose de la liberté de l'esprit, que certains refusent à la prière vocale et aux gestes pieux l'approbation de leur philosophie ? Qu'ils prennent garde ! L'âpre sentence pascalienne reste vraie : « L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Il faut en prendre notre parti : notre nature est mixte. Comme l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène, nous sommes un composé de matière et d'esprit. Et comme on ne peut échauffer l'oxygène de l'eau en laissant froid son hydrogène : ainsi l'on ne peut supposer un état d'esprit qui n'ait en nous ses retentissements sensibles, et au-delà, normalement parlant, ses manifestations extérieures.

Toute impression crée une expression. Pensée dans l'intelligence, décision dans le vouloir ; ensuite, image vi-

suelle, auditive, motrice dans la sensibilité ; enfin, mouvements du corps si l'émotion intérieure est puissante : c'est l'ordre. Ceux qui refusent en principe la dernière étape donneraient donc à penser que le voyage n'est pas entrepris, qu'ils ne sentent rien, ni, à l'égard de Dieu, ne pensent et ne veulent rien. Le néant religieux, serait-ce le grand secret de cette rigidité doctrinaire ?

« J'AI CRU, C'EST POURQUOI J'AI PARLÉ » (Ps. CXV. 10) ; « JE M'ÉPUISE A CRIER, MON GOSIER SE DES-
SÈCHE » (Ps. LXVIII, 4) ; « J'ÉTENDS MES MAINS
VERS TOI, SEIGNEUR » (Ps. LXXXVII, 10)... voilà ce que
dit l'esprit de prière dans une âme religieuse et humaine.
Plus notre émoi intérieur aura de véhémence, plus ses
effets visibles auront d'extension. Les gens impressionnés
gesticulent, parlent. Les gens les plus impressionnables,
les pays où le cœur est chaud sont de ceux où la parole,
le chant, les expressions de visage et les manifestations
extérieures triomphent. Ils ont partout leur part néan-
moins, ces témoignages, et il n'est pas besoin d'être un
oriental pour qu'un pécheur qui se frappe la poitrine ou
un croyant qui fait le signe de la croix vous paraissent
éloquents.

L'extension du spirituel dans le corporel donne à la prière une dimension de plus. Ne sommes-nous pas assez petits, en face de l'infini et de ses requêtes ? Que si cet infini sans orgueil se contente de nos riens, ne faut-il pas du moins que le rien achève sa taille ?

Croire que ses manifestations dans le visible altèrent le culte EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ, c'est oublier qu'il s'y trace un nouveau domaine. L'esprit se retrouve dans ce qu'il imbibe, enveloppe, dépasse et, nous le disions tout à l'heure, utilise.

Voilà pourquoi les premiers chrétiens, pénétrés plus que nous par des pensées et des émotions religieuses à l'état naissant, priaient plus que nous aussi à voix haute, chantaient et pratiquaient l'attitude expressive.

Ce qu'ils affectionnaient, sous ce dernier rapport, nous pouvons le voir aux Catacombes, où l'on trouve si souvent répétée la figure de l'ORANTE, debout, tête droite, les yeux levés, les mains étendues en croix. Le geste des mains signifiaient peut-être la croix du Sauveur ; en tout cas, c'était la supplication. La station debout, c'est la confiance. A genoux, ce sera l'humilité, la crainte filiale, la soumission. Le prosternement à la juive, tel celui du

Seigneur à Gethsémani, ce sera l'accablement complet.

Dans les premiers siècles, on priait à genoux tous les jours, sauf le dimanche, parce que ce jour-là, dit saint Irénée, on fête le Christ qui nous a relevés. Pour la même raison, on priait debout, même en semaine, de la Pâque à la Pentecôte. « LE CHRIST EST RESSUSCITÉ, LUI MON ESPÉRANCE », disait l'hymne ; il s'est levé de la mort : levons-nous de nos péchés par sa grâce et proclamons debout notre espoir confiant.

Jésus lui-même avait prié vocalement, non seulement pour l'exemple, mais aussi, semble-t-il, par un besoin de son cœur, disons mieux, par un besoin de son rôle, dont l'universalité s'étend à la matière et à ses rites. La voix du Christ, c'est notre chair divinisée qui s'exprime ; c'est l'atmosphère où nous vivons invitée à vibrer des louanges et des appels désormais tout-puissants par lesquels, faible humanité suppléée, nous poussons vers Dieu ou ramenons à nous toute la matière des divins échanges. Son geste familier, outre ceux qu'il tenait de la tradition et que, humble toujours, il adoptait, était de lever les yeux au ciel. Tellement que la liturgie ordonne au prêtre, au moment de la Consécration, alors qu'il parle en la

personne du Prêtre divin, de répéter ce mouvement, et d'ajouter au texte évangélique alors récité : « LEVANT LES YEUX AU CIEL. »

On pense bien que cette façon de chercher Dieu dans les hauteurs ne veut pas nous rendre dupes ! Dieu n'est pas dans un ciel physique. Le ciel, où est-ce ?... La voûte bleue continue sous nos pas, et celui qui aux antipodes lève les yeux au ciel regarde un autre point des espaces. Il s'agit d'un symbole. Les régions loin du sol signifient le détachement de la terre, l'élévation de la pensée, la recherche de l'invisible, la conception des grandeurs de Dieu et de notre dépendance par rapport à cette Nature ineffable, source de la nature corporelle et de nous-mêmes.

Aucun symbole n'est superflu, s'il doit aider à ce que la prière, reconnue si indispensable, soit plus achevée et plus valablement humaine. Ne faut-il pas que le geste déprécatif de l'homme soit pleinement et intégralement humain ; qu'il reconsacre à Dieu, pour qu'il nous l'accroisse, tout ce que nous avons reçu de lui et que lui consacrait sans nous, avant l'éveil de notre raison, l'orientation de toutes choses vers leur principe, qui est aussi leur fin toute dernière ?

Il faut montrer maintenant qu'une raison supérieure encore explique ces faits, et avec eux la conduite habituelle de l'Église.

La parole et les manifestations extérieures ne sont pas seulement naturelles, comme effet et comme accroissement en extension de nos sentiments intérieurs : elles sont aussi, pour ces sentiments, une source. Il y a réaction de l'effet sur la cause, pour qu'elle soit cause, ensuite, davantage. Bien loin de descendre en la chair ainsi que dans une gaine, les ailes pliées, l'esprit y entre comme dans un chantier. Il y travaille pour soi ; la nature lui obéit, à condition, disais-je, qu'il la fasse servir. Car, nous le savons, l'obéissance inerte n'existe pas et la neutralité serait un leurre, à l'égard d'un pouvoir qui sans cesse dériverait en son sens, malheureusement pécheur, n'était la rectitude imposée par une orientation vers l'utile.

Ou le temps est ami, ou il devient traître ; s'il n'est pas avec nous, il est contre nous ; le cheval qui tire, s'il ne tire dans le brancard, tire à côté. Mais la bête si souvent rétive, je puis m'en faire une servante si je veux. Le mécanisme intérieur, je le plierai dans des gestes voulus, pour l'empêcher de s'exaspérer comme une poulie folle.

J'enseignerai l'organisme, pour que, sachant aider, il désapprenne la rébellion et que dans l'ergastule où ma prudence ne descendait pas, ces esclaves, mes pouvoirs de vie, cessent d'organiser leurs révoltes.

A genoux, corps récalcitrant ! fléchis, pour confesser ta triste humilité fléchissante ; fixe-toi un instant dans l'immobilité, afin de reprendre vie sans orgueil et de renouer l'action dégagée de la misère.

Courbe-toi, ma tête ; baissez-vous, mes yeux, qui constamment obsédés du visible en viendriez à nier pratiquement l'invisible dont nous vivons, vers lequel nous marchons, dans le jour cru du réel qui fascine et plus tard aveugle.

Mes mains, qui errez sur tant d'objets, qui saisissez, qui vous cramponnez, là même où il faudrait dédaigner ou écarter, joignez-vous un instant, faites la voûte d'ogive, pour dire que la céleste présence vous retient ; croisez-vous, étendez-vous, pour évoquer le Calvaire ; pour que le bois sauveur appuie sur mon cœur ou bien s'applique, froid et rigide, contre mes épaules. Vous n'irez pas ensuite manier et accaparer le réel sans respect !

Mes lèvres, lèvres légères et inconsidérées, lèvres gour-

mandes en paroles et en voluptés, lèvres folles, balbutiez avec calme, vous que tant de volubilités entraînent ; avec douceur, vous médisantes et colères ; avec noblesse et harmonie, vous moqueuses, ironiques et amères ; avec confiance et simplicité, vous que relève l'orgueil et qu'abaissent les vaines craintes ; avec gravité, avec une délicate pureté, vous voluptueuses.

Tout mon être de chair, dites à Dieu, dites à l'âme dont vous êtes serviteur, dites comme Jacob en présence de l'ange, comme le prophète devant sa vision, comme le Christ s'offrant à son Père : « ECCE ADSUM, » « ECCE VENIO ». Me voici, je viens, je sers ; je ne suis plus matière pour la matière, mais matière pour l'esprit, qui lui aussi sera consacré, puisque le chrétien dit toujours, non pour mourir seulement, mais pour vivre : « MON PÈRE, JE REMETS MON ESPRIT ENTRE TES MAINS ».

Que ce service prenne une forme positive et ne s'entienne pas aux passives soumissions, c'est ce que tout psychologue et tout homme de sens avoueront. Chacun sait que les mots ne servent pas seulement à l'expression des idées, qu'ils les évoquent. Ils sont une

paille dont la forme fait penser au grain, donc procure le grain, quand le grain dont on parle est précisément la pensée. Ils forment, et les gestes avec eux, un système d'entraînement pour l'imagination, pour la sensibilité affective ou motrice. Et il en résulte, le vouloir ayant coutume de suivre l'appréhension, que nous voudrions plus facilement, comme nous concevrons mieux ce que contiennent et impliquent nos prières.

Tous les savants déclarent qu'une coadaptation de nos pouvoirs inférieurs est indispensable au régime normal d'une vie spirituelle, parce que dans l'unité de tout l'homme, la matière, qui est un point de départ pour l'esprit, porte également l'esprit qui en retour l'illumine et l'actionne. Ainsi l'aéroplane roule sur le sol avant de s'élever, et, même en l'air, à travers la couche ouatée de l'atmosphère invisible, porte sur la terre, comme le bateau sur le fond des mers.

Nos idées viennent des sensations ; nos vouloirs tiennent aux émotions : donc un lot de sensations et d'émotions provenant des paroles prononcées et des gestes symboliques accomplis, c'est, religieusement, une richesse.

L'homme orgueilleux qui rougirait d'être vu à genoux et

remuant les lèvres prouve le premier que cela n'est pas vain. Son âme est rebelle, son corps veut l'être aussi : donc leur étroite intimité pécheresse se dévoile. Croirait-on que la fidélité doive être moins logique ? Elle non plus ne doit pas vouloir un dédoublement qui compromet l'action en appauvrissant ses ressources.

Ce que signifient les paroles et les attitudes, elles le font en nous pour leur part, et c'est pourquoi je les ai appelées sacrements, le sacrement étant un signe sensible qui opère ce qu'il signifie. Et c'est pourquoi Pascal invitait l'homme convaincu, mais dont l'être de chair oppose des résistances, à se conférer lui-même ce sacrement de conversion, à « plier la machine », à s'abêtir » selon le mot brutal des PENSÉES, c'est-à-dire à agir religieusement selon la bête, afin d'agir religieusement selon l'homme, étant présumé — ce que négligent d'observer des commentateurs myopes — que la raison en est d'accord.

Je n'oublie pas qu'il y a ici comme partout des limites, et qu'elles se prennent, comme partout aussi, du but que l'on poursuit, non du moyen sottement envisagé comme fin.

Puisque le signe sensible est ici le serviteur, il ne faut pas qu'il supplante son maître et qu'il tire à soi. Il faut donc en user pour autant qu'il sert, l'écarter dès qu'il serait une gêne.

« NE MULTIPLIEZ PAS LES PAROLES » a dit le Seigneur. — Ce qu'il dit des paroles est vrai bien davantage des gestes, dont la signification spirituelle est plus lâche. — « NE MULTIPLIEZ PAS LES PAROLES, CAR VOTRE PÈRE SAIT CE DONT VOUS AVEZ BESOIN. » Ce n'est pas pour instruire Dieu qu'il s'agit de parler, ni pour lui consacrer des actions physiques à la façon des vains holocaustes qu'il méprisait, que nous composons devant lui notre corps. Il s'agit de nous instruire, nous, de nous actionner, d'exciter notre confiance, notre ferveur, notre persévérance. Dieu nous voit « DANS LE SECRET » (Matt., VI 6) ; mais nous, nous ne le voyons pas et nous ne nous voyons pas ; nous n'avons pas le sentiment de nos besoins et des sublimes relations qui les peuvent satisfaire ; nous oublions nos destinées avec leurs moyens : destinées que nous devons poursuivre en collaboration avec Celui qui les conçoit et nous les confie. C'est pourquoi il nous faut exprimer tout cela devant lui, nous y donner en effigie,

si je puis dire, afin de réaliser l'autosuggestion, la psychothérapie, le MIND CURE qui nous sauve.

Mais comme cela est pour nous, non pour lui, il en faut prendre juste ce qui nous sert, ce qui nous ÉDIFIE, c'est-à-dire nous construit au dedans et écarte nos obstacles. Il ne s'agit pas de s'étourdir de gestes ni de mouliner des prières comme les Thibétains.

A la première parole, il se peut que l'esprit accroche et se sente suspendu à Dieu : alors arrêtez-vous et ne poursuivez pas un inutile verbiage. Au contraire, il se peut que l'esprit dorme ; alors réveillez-le en le poussant dans le chemin des mots, dans le buisson des gestes. Il y a là des questions de personne, de moment, de grâce, qu'on ne peut trancher dans le discours commun. Nous savons que les grands sentiments parlent ou se taisent, s'agitent ou se fixent. Nous savons que les parfaits brûlent parfois les mots au foyer consumant de la pensée, puis la pensée elle-même dans l'ardeur de la contemplation unitive. Le silence de la plénitude et l'immobilité extatique sont en ce cas leur lot. Cela n'est pas une condition habituelle ; mais les extrêmes éclairent les milieux, et ce qu'il faut en retenir, c'est que l'opportunité, l'utilité sont ici la règle.

A moins de précepte, et le nécessaire quotidien mis à part, chacun peut consulter ses tendances et ses dispositions personnelles. « Les sacrements sont pour les hommes . », disent nos théologiens ; le sacrement de la prière verbale ou active est pour nous.

On soupçonne bien pourquoi j'ai introduit cette restriction : le nécessaire mis à part. C'est qu'en effet un minimum de prières vocales et de gestes rituels est indispensable. Que dirait-on d'un croyant qui ne se mettrait jamais à genoux, ne dirait jamais le PATER, ne ferait jamais le signe de la croix ? Sous prétexte de personnalité, il renoncerait à l'homme, et, sous prétexte de grâce singulière, au chrétien.

Les formules et les gestes traditionnels ne doivent donc pas être oubliés. S'il me fallait en faire l'apologie, je montrerais à quel point, dans certaines conditions, ils forment des sédiments précieux dans notre mémoire. Quand la vie nous entraîne, que la foi diminue, s'oublie, semble même éteinte, il peut arriver que cela seul demeure, et qui peut dire alors quel en sera le prix ! Trésor, secours : tel un bout de câble qui pend vers nous, tandis que la nef s'éloigne, en pleine tempête. Nous la voyons,

cette nef symbolique, à côté des ORANTES, aux Catacombes, surmontée du mât de la croix, cinglant, sur des flots rapides, vers les rivages éternels.

Les vieux mots, les vieux gestes chrétiens de temps en temps surnagent, dans un esprit qui se croit émancipé ; ils éveillent les pensées engourdies, ils gourmandent l'inaction, ils aiguissent les remords, ils font se relever un instant les fronts lourds, les yeux las, et les réalités oubliées peuvent réapparaître et les orgueilleuses négations pâlir. Ah ! ah ! les négations ! Elles se croyaient tranquilles, elles avaient leur siège fait, elles niaient avec ironie, et voici que tout à coup elles prient ; elles se surprennent à balbutier malgré elles le NOTRE PÈRE...

« Des mots ! des mots ! des mots ! » s'écriait Hamlet. N'en parlez pas avec tant de dédain, prince taciturne. Les mots sont des épis vidés ; mais un reste de grain ne s'y cache-t-il pas ? Et dans la grande détresse de la terre, ce grain ne pourra-t-il pas faire lever une moisson. ?

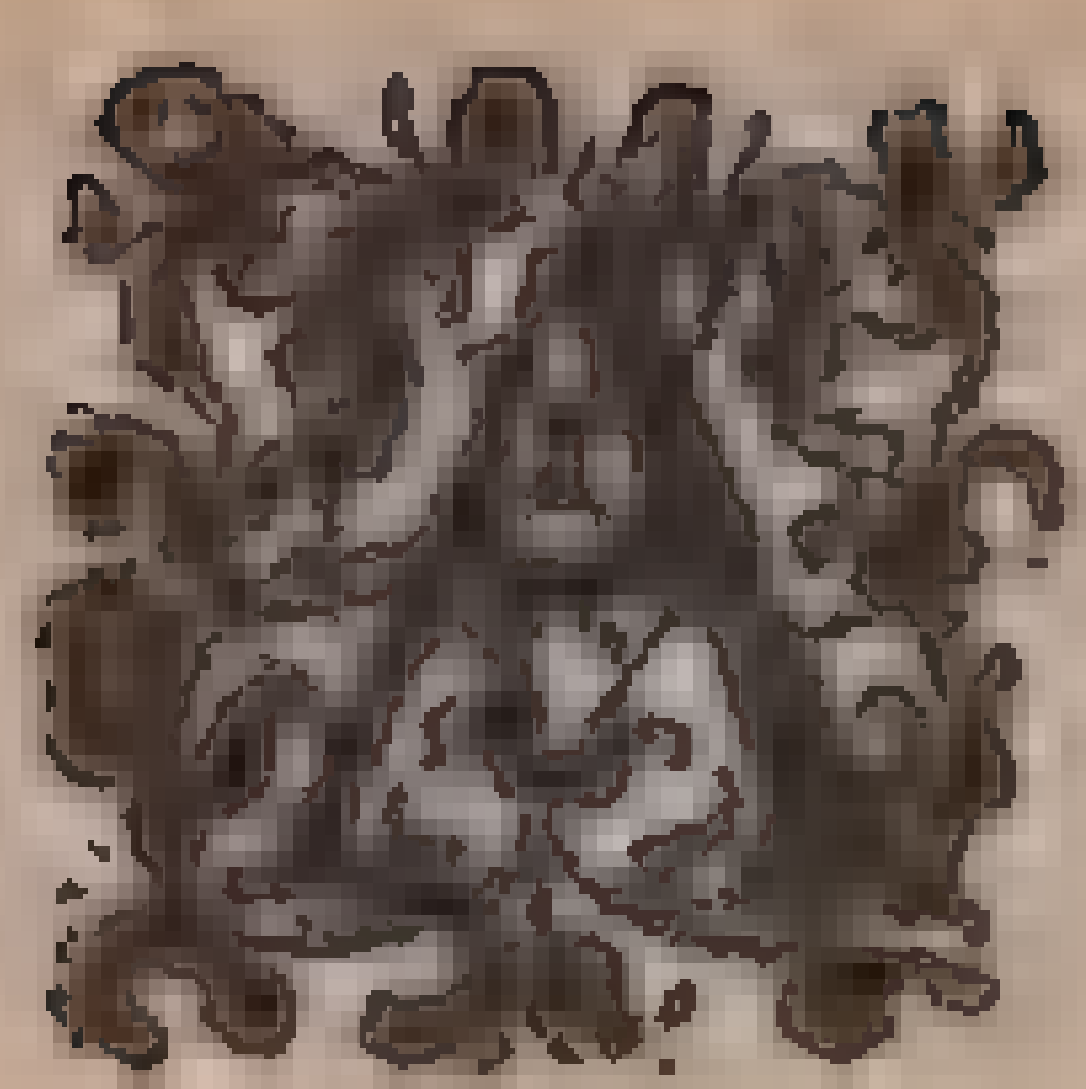
Ils sont, ces mots, même entièrement inertes, des cadavres qui ont vécu ; la foi les vivifia ; le respect qu'on leur garde est comme celui qu'on a pour les morts. Celui qui ressuscite les morts peut leur rendre le souffle, s'il passe.

Il les reconnaîtra, ceux de ses discours que lui-même nous apprend ou qu'il prononça : le PATER, les psaumes ; — ceux qui encensent sa Mère et que, peut-être, il aime plus que tous : l'AVE, le SALVE REGINA, le SOUVENEZ-VOUS ; — ceux qui lui attachent ses fils : le CREDO, les actes de foi, d'espérance et de charité ; — ceux qui guérissent ses enfants malades : le CONFITEOR, l'acte de contrition ; ceux qui les réjouissent : les hymnes ; ceux qu'il imprègne de sa propre présence dans les sacrements : les ORAISONS.

Toutes ces formules, qui sont l'Eglise suppliante en nous, avec les siècles orchestrant la divine mélodie des phrases, avec le murmure des générations pour accompagnement large, avec le Christ qui fournit la mesure, avec l'Esprit divin qui est l'inspirateur : tout cela est béni et porte en soi une grâce. Et que le corps seconde la voix au moyen de ses attitudes religieuses, c'est l'ordre. Cela aussi, par conséquent est béni.

« AU NOM DU PÈRE ET DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT », lorsque nous commençons la prière, nous sanctifions d'un mot et d'un signe tout notre être ; par ce qui suit, nous lui appliquons fructueusement, parce que c'est selon la loi de l'homme, les remèdes et les secours divins.

L E R O S A I R E



UX considérations que nous suggère la prière vocale, j'aime à rattacher l'étude d'un moyen de prière que Léon XIII, génie élevé autant que pieux, rangea parmi les tout premiers instruments religieux de notre époque.

Beaucoup n'ont pas compris que le Rosaire pût mériter un pareil verdict, parce que d'abord ils ignorent la prière, parce que ensuite cette prière-là se présente sous des dehors d'humilité qui dérobent aux esprits légers sa richesse.

Des psychologues mieux inspirés daignèrent dire que dans notre humble chapelet leur science découvrait une merveille. Tant mieux ! Mais c'est à eux que revient ici l'honneur. Notre Église n'a pas besoin de ces témoignages hautains ; elle est une autre maîtresse de vie, une inventrice autrement géniale, sans parler de l'Esprit qui l'anime, que les classeurs de faits et combineurs de notions dénommés psychologues.

Le Rosaire consiste en la répétition par dizaines successives coupées de doxologies, de la Salutation angélique méditée. Méditée, dis-je, non en elle-même et dans sa littéralité, mais dans tous les MYSTÈRES qu'elle évoque,

la vie de Jésus entière, avec tous ses enseignements, se trouvant contenue dans le fait suggéré avec tant de délicate grandeur par cette perle incomparable : l'AVE MARIA.

JE VOUS SALUE, MARIE : coups d'encensoir qu'on répète par dix fois, qu'on suspend, puis qu'on réitère, parce que la répétition est une force d'insistance, un entêtement qui vient ici du cœur, une loi de l'amour comme une loi de l'éloquence, de la musique, de la décoration à l'égyptienne, de l'architecture et de ses formes en série dont la colonnade est le type, de tout, en art, et de tout, d'abord, dans la nature, fille du rythme ; — parce que, a écrit Lacordaire, « l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne se répète jamais » (1).

JE VOUS SALUE, MARIE : louange qui monte et qui trace le chemin à nos appels, l'honneur que nous rendons en paroles voulant aller jusqu'à l'honneur que nous rendrons par le succès de nos vies, par notre propre béatitude méritée, but de l'effort créateur et rédempteur que la prière seconde.

(1) VIE DE SAINT DOMINIQUE, CH. VI

JE VOUS SALUE, MARIE : prière adressée à Celle qui n'est pas la source des grâces ; mais par laquelle nous croyons que nous arrive toute grâce, parce que de là nous vint, non selon la chair seulement, mais selon le consentement du cœur, Celui qui est source universelle. Nous passons par Marie comme par la « PORTE DU CIEL », le ciel étant le lieu définitif des prières, ces élues de la miséricorde. Nous passons par Marie comme on s'élève par un échelon : n'est-elle pas « L'ÉCHELLE DES PÉCHEURS », « L'ÉCHELLE DE PARADIS », selon les belles expressions de nos ancêtres ? Marie a contenu l'Océan des grâces : qu'elle le déverse. Le Soleil de justice a brillé en elle : qu'elle nous éclaire, nous échauffe et nous réjouisse. Elle a fourni le sang rédempteur : qu'elle le répande sur nous et nous lave. « NOTRE VIE, NOTRE DOUCEUR ET NOTRE ESPÉ- RANCE », comme le Christ, bien que ce soit par lui, elle mérite que nous lui adressions « ces titres doux et magnifiques dont le bruit ne s'apaise jamais et qui se réunissent dans le miracle d'un autre nom qui les sur- passe tous, le nom de Vierge-Mère » (1). Écoutant

(1) LACORDAIRE, 73. CONFÉRENCE.

ainsi Lacordaire, auquel Bossuet et saint Bernard, saint Anselme et saint Jean Damascène firent la leçon, nous comprenons que le culte envers Marie est un culte envers l'Incarnation ; que c'est le chemin de chair pris d'un peu plus haut, vers son origine.

« TRISTES FILS D'ÈVE », comme dit encore le SALVE REGINA, nous passons par Marie, nouvelle Ève, pour venir au nouvel Adam. Elle naît de lui selon qu'il est Dieu ; elle le porte en la fragile humanité qu'il assume. Et nous, petits, frères de ce doux Seigneur de gloire qu'elle allaite au nom de toute la nature faisant retour à son Créateur, nous nous accrochons à la robe maternelle pour aller jusqu'au trône de ses bras.

Salut, Mère ! Que par vous il nous reçoive, Celui qui nous est donné par vous, et que le salut introducteur de l'AVE nous mérite d'obtenir nos demandes,

JE VOUS SALUE, MARIE, PLEINE DE GRACES, prête à les répandre, vous QUI AVEZ LE SEIGNEUR AVEC VOUS, VOUS qui êtes BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES, ET JÉSUS... parce que JÉSUS LE FRUIT DE VOS ENTRAILLES EST BÉNI. — Votre adoption et la nôtre, ô Marie, ne peuvent-elles pas amener jusqu'à nous, en vous

traversant, les bénédictions qui nous sauvent ?... Alors donc, SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU, PRIEZ POUR NOUS ; car c'est votre prière qui établit la communication pour les grâces. PRIEZ POUR NOUS, PÉCHEURS, MAINTENANT que nous sommes à l'heure du mérite et que nos mérites sont si courts ; priez pour nous A L'HEURE DE NOTRE MORT, quand le dernier acte « toujours sanglant » devra clore la comédie et fixer le dénouement de l'existence.

Pendant que les lèvres parlent ainsi, l'esprit, fixant la Vierge comme une cime haute et blanche auréolée de soleil, admire, contemple ; mais aussi part de là pour explorer du regard la région entière, c'est-à-dire se remémorer toute la vie de Jésus, que le fait virginal inaugure. MYSTÈRES JOYEUX, MYSTÈRES DOULOUREUX, MYSTÈRES GLORIEUX — la série blanche, la série rouge, la série d'or : c'est toute la destinée du Christ, et c'est donc aussi la nôtre, puisque la vie du Christ est à l'égard de notre vie à la fois un symbole réel et une cause.

Pareils aux vues cinématographiques dont le déroulement commenté nous fait voir la conquête du pôle, un

assaut de nos soldats, un exploit de notre flotte. et enflamme par là nos sentiments de Français ou d'humains : tels les tableaux de la vie de Jésus excitent en nous le fils de Dieu et le patriote de l'éternel, le provoquent aux générosités, le défendent de ses tentations, le relèvent de ses chutes, lui montrent le droit chemin que jalonnent les exemples et les sacrifices méritoires de l'Homme-Dieu.

Demanderait-on comment on peut méditer et réciter à la fois sans tomber dans la distraction et dans le verbiage ; parler à la Vierge et se parler à soi-même par les résolutions ou les reproches ; égrener, vocaliser et penser, distribuant ainsi sur un triple plan une attention déjà si peu riche ?

Le mystère n'est pas grand ; mais le parti pris s'entend à grossir ce qui peut alimenter ses querelles, et les choses les plus simples ont besoin, quand on les discute, de recourir à des explications compliquées. Voyons donc cela. Bien loin que cet assemblage de mots, de gestes et de pensées planant au-dessus d'eux sans perdre contact — tel le ballon captif qui oscille au bout de son câble et inspecte l'horizon — bien loin, dis-je, que cela soit

confus et enfantin, c'est un chef-d'œuvre et la perle des dévotions issues de l'homme.

Égrener, c'est un appui mental pour les oraisons ; c'est, par l'emploi du rythme, un secours dont toute l'antiquité a connu la valeur. Les Orientaux n'y ont pas renoncé. L'occupation légère des doigts ne distrait en rien l'esprit et elle le stimule ; elle écarte la fatigue de l'immobilité ; elle amuse la chair puérile. Comme une mère qui amène son enfant tout petit à l'église prend soin de lui mettre en main quelque chose et le laisse jouer doucement avec ce hochet : ainsi l'enfant humain que nous gouvernons et ne voulons pas opprimer se trouvera bien de ce que l'être sublime, en nous, laisse en ses mains le chapelet, ce hochet de prière.

Les mots ? Je les vois comme un encens qui s'achemine vers les hauteurs. Échappé de l'âme du feu, se dégageant en volutes successives, où tantôt un méandre, tantôt un autre frappe le regard, jamais sa ligne légère ne peut gêner les évolutions de l'autel ; la liturgie de l'esprit se poursuit, tandis que les guirlandes odorantes flottent, puis s'évanouissent.

Veut-on une comparaison plus prochaine ? Je dirai : La

prière des AVE, je la livre délibérément à l'automatisme, comme la respiration de la nuit. Quand je me réveille inopinément, je sens les coups de soufflet que la nature, cette laborieuse, pousse avec énergie durant mon sommeil, et cette respiration n'est pas moins vitale, ni moins active de vie pour être inconsciente. Quand l'esprit rêve et paraît quitter le corps pour une contemplation hors le monde, un vouloir antérieur et, avec lui, cette nature surnaturelle que réalise en nous la présence de l'Esprit divin se révèlent ainsi par l'agitation de nos lèvres.

Et cette prière est bien comme une respiration de l'âme : elle attire l'atmosphère d'en haut ; elle exhale les pensées habituelles du chrétien et ce fond de mémoire verbale, sentimentale, motrice qui n'a pas besoin de l'attention pour surgir.

Notre être prie alors tout entier, jusqu'en son dernier fond presque inhabité, jusqu'en ses régions vagues et imprécises. Sa vie religieuse en sera donc plus complète et plus efficace ; car la vie crée de la vie, fût-ce dans l'inconscience.

Regardons de plus près à ce mécanisme, nous y trouverons, en le décomposant, des valeurs nouvelles.

Mécaniser, si l'on était de purs esprits, ce serait toujours une détérioration ; car ce serait faire descendre d'un degré, sinon de deux, la spiritualité qu'on ramènerait ainsi au déterminisme. Mais quand on est machine pour une part, s'en souvenir et « plier la machine » dans le sens du divin, afin, d'abord, de la lui consacrer, c'est un bien. La lampe d'autel ne peut offrir à Dieu que sa petite flamme et le rythme léger de ses balancements : elle lui donne cette faible vie.

Ensuite, dans la machine humaine où tout se tient, une certaine forme de mécanisme ne peut manquer de réagir sur ce qui lui correspond dans l'esprit. Consacrant à Dieu des mots, des gestes, des reprises d'activité rythmée qui pourraient se détourner de lui pour des vanités, on s'oriente et l'on s'achemine vers ce qui vous met en mains l'instrument de prière.

Après cela, notre automatisme étant mêlé de conscience, et l'attention se réveillant périodiquement, le sens des mots émerge, touche l'esprit et le nourrit, sans qu'il ait besoin de s'y donner tout à fait et de quitter la méditation qui l'occupe. C'est comme un courant d'eau sous la terre : elle l'ignore, elle en est fécondée ; ou comme une

vague d'harmonie indistincte : des groupes de notes s'en dégagent par instants, dont l'oreille s'enchant.

Bien mieux, cette légère traction qu'exercent les mots et les gestes sur l'esprit attentif à son oraison, cette monotonie même qui tend à l'assoupir, le fixent. Il en a besoin, toujours prompt à partir vers des régions moins surnaturelles. Il devient, par ce fait, meilleur hôte de l'éternité, moins impatient du temps, assagi comme le pêcheur au fond de sa barque, dans les longues heures d'attente où il surveille la nasse et le vent.

« JE DORS, MAIS MON CŒUR VEILLE », dit la Bien-aimée du CANTIQUE. Je dors aussi d'une certaine façon quand un rythme toujours le même berce ma phrase mystique et agite mes doigts ; mais la veille de mon cœur en est rendue plus continue et plus régulière. La bouée, immobile au fond, se balance à la surface et ne cède plus aux courants ; elle porte le feu avertisseur ou la cloche qui prévient l'orage.

L'harmonie somatique interne est, selon les psychologues, une excellente condition du travail mental. La monotonie relative est ici un recueillement et la circulation verbale régulière une paix. La sérénité s'établit. Dans le

calme horizon intérieur, des perspectives s'ouvrent ; les objets supérieurs y apparaissent ; Dieu est au bout, et notre âme s'y raccorde, ce qui est toute la visée religieuse.

De temps en temps, comme la bouffée d'encens dont je parlais quand un grain de la précieuse résine touche une braise, un jaillissement de ferveur sortira des mots ; ils reprendront valcur, au contact de pensées auxquelles ils viennent tout à coup de correspondre. Et ce sera tantôt l'un, tantôt l'autre : MARIE... PLEINE DE GRACE... AVEC VOUS, oui avec vous est LE SEIGNEUR, ô BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES... JÉSUS... PAUVRES PÉCHEURS.., A L'HEURE DE NOTRE MORT... Et le GLORIA PATRI, qui attire la pensée pour une prosternation de tout notre être, puis la laisse repartir, lui permettant, dans la dizaine qui suit, pour le mystère qui suit, de se distraire des mots qui, à leur tour, disais-je, l'empêchent de se distraire des choses par évaporation totale.

On fuit les distractions et l'on a raison ; mais se distraire des mots, si c'est pour s'évader vers le monde spirituel où notre vie religieuse s'alimente, c'est le but qui succède au chemtn ; c'est le résultat personnel substitué à

la dictée impersonnelle des paroles ; c'est le paysage bu par les regards, avec le sentier derrière soi. En ce sens on a bien dit : Le Rosaire est « une longue distraction vers Dieu » (1).

Qu'on ne dise donc pas : La pensée enchaînée par les mots balbutiés en deviendra prisonnière. C'est le cas des non initiés, des débutants : alors, qu'ils veuillent bien s'entraîner, traverser l'obstacle. Chez les autres, la pensée est libre, elle est ailée, elle est rapide. Les dizaines qui s'étendent sont la piste terrienne d'où l'on part, mais dans cette vue d'aborder les hauteurs, de trouver un niveau au-dessus de la terre et de ses préoccupations absorbantes, pour planer, au milieu du murmure des mots, comme le pilote d'aéroplane dans le ronflement de son moteur, loin des terres, au-dessus des nuées, sous le ciel vaste, dans la grande solitude de l'espace.

Un moment est nécessaire pour prendre ce vol, et l'oiseau mécanique roule d'abord sur le sol, avec un bruit de cailloux et des sursauts de roues sur les obstacles. Mais sous l'inclinaison des ailes, l'atmosphère prend, le

(1) GEORGES GOYAU. « AUTOUR DU CATHOLICISME SOCIAL, »
P. 33 PERRIN EDIT.

décollement se produit, la terre se détache, les petites roues qui pendent paraissent des pattes d'oiseau, l'équilibre s'affirme, tout porte sur la délicate membrure entoilée, tout se rassure après les premiers craquements du fuselage et des câbles, et le coup de vrille de l'hélice fait pénétrer dans l'épaisse paroi invisible, en montant, l'audacieux termite.

Prenez, dans une église, une foule venant de tous les points de l'horizon, la vie de chacun s'émiettant elle-même entre mille préoccupations terre à terre. Les voici réunis, et chacun rassemblé en soi. Quelqu'un monte en chaire ; les chapelets sortent, et ce simple geste est déjà comme un GARDE A VOUS spirituel. Une voix s'élève, les autres répondent, tous les esprits convergent au-dessus des mots et des gestes qui s'associent, et dans chaque être aussi tout converge, tout se polarise, tout va vers le divin peut-être oublié.

Ceux qui seraient de grands esprits trouveraient là une occasion d'humilité, de communion fraternelle qui ne ferait nul tort à leur cas, puisque tout l'infini de la contemplation leur demeure. Et ceux qui sont petits, portés par la vague de prière et se maintenant au niveau com-

mun, bénéficieront de la douce et glorieuse prophétie du Maître : « L'ÉVANGILE EST ANNONCÉ AUX PETITS » (Matt., XI, 5).

Marque sublime de vérité, l'attestation de cette sainte démocratie du divin devient ici marque d'authenticité religieuse. L'hérésie orgueilleuse le dédaigne, ce cha-pelet que tous les doigts peuvent user ; il lui paraît trop matériel, trop foule. Mais la prière des humbles sort naturellement de cette âme catholique tout entière établie sur l'humilité, toute décidée à y fonder une royauté spirituelle dont la croix est le sceptre.

Petits, d'ailleurs, nous le sommes tous à certains moments ; nous le sommes tous quant au fond, nous que le néant reprend après que nous avons cru exister et tirer de nous-mêmes quelque chose. Comprenant alors que nous sommes vides, impuissants, mortels, pécheurs, nous sommes heureux, dans le désarroi de l'esprit, de nous raccrocher à une prière facile. Nous nous réjouissons de ce qu'elle soit commune : elle nous permet de quitter le moi qui déçoit. Et puisqu'elle est facile, nous trouverons encore dans notre faiblesse la force de la murmurer en regardant, comme le psalmiste, vers les

hauteurs que nous ne gravissons pas : « J'AI LEVÉ MES YEUX VERS LES MONTAGNES, D'OU ME VIENDRA LE SECOURS » (Ps. CXX, 1.)

Petits ou grands peuvent ainsi se ranger à toute heure, par le Rosaire médité, au rang des contemplateurs et, par le Rosaire récité pieusement, au rang des adorateurs et des implorateurs que l'Eglise couvre.

Une douceur leur en adviendra. Le philosophe à côté de la bonne vieille éprouvera, si son cœur est simple, le calmant de ce contact avec Dieu et avec tous, dans la simplicité de la nature, dans la vérité de la vie au surnaturel, dans la conciliation de l'humilité terrestre et de la grandeur où nos espérances nous portent, dans l'apaisement, dans la consolation s'il en est besoin, loin de l'inquiétude parce qu'on est avec Dieu et que cette impression de sainte famille vous défend des agitations de la ruée humaine.

Une foule qui prie ainsi près de la crèche où Jésus redescend dans le Noël du matin, dans l'enveloppement blanc de l'hostie, c'est le groupe de nos grand'mères réunies pour la veillée, au village, dans l'étable, en hiver, avec la quenouille ou le tricot familial, dans le

souffle lent des animaux, sous la lumière douce de l'huile, le vent ronflant au dehors et la neige posant son bourrelet protecteur sous la porte.

« UN JOUR DANS TA MAISON, SEIGNEUR, VAUT MIEUX QUE MILLE LOIN DE TOI » (Ps. LXXXIII, XI). — Notre maison spirituelle comporte des soins divers ; mais le repos de l'humble prière aux cent cinquante AVE qui s'emmaillent, et la rêverie mystique des quinze oraisons, et les doxologies qui inclinent nos têtes, comme si quelqu'un entrerait, ô Trinité qui entres toujours dès que nous ouvrons la porte de l'âme : c'est une occupation qui parfume toutes les autres, qui y met de l'harmonie, une nuance d'attendrissement, une douceur, et qui contribue donc à rendre un jour de notre vie avec Dieu et avec sa sainte famille meilleur que mille autres, si dans ces mille il n'y avait que nos vanités.

LA PRIÈRE SACRAMENTELLE

LA prière EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ ne doit pas être confinée dans son premier gîte. Procédant de l'esprit et visant à l'esprit, elle doit rechercher des manifestations, user de signes. La prière extérieure : prière vocale, prière en acte, est une nécessité religieuse.

A l'occasion de cette doctrine nous avons dû noter que les signes de prière ne sont pas uniquement cela. Signifier, c'est révéler ce qui existe ; mais signifier c'est aussi créer. L'esprit nourrit l'esprit au moyen de ses conquêtes dans le visible ; lui-même subit d'utiles réactions de la part de la matière soumise à ses lois.

Or, les signes opérants qu'emploie la prière sont de deux sortes. Les uns agissent psychologiquement, et leur vertu ne relève que du mécanisme mental ou de nos dispositions personnelles. D'autres, étant institués, procédant de la hiérarchie et se rattachant au Christ, invoquant l'Esprit divin qui circule dans l'Église, bénéficient de ces privilèges et revêtent un caractère sacré. Ce sont les sacrements et les sacramentaux.

La prière impliquée dans ces rites ou qui s'y relie est ce que j'appelle prière sacramentelle.

Les sacrements sont par eux-mêmes actes d'union à Dieu, et par eux-mêmes ils réalisent cette fonction de toute prière : rendre à Dieu nos devoirs et lui exposer nos besoins. Sorte de prière en action, ils sont un composé de gestes, de mots, de symboles, de contacts sacrés qui honorent Dieu et l'appellent en nous pour l'octroi de ses grâces.

Chaque sacrement a ses visées particulières. Le Baptême nous incorpore à Jésus-Christ et nous purifie ; la Confirmation affermit en nous la vie surnaturelle en vue de nos combats ; l'Eucharistie nourrit ; la Pénitence relève ; l'Extrême-Onction nous prépare au dernier passage ; l'Ordre établit la hiérarchie des fonctions sacrées ; le Mariage vise la propagation des enfants de Dieu. Mais en tout sacrement il y a une efficacité sanctifiante et implorante qui est utile à tout ; y venir avec dévotion c'est invoquer une bienveillance paternelle qui dépassera toujours volontiers les promesses du rite, pour égaler ses dons aux besoins qu'il rencontre et à ceux de nos désirs qu'il approuve en nous.

C'est dans l'Eucharistie surtout que la valeur des sacrements comme prière doit nous apparaître, étant don-

né ce que nous avons dit de la prière quant à son objet, de l'Eucharistie et de son effet propre. Toute prière est une demande de pain, et l'Eucharistie c'est le pain. Notre vie ne requiert qu'une chose, son aliment terrestre ou céleste : l'Eucharistie contient Celui qui donne tout, « PAIN VIVANT DESCENDU DU CIEL », a-t-il dit (Jean, VI, 41).

L'être de notre race qui est aussi de la race de Dieu ; qui, coéternel au Père, s'est fait homme dans le temps, et non pas seulement selon l'apparence ou selon le rôle, mais substantiellement, en âme et en corps, aussi homme qu'on peut être homme, pour que l'homme fût fait Dieu ; — Celui qui, étant toute sainteté par nature et par grâce, a pris sur lui notre misère pour la relever, nos péchés pour les expier, nos souffrances pour les consoler et les rendre utiles, notre caducité pour la changer en vie immortelle ; — Celui qui crucifia la matière en son corps, pour la ressusciter en âme, en servante et en gloire de l'âme ; qui nous soumit en se les soumettant tous les êtres organes ou éléments de nos vies ; qui, par Marie, alla retrouver notre pureté originelle et la féconda, poussant plus loin dans sa réparation les destinées de notre inno-

cence, — Celui-là, cet être à deux faces et à deux niveaux par ses deux natures ; divin Pont à travers l'infini hiatus du rien et du Tout, du péché et de la justice ; échelle sublime pour l'ascension impossible et indispensable : c'est Lui que nous utilisons par l'Eucharistie. S'étonnera-t-on d'entendre appeler l'Eucharistie le sacrement des sacrements, et conséquemment la prière des prières, s'il est vrai que tout sacrement prie, appel à Dieu et conducteur installé pour l'afflux des grâces.

Et nous recourons au Christ, dans l'Eucharistie, d'une façon qui ne laisse pas d'échappatoire à ses bienveillances. Nous l'abordons dans une intimité qui épouvante l'esprit autant qu'elle satisfait le cœur ; nous le prenons par ses propres paroles et ses propres actes. Il a appelé l'heure de la croix « SON HEURE », et nous savons que l'autel, c'est la croix ; que l'Eucharistie, c'est le sacrifice du Christ continué et son rôle de « PAIN VIVANT » poursuivi ; que c'est donc l'exercice complet de son rôle et de sa raison d'être ; que c'est donc, pour nous, tout : motif de l'espérance comme résumé de la foi, comme foyer de l'amour divin et de l'amour mutuel, comme point de raccordement pour toutes les perspectives de la vie.

L'usage sacramentel du Christ, en mêlant ses désirs aux nôtres, en l'obligeant à « INTERPELLER POUR NOUS » au rappel de sa Passion (Hebr., VII 25), et d'autre part en nous unissant à lui pieusement par l'acte le plus auguste et généralement le mieux préparé de notre vie religieuse, réalise les conditions les plus élevées de la prière rituelle.

Nous devenons « ACCEPTABLES », nous qui prions, et de notre chair même, chaude du sang rédempteur, l'Eucharistie fait un holocauste. Elle unit notre voix à la voix qu'on EXAUCÉ TOUJOURS (Jean, XI, 42) et nous permet de dire avec le sentiment d'une humble grandeur : Exauce, Père !

Educatrice en même temps que bienfaisante, mère qui instruit en nourrissant, elle nous apprend ce qu'il faut demander ; car par ce chemin de chair nous sommes conduits vers les mystères qui donnent à notre vie son vrai sens et dévoilent ses requêtes. « CONNAISSANT DIEU VISIBLEMENT, dit la Préface, PAR LUI NOUS SERONS ENTRAINÉS A AIMER L'INVISIBLE. ».

Et comme la prière est action, en même temps que demande ; comme nous collaborons avec Dieu pour

obtenir et à la fois nous procurer, par une causalité morale que nous avons définie, ce qui fait le prix de la vie — le drame mystique de l'autel joue son rôle de prière parfaite en nous amenant à collaborer en perfection, autant qu'il est de lui, pour l'obtention de tout ce qui nous manque.

Tout concourt à ce résultat. La première partie de la messe, appelée PRÉPARATION, y dispose les âmes. Comme si l'Eglise adoptait cette théorie d'après laquelle chaque développement de vie individuelle passe par les mêmes phases que la vie générale sur le globe, la messe évoque parallèlement l'Ancien Testament, période préparatoire à la venue du Christ dans l'humanité, et la purification du chrétien, condition pour l'avènement de Dieu dans son existence.

La partie appelée INSTRUCTION fait passer sous nos yeux la doctrine, que l'ÉPÎTRE et l'ÉVANGILE contiennent, que le prône commente, précisant les chemins dans lesquels l'effort de la prière active nous poussera.

Les supplications du KYRIE, la louange du GLORIA, puis le trésor des ORAISONS qui, durant toute l'année, nous égrènent leurs splendeurs concises, appliquent la

leçon. Pensée du jour, actualité sacrée, caractère du saint proposé à l'imitation et au culte, besoins permanents sur lesquels on revient toujours, tournent en prière que le Christ offre : PER CHRISTUM DOMINUM NOSTRUM.

Le CREDO est normalement à la base des invocations, puisque, nous dit saint Paul. « CELUI QUI ACCÈDE A DIEU DOIT CROIRE QU'IL EST ET QU'IL EST RÉMUNÉRATEUR POUR CEUX QUI LE CHERCHENT » (Hebr., XI, 6). La messe traverse donc le CREDO. L'OFFRANDE des fidèles, signe de fraternité, notre union étant la condition de la paternité céleste ; l'OFFERTOIRE, pendant lequel on présente le pain et le vin matière du sacrifice, après lequel on encense, à la messe solennelle, l'autel, les officiants, les fidèles, comme pour spiritualiser tout, embaumer tout, afin de rendre tout agréable et propice comme l'est d'elle-même la Victime consacrée ; la PRÉFACE, qui s'achève par la grandiose interprétation du cantique des armées célestes : SANCTUS ! SANCTUS ! SANCTUS DOMINUS DEUS SABAOth, voix des mondes, harmonie religieuse des sphères pour un SONGE DE SCIPION chrétien, l'HOSANNA des Rameaux s'y joignant pour louer le Dieu incarné par les voix qu'il aime,

celle des enfants et de ceux qui leur ressemblent : c'est l'approche des mystères, où désormais la prière va s'enfoncer. Le CANON, prière RÉGLÉE par excellence (canon signifie règle), précise le sens de l'exoration rituelle et nommément, par ordre, lui assigne ses bénéficiaires.

C'est l'univers et c'est chacun ; c'est l'Église catholique avec sa hiérarchie ; ce sont les fidèles vivants et morts ; ce sont ceux qui nous tiennent de près ou nous sont recommandés spécialement ; mais toujours dans un sentiment d'unité, puisqu'il est entendu que toute prière, à moins d'être nulle, est d'abord commune.

Toutes les catégories des saints viennent ici en appui, notamment ceux qui ont servi de fondement à l'œuvre chrétienne et qui pour cela sont nos grands ancêtres, sorte de héros éponymes de la foi.

Le silence de la CONSÉCRATION succède : prière muette où la concentration atteint son maximum en l'absence des mots, comme dans la consommation de la pensée l'extase mystique touche aux sublimités qu'ignore notre verbe.

Ensuite vient la prière modèle, le PATER. La COMMUNION nous unit à la victime propitiatoire pour prier « AVEC ELLE, EN ELLE. PAR ELLE. »

Après quoi les ORAISONS pourront reprendre avec un nouvel espoir, et la salutation : LE SEIGNEUR SOIT AVEC VOUS, maintes fois répétée, se croire efficace, et l'ITE MISSA EST, renvoi des fidèles de l'Eglise dans la vie et du rite dans l'effort, espérer en cueillir les fruits.

Dans cet ensemble, tous les moyens de la prière publique et privée, intérieure et extérieure : pensées, images, voix, gestes, objets, tout s'adapte, tout s'ingénie, tout joue le rôle de symbole agissant à l'égard du sentiment religieux où s'enracinent les prières. Priant Dieu par le sacrement, priant selon le sacrement, dans ses formes ; priant Dieu en sa réalité que le sacrement nous offre, nous ne doutons plus que notre exaucement ne dépende que de nous. Le prix infini que nous attribuons à une messe ne se réduit que du fait de dispositions trop souvent insuffisantes, sinon nulles.

Et les journées qui ramènent sans se lasser cette représentation active mettent en œuvre, par elle, la puissance des répétitions, des superpositions d'impression, des rythmes insistants qui obsèdent. Ne s'agit-il pas ici d'obséder Dieu, comme il l'a voulu, et de s'obséder soi-même pour lui correspondre ?

Quand le soleil se lève, toujours neuf, dans son or constamment frappé ; quand l'Epoux, ainsi que dit le psaume, sort de la couche nuptiale des nuées, bien dispos, prêt à faire sa tâche, il trouve l'autel dressé, et plus que sa jeune clarté celle des cierges fut vigilante.

La rotation de la terre présente à tour de rôle les autels de tout l'univers à cette gloire qui éclot sur l'homme chaque matin, et ce geste oriental au soleil levant est pour le fidèle, adorateur en esprit et en vérité, un éblouissement pieux en présence de la Lumière qui ne s'éteint pas, de la Lumière ineffablement ténébreuse à notre ignorance.

La prière qu'on dépose sur cette table de pierre exposée au ciel ; l'ex-voto qu'on suspend à cette croix éternelle qui chaque jour à travers le temps monte de l'ombre et se dresse, recrucifiant spirituellement notre Frère Sauveur, Dieu les accepte, et nous-mêmes collaborons d'une âme merveilleusement préparée, si nous sommes conscients, à ce que nos vœux exigeaient du ciel et de son aide.

Du reste, ces journées liturgiques reproduites sans fin se suivent, selon le proverbe, et ne se ressemblent pas. La liturgie capte le temps non seulement selon sa suite, mais

selon sa variété. Dans tout le drame des saisons, les symboles abondent et les impressions utilisables foisonnent ; le décours du travail représentera et soutiendra l'essor des pensées religieuses et leur application que l'action sacramentelle aidera. Aussi voit-on, dans les figurations de l'art chrétien, des zodiaques, des SAISONS symboliques, des MOIS avec leurs travaux.

Dans le retour des anniversaires quotidiens, toute l'histoire revit, et l'histoire religieuse pourra donc faire passer sous nos yeux, annuellement, ces gestes de Dieu qui sont la vie du monde au surnaturel et ces gestes du Christ qui de l'Annonciation à l'Ascension et à la Pentecôte, puis dans sa vie avec nous, sa nouvelle vie cachée plus fertile en œuvres, émettent les enseignements, les exemples, les promesses d'exaucement, les motifs d'espoir. Les fêtes de nos parents selon la chair marquent des points clairs sur les colonnes grises du calendrier : les fêtes des saints, nos parents selon l'esprit, allument une lampe commémorative devant l'image de beauté religieuse qu'ils nous ont laissée.

La liturgie fait tourner sa roue, et les « TEMPS » reviennent. Les saints passent : on les reconnaît ; on les suit

un instant des yeux, et de ce bout de conduite idéale fait aux héros de la vertu sur le chemin du ciel, on aura lieu de garder une impression d'autant plus utile qu'à leur suite, rayonnant sur eux, le Triomphateur des temps liturgiques s'avance. Le Christ, symbole vivant et symbole agissant de la destinée humaine ; le Christ qui est sacrement par lui-même, par sa vie, par sa mort, et qui subvient par l'Eucharistie à tout ce qui nous manque : c'est le mystère sauveur que la liturgie met sans cesse en jeu. Aussi l'Eucharistie est-elle le centre de toute la liturgie catholique au point de vue des temps, comme nous le disions au point de vue du rôle. Les HEURES tournent autour de la messe, les FÉRIES autour du dimanche, l'année autour de Pâques.

Comme ce Pasteur des catacombes qu'on voit peint sur une voûte au milieu des SAISONS, le Christ sacramentel trône dans le ciel de la liturgie et en guide les astres. L'AVENT l'annonce et dit : JE REGARDE AU LOIN ET JE VOIS LA PUISSANCE DE DIEU QUI VIENT, ET UNE NUÉE COUVRE TOUTE LA TERRE. » — « OUVREZ VOS PORTES ; OUVREZ-VOUS, PORTES ÉTERNELLES, ET LE ROI DE GLOIRE ENTRERA. » Est-ce le Christ, est-ce le

soleil radieux du printemps, qu'on salue ainsi ? Les deux, l'un figurant l'autre, et la prière profite de nos vœux terriens.

Durant le temps de l'Avent, les germes dorment dans la terre comme Jésus au sein de Marie, et comme le temps de Marie va venir, ainsi celui de la terre, auquel le RORATE le compare évidemment quand il chante : « QUE LA TERRE S'OUVRE ET GERME SON SAUVEUR ». Noël survient : printemps du cœur, au milieu de la neige du dehors et de la chaleur de l'âtre. L'Épiphanie symbolise le rôle messianique auquel les chefs de peuples et aussi les royautés intimes doivent tribut. La Septuagésime annonce le temps de la pénitence. Le Carême arrive : c'est mars ; c'est le temps maussade et incertain ; c'est le réveil de la vie et ses hésitations entre chaud et froid, entre beau et triste, telle cette vie traversée qui si souvent tourne à l'épreuve de la Passion pour aller vers Pâques.

Pâques fleuries et son octave glorieuse, qui couvrent comme d'un pont les journées tragiques, marquent le point culminant de la liturgie annuelle. Voici le temps de liesse de l'année chrétienne. L'époux est là, on ne jeûne plus (Matth., IX, 15) ; la prière est joyeuse. C'est l'entrée de

la belle saison, il est vrai toujours passagère. Mais qui rit ; juin et juillet qui fauchent et moissonnent ; août qui bat le blé pour la grange et l'autel ; septembre qui récolte les fruits et commence à dorer la terre ; octobre qui foule les grappes, le calice près du fût qui attend ; novembre qui recommence à semer, ensevelissant tout pour que tout renaisse, jour des morts de la terre, veille d'un nouvel Avent : telles sont nos saintes saisons que la prière suit, dont elle note la rumeur triomphale ou mélancolique. Des fêtes particulières les parsèment : telles celles de la Vierge, dont le parfum se répand partout, ingénieusement distribué par une piété subtile et pratique.

Le fidèle qui se laisse faire, entraîné par ce cycle puissant et en si pressant contact avec la nature, cueille tout du long des leçons et subit des stimulations qui rendront sa vie avec Dieu riche de sève. La prière des missels, quand on suit l'année, nous expose la religion sans en omettre aucun aspect ; elle en poursuit les phases, en relate les faits, en présente le personnel sacré, en dévoile les fins ; elle enclôt le tout dans le cas du Christ : elle le concentre en l'Eucharistie, et elle répond, si nous la vivons, à tous les besoins de notre âme.

Tous ces mystères qui se lèvent, s'éloignent, s'évanouissent, reparaissant l'an d'après tout nouveaux et cependant connus, grâce à l'exacte mesure de mémoire et d'oubli procurée par une giration dont notre vie est la fille ; la vie et la mort qui passent ; la joie, la peine, le travail, le repos consacrés par Dieu ; la matière et l'esprit faisant son œuvre, au cours du temps qui fuit et se reverse en l'éternité : tout cela s'empare de l'être et y imprime des traces ; son retour varié donne le bénéfice à la fois des séparations et du revoir ; l'empreinte se creuse et devient plus indélébile après chaque passage ; dans l'imagination aussi bien que dans la pensée, presque dans la chair, l'invisible établit sa présence active.

Vraiment, il y a dans ce sacrement permanent, pour le chrétien qui s'exerce à en scruter persévéramment les arcanes, y soumettant son cœur, un moyen universel pour que le tout de nos vœux, s'ils sont droits, se réalise. Nous voulons Dieu avec nous pour cette vie, afin d'en vaincre les obstacles, d'en écarter les tentations, d'en calmer les douleurs, d'en procurer les biens, d'en consoler la brièveté, de la faire éclore en l'autre. La vie sacramentelle et sa liturgie nous offrent pour cela nos plus sûrs espoirs.

Quoi que nous demandions, surtout nos biens suprêmes, le demander par le Christ, devant l'autel, avant tout dans la communion, bien unis à l'esprit de l'Église au moment de la requête, parce que ce moment comporte une grâce qui fera place à une autre, mais qui, elle, ne revient pas ; puiser dans ce trésor infini et si divers, par le moyen des rites, ce qui convient à notre cas et à nos besoins : c'est l'assurance la plus solide d'obtenir, parce que c'est prier Dieu selon Dieu ; parce que c'est mériter de notre part tout en captant les mérites du Christ, ceux des saints, ceux de nos frères, en la meilleure forme ; parce que c'est se mettre en état de fournir de son côté la collaboration nécessaire.

Si nos puissances d'oubli et nos ignorances forment ici un obstacle à de si hauts intérêts, corrigeons-nous. Pie X a déclaré que « l'esprit chrétien se puise, comme à sa source première et indispensable, dans la participation aux saints mystères et à la prière publique et solennelle de l'Église » (1). Que ces « FONTAINES DES EAUX », comme dirait le psaume (Ps. XLI), ne nous soient pas fermées, nous dont le cerf altéré a fourni le symbole.

(1) « MOTU PROPRIO » DU 22 NOVEMBRE 1903

« COMME LE CERF SOUPIRE APRÈS LES COURANTS
D'EAU : AINSI MON ÂME SOUPIRE APRÈS TOI, O DIEU, »

ô Dieu, des cieux que je n'atteins pas, ô Dieu
humain qui t'inclines à portée de ma nature,
ô Dieu caché de l'Eucharistie qui te livres,
Dieu des matins, Dieu des saisons,
Dieu de la nature et de l'âme,
Dieu du temps qui se reverse en
l'éternité, Dieu qui attends,
reçois, exauces et sauves,
Dieu avec nous, pour
que nous soyons un
jour avec Toi !

LES HEURES CHRÉTIENNES

NOTRE vie est une unité coupée par le temps. La coupure n'est jamais totale, sans quoi la multiplicité irrémédiable s'introduirait et la vie s'arrêterait ; mais une entaille profonde n'en est pas moins marquée dans nos destinées autant de fois que l'un des grands cycles dont tout dépend marque une fin, dans cette suite de recommencements fugitifs qu'est notre existence.

La vie du monde nous entraîne et nous mesure. La grande horloge marque les heures, les mois, les saisons, les années ; elle marque surtout, grâce à celui des phénomènes naturels qui nous affecte le plus directement — je veux dire la rotation diurne — cette succession bizarre de redressements et de chutes, cette alternance qui encadre entre deux nuits, comme entre le néant et la mort où la vie entière circule, les parcelles de durée à nous concédées.

Le jour, cette durée si rapide — le HÉROS SOLEIL dont parle le psaume étant à peine PARTI D'UNE EXTRÉMITÉ DU CIEL QUE DÉJÀ IL TOUCHE A L'AUTRE (Ps. XVIII) — le jour est cependant une vie en raccourci : lever qui est une naissance, matin qui est une enfance, premières

heures qui sont une jeunesse, midi, après-midi, maturité qui décline peu à peu, jusqu'à ce que le soir tombe sur les années grises et sur la vieillesse du jour.

La prière ne peut pas manquer de suivre, en s'y adaptant, ce décours, qui représente pour elle une volonté providentielle. Celui qui dit : PRIEZ, est le même qui sépara jadis la lumière des ténèbres et qui « APPELA LA LUMIÈRE JOUR ET LES TÉNÉBRES NUIT. » (Gen. 1,4,5.)

A notre humilité, grande en sa soumission à plus grand qu'elle, ou pour mieux dire appelée au règne par l'amour, il est demandé de se soumettre à cette loi qui règle les temps, et de répartir ses oraisons, adoratrices ou demanderesses, selon les phases de la vie que Dieu nous fit.

Il est bien vrai que d'une certaine façon la prière doit être continue, en ce que le désir, qui en constitue le fond, ne nous quitte pas plus que nous-mêmes, ni que Dieu qui par sa grâce perfectionne la nature qui désire en nous.

La prière vient de la nature indigente et de la grâce : nature qui appelle ; grâce, nouvelle nature, qui exige ses objets et, par l'élan de charité, nous fait crier, ainsi que dit saint Paul : PÈRE ! PÈRE !... Or, arrêter l'élan de la nature et de ses désirs droits, arrêter l'élan de charité

qui nous pousse aux meilleures requêtes, c'est pécher. Cesser de prier, ce sera donc pécher, s'il s'agit de cessation positive, par refus, ou même de cessation négative, par l'absence de ce désir droit qui priait de lui-même. C'est bien à la lettre, en ce sens-là, que nous prenons le mot de l'Évangile : « IL FAUT TOUJOURS PRIER, ET NE JAMAIS CESSER. »

La vie chrétienne réalise d'ailleurs tout naturellement ce précepte. Tout ce que nous pensons, disons et faisons en esprit de nature droite animée par la charité est une espèce de prière, et nous-mêmes en avons le sentiment quand nous disons proverbialement : Qui travaille prie. « Par la foi, l'espérance et la charité, dit saint Augustin, — on pourrait ajouter par leurs œuvres — le désir étant continu, nous prions toujours ⁽¹⁾. »

Mais la prière expresse, qui est la prière proprement dite, ne peut pas être continue. La construction de l'esprit ne s'y prête point ; d'autres devoirs nous pressent. Qui travaille prie, disons-nous ; mais la réciproque n'est pas toujours vraie. Il faut donc essayer de mimer la conti-

(1) EP, CXI, AD PROBUM, C. IX.

nuité au moyen des reprises, l'ayant déjà réalisée virtuellement par nos intentions.

Comme, en gravure, le pointillé donne la ligne et les hachures le plan ; comme les lumières d'une avenue donnent de loin deux traits qui convergent et toutes celles de Paris une clarté d'ensemble qui crée une nébuleuse dans la nuit : ainsi les étapes de prière bien réglées, au cours du temps, créent la lumière de l'âme et procurent la continuité nécessaire de nos vœux religieux autant que le permet l'existence.

Il en coûte quelquefois de se plier à une discipline que volontiers certains déclareraient oppressive et arbitraire. Prier quand on en a envie, c'est le caprice, et le caprice nous plaît ; son contraire, c'est la tyrannie, pensons-nous. Entre la tyrannie et le désarroi, il y a pourtant la rectitude.

C'est dès le matin qu'il faut prendre un parti décidé et affirmer par un premier acte l'acceptation du devoir.

Le matin est un départ, le matin est une naissance. Quand je me réveille, je sors, comme par une création nouvelle, du néant relatif du sommeil. J'étais, mais je ne le savais

pas, et c'était comme si je n'étais pas. Maintenant, je renaiss et je rentre en moi-même comme dans une demeure qu'on avait quittée.

Je suis ; j'inaugure l'existence diurne ; je prends essor comme l'astre sur sa couche d'horizon. Où vais-je ? Quelle trajectoire correcte ou vacillante vais-je suivre ?

Quand je vois par ma fenêtre la lueur du matin, que les liturgistes ont chantée mieux que tous les poètes, et que le coq dressé et tout vibrant lance son hymne dont saint Ambroise a formé le sien ; quand les bruits du travail renaissent, fleurs du silence qui pullulent peu à peu sur ses calmes eaux, et que, poussée par la lumière vers une autre nuit, la vie infatigable s'élance, mon âme aussi s'élance et transpose au surnaturel, en priant, le mystérieux départ du réveil.

L'aurore, ne serait-ce point la lumière de foi ? « VOUS ÉTIEZ AUTREFOIS TÉNÈBRES, dit saint Paul, VOUS ÊTES MAINTENANT LUMIÈRE DANS LE CHRIST. » (Ephes., v. 8.) Le coq, conscience sonore de saint Pierre lors du reniement, ne réveille-t-il pas toujours les âmes pécheresses ou indifférentes ? Les bruits qui passent dans la trame de mon oraison disent la continuité de l'effort pour

le bien. La reprise de vie dont tout rend témoignage mes sens marque une étape vers les réalités éternelles.

Le matin, c'est l'Éden. Je suis Adam sur son tertre, comme dans la fresque de la Sixtine. Dieu apparaît, car j'ai dit : « AU NOM DU PÈRE, ET DU FILS, ET DU SAINT-ESPRIT. » La Trinité ineffable est mon horizon : elle s'enveloppe dans les brumes intérieures comme dans la draperie vaste où Michel-Ange la fit s'envoler. « ME VOICI, SEIGNEUR, » semble dire le colosse enfant de Buonarrotti soulevant sa poitrine large et la fine pesanteur de sa tête ; me voici, dit le chrétien au réveil : que voulez-vous de moi, Seigneur, aujourd'hui ?

Et comme l'être sublime rêvé par le peintre poète tend son bras à la rencontre du doigt créateur qui lui infuse l'existence, moi je tends mon esprit, et Dieu le rejoint au moyen de la prière. Je me donne, je me consacre et j'appelle le secours. Je reçois le fluide et l'indication, je m'imbibe de lumière active. Si je fais ma prière ainsi qu'il convient, m'appropriant, m'appliquant ces beaux « actes » et ces formules sacrées dont se compose le rituel du matin, je saurai ce que je dois faire, et je le voudrai, comme si j'avais assisté au conseil céleste et

comme si, dans ma volonté, c'était la volonté de Dieu qui agissait. N'est-ce point le cas, quand, par la charité, dont la prière chrétienne épouse le désir, je confonds ma destinée avec celle de Dieu dans le monde et dans moi-même, ne voulant rien que selon ses fins, et pensant découvrir dans mon obéissance d'amour ma réalisation personnelle la plus haute ?

Ma prière faite et l'encombrante personnalité pécheresse écartée, je rentrerai en moi-même à pleines voiles ; je suivrai mon propre sens que Dieu m'a montré ; je m'avancerai dans ma lumière qui est sa lumière ; je courrai vers l'horizon qui est formé par ses bras ; à la hauteur de ma propre divinité issue de la sienne par la grâce, j'irai vers la divinité de mon Seigneur.

Lève-toi, chrétien, et prends ta route ! Dieu, qui ne dort pas, t'attendait pour l'étape nouvelle. Tu as devant toi un effort à donner : effort de travail, effort de vertu active ou patiente, lot d'épreuves à accepter, prochain à aider et à supporter. Sois viril ! C'est un païen, Philippe de Macédoine, qui se faisait dire chaque matin par un esclave : « Philippe, souviens-toi que tu es un homme ! » Pour être un homme, non selon la formule païenne, mais

selon la foi dont tu fais profession, chrétien, il faut suivre le Fils de l'Homme. Emboîte tes pas dans les pas de ton entraîneur divin, et pour que la croix chargée sur son épaule t'encourage à porter la tienne, va, si tu le peux, te ressouvenir d'une vie et d'un sacrifice qui te concernent, dans le sacrement qui en est le mémorial.

La messe, la messe du matin, telle est, sans qu'elle fasse tort à l'autre en aucune façon, la meilleure prière. Ceux qui l'entendent habituellement, ou bien la disent, y trouvent un rafraîchissement qui change pour eux l'impression de la vie. Tellement qu'un prêtre sans sa messe ou une âme pieuse empêchée se sentent pour quelques heures comme désemparés ; il leur manque, qui sait ? l'allumage du moteur, pour la bonne mise en marche de l'âme.

La paix de cette demi-heure dans une église encore silencieuse, avec un voisinage uniquement pieux, sans foule distraite et distrayante, resserre l'intimité sacrée et fait dire comme le psaume : « GOUTEZ ET VOYEZ COMME LE SEIGNEUR EST DOUX. » (Ps. XXXIII, 9.) Le petit effort de préparation et même la route que certains doivent faire contribue à l'impression de trouver Dieu après l'avoir cherché. Si c'est chez soi qu'on pos-

sède ce trésor, toute la demeure n'en sera-t-elle pas enrichie et la vie haussée ? Une telle célébration dans le chez soi, c'est de la Lumière dans une maison diaphane ! N'allez point circuler, vous qui logez Dieu, même dans les pièces qu'il vous abandonne, comme si son atmosphère n'envahissait pas tout. Il est l'hôte de partout ; son cœur bat à travers vos cloisons, et vous êtes constamment dans son souffle.

Me voici dans la vie. J'agis. Une succession de pensées, d'actions, de marches, de conversations, d'entreprises se déroule. La part de la prière n'a pas coutume d'y être réservée par beaucoup ; la plupart vivent, après l'instant donné à Dieu le matin, comme ne le connaissant plus, au risque de ne connaître non plus ni eux-mêmes, ni leurs devoirs, ni davantage les consolations et les secours que Dieu nous apporte.

Tel n'est pas l'idéal chrétien.

Avant le travail et aussi pendant, quand une difficulté nous arrête ou que cet effort qui sent l'esclavage éprouve le besoin de se relever en montant à la liberté de l'esprit ; — quand l'horloge sonne, rappelant l'éternité que présage

la fuite du temps, et que cette voix grave, toujours mourante nous dit que meurent l'une après l'autre nos espérances de durée et qu'il faut donc nous raccorder aux espérances immortelles ; — quand l'heure de la tentation vient pour nous et que notre force n'étant pas assurée d'elle-même a besoin de la grâce, force de Dieu qui veut se voir désirée, appelée, afin de collaborer avec nous, au lieu de se substituer à nous demeurés inertes ; — au moment d'aborder le prochain, dont les défauts et les nôtres au contact sont la pire des tentations, la plus fréquente du moins, et qui exige l'intervention expresse du divin, car la personne humaine nous cache Dieu plus que ne font les choses ; — une fois dans la journée, quand on le peut, à l'église, dans la visite au Saint Sacrement, afin que notre hôte divin ne soit pas seul, et que nos circulations se sanctifient par cette pieuse étape, et que la paix du sanctuaire calme en nous l'âpreté des désirs de vie ; — et puis aussi au courant d'une lecture pieuse que tout chrétien devrait faire à un moment du jour ; au courant de la méditation, qui est une prière elle-même, une ORAISON, et sans laquelle il est bien entendu que nul n'avance dans le chemin du parfait ; —

et puis encore au moment des repas, quand l'animal, en nous, réclame et obtient, tenu d'invoquer Celui qui donne sa nourriture à tout être, et quand, d'autre part, cette nourriture voulant nous profiter pour le bien et l'animal devant être bridé en même temps que satisfait, il convient d'ajouter à la pâture charnelle celle dont parlait Jésus au puits de Jacob en disant : « J'AI UNE NOURRITURE QUE VOUS NE CONNAISSEZ PAS » (Jean, iv, 32) — en toutes ces occasions, les fervents chrétiens prient.

Des prières admirables ont été composées pour avant et après les repas, avant et après le travail, avant et après l'étude, la lecture, la méditation, pendant les tentations, en vue des rapports avec le prochain, devant le Saint-Sacrement, etc... Les plus anciennes sont en général les plus substantielles et les plus humaines, en même temps que les plus surnaturelles. Celles que contient la liturgie dépassent tout (1). Consultez-les, lisez-les, au besoin

(1) POUR L'UTILITÉ DU LECTEUR, JE CITERAI LE « LIVRE DE LA PRIÈRE ANTIQUE » DE DOM CABROL (OUDIN). LES TROIS CHARMANTS RECUEILS DE LÉON GAUTIER (COLLECTION V. PALMÉ) ET LES ADMIRABLES PRIÈRES DE SAINT THOMAS D'AQUIN, ED. SERTILLANGES, LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE.

apprenez-les : c'est toute la vie du jour en son écoulement qui en sera sanctifiée. Le soir qui vient ne baissera pas alors son rideau sur cette absurde comédie que représentent tant de vies, ni sur la respectable mais caduque ambition d'un bien vivre purement temporel : il suspendra pour quelques heures et en partie seulement — car le sommeil aussi prie — une vie utilisée, prête à se reverser dans la durée éternelle.

Le soir, la prière dit en effet ce qui convient à la mort du jour et à la mort de nos jours additionnés qui est la mort totale. Ces deux sœurs ténébreuses : la nuit, la mort sont rapprochées par la liturgie et par l'instinct religieux tellement qu'on les trouve jointes dans toutes nos formules. « QUE LE SEIGNEUR TOUT-PUISSANT ET MISÉRICORDIEUX NOUS ACCORDE UNE NUIT PAISIBLE ET UNE FIN PARFAITE », dit l'office de COMPLIES, et plus loin, dramatisant par l'emploi des paroles du Sauveur mourant une situation qu'il veut voir semblable, il dit : « SEIGNEUR, JE REMETS MON ESPRIT ENTRE TES MAINS (1). » La pratique chrétienne a établi en tradition cette façon

(1) OFFICE DE COMPLIES.

de prier, en nous recommandant de nous disposer, le soir, comme si le sommeil était véritablement une mort. Il l'est, disais-je, à sa façon. Il nous replonge dans l'inconscience ; il abolit l'action extérieure et ne laisse plus subsister que cette ardeur sans flamme qui sous la cendre couve dans les foyers qui reluiront. Il nous abat, nous ramène à la terre d'où nous sommes sortis, nous livre à la pesanteur sans le contrepoids de l'énergie qui nous dresse, nous restitue au déterminisme des forces que notre liberté active combattait, détend nos facultés, nous verse l'oubli sous la grande paix des astres, dans l'ombre maternelle et dans le silence des tâches achevées ; il abolit le contrôle de l'âme, nous donne pour couche, au delà du lit étroit, la planète où la vie est une « moisissure », en nous rappelant que la moisissure tombera, quand les souffles glacés d'une terre morte ou l'incendie des astres entrechoqués mettront fin à nos cycles transitoires.

Avant ce jour-là, c'est moi, parcelle de cette vie déjà si fragile, qui prouverai ma caducité. Je m'endormirai d'un sommeil profond, tellement profond que le rêve de la vie n'y sera plus possible. La rêveuse éternelle qui cons-

truit nos corps se sera distraite de moi et aura porté ailleurs sa songerie créatrice.

C'est ce que me rappelle cette mort en effigie qui s'appelle le sommeil. Elle me le rappelle et le réalise en partie ; car ce qu'elle fait tomber de ma destinée sous le coup de tranchet qui détend mes forces ne fera plus retour. Un jour de plus que j'ai vécu : un jour de moins que j'ai à vivre.

Pourtant, puisqu'il en reste, ne faut-il pas les préparer, et aussi réparer ceux qui précédèrent ? Prière du soir, examen de conscience qui s'y incorpore, résolutions après regrets, hommage au Maître de la vie et de la mort dont le sommeil et la veille sont l'image, confiance et crainte filiale, sentiment de la gravité dans la paix de l'espérance que suggère la foi : c'est le programme du soir.

Quelle grâce, quand on y réfléchit, que cette coupure quotidienne qui arrête la vie comme l'ancre d'échappement arrête le poids de l'horloge, qui sans cela s'affole ! La vie pourrait si bien, une fois mal engagée, courir tout d'une traite à sa perte ! Les partisans de la métempsychose pensent qu'à une vie manquée peut succéder une autre vie qui profitera de l'expérience. C'est mon cas.

Je meurs le soir, et si je manquai ma vie de vingt-quatre heures, je puis la reprendre. Je me succède à moi-même et j'hérite de moi-même. Je fais mes propres funérailles et ramène mon linceul, puis, comme Lazare, comme le Christ au matin de Pâques, je rejette le linge de mort et je trouve ma délivrance. Je pourrai donc, en levant les yeux vers la source d'inspiration et de force, en priant, acquérir ce qui m'a manqué et l'utiliser, reconnaître ce que je fis mal et le réparer, redresser ma vie alors qu'il en est temps, ma chute n'étant cette fois que provisoire. « Si j'avais su ! » disent beaucoup d'êtres finissants. « SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT ! » dit le proverbe : moi, je puis et je sais, par l'examen de conscience et par la résolution que la prière m'inspire en la secondant. La vieillesse du soir et la jeunesse du matin ont ceci d'heureux qu'elles ont un seul bénéficiaire. Je n'ai qu'à vouloir, et la prière réparatrice m'y entraîne, comme elle m'y aidera.

Notre exemple, ici comme en tout, c'est le Christ. Nous savons qu'il priait dans toutes les occasions que nous avons en commun avec lui d'honorer et de servir le Père, en nous servant et nous honorant nous-mêmes. Il

priaît le matin au réveil. Avant et après le repas, il « RENDAIT GRACES ». Il priaît avant d'entreprendre une action, de faire un miracle, son travail à lui. Avant la tentation au désert, il prie ; il prie longuement avant le choix de ses disciples ; il prie « PLUS LONGTEMPS » dans sa souffrance à Gethsémani. Et nous lisons dans l'Évangile que le soir, quittant les siens, secouant, bien qu'il l'aimât, la poussière des chemins terrestres, il s'écartait, gravissait quelque belle colline comme pour se rapprocher de son Père, trouvant une solitude totale, et là, dans l'attendrissement rose des soirées orientales, dans la vibration calme qui enivre et n'agite pas, il s'extasiait et ouvrait son âme au ciel.

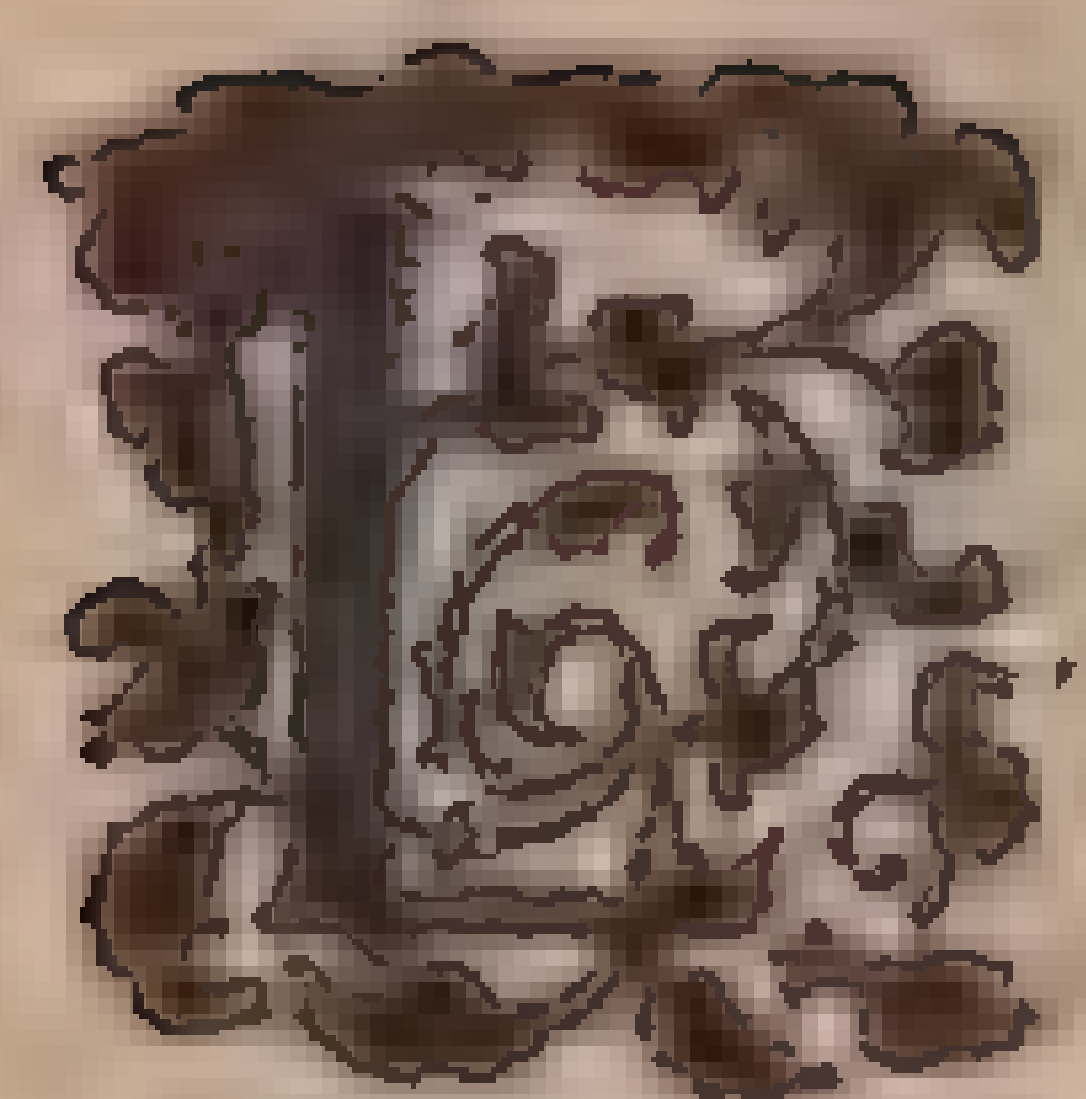
Nous ne pouvons soupçonner ce qui se passait alors dans des intimités ineffables ; mais nous savons que Jésus adorait, qu'il appelait Dieu et que, dans le repos nocturne, il composait ses lendemains comme il faut composer les nôtres.

Si notre vie de chaque jour est ainsi réglée ; si chaque étape, chaque portion mesurable de l'existence s'oriente et s'imbibe du divin, notre vie s'en souviendra et ressemblera mieux à celle du Frère adoré, notre modèle.

Les moments d'oraison déteindront sur les autres ; ils nous mettront dans l'état d'esprit qui convient toujours : esprit du serviteur de Dieu et du voyageur vers les plages célestes.

La multiplication ne change pas l'espèce des unités. Que nos unités de vie : les journées, les heures soient chrétiennes grâce aux HEURES CHRÉTIENNES, tout sera chrétien en nous, et il deviendra vrai en un sens précis, ce mot de Cicéron dont la noblesse n'arrivait pas à éviter le vague d'une pensée sans croyance assurée et sans espoir ferme : « Une vertu divine enveloppe la vie humaine ».

LES HEURES CANONIALES



A prière aurait lieu d'être continue comme nos besoins, comme le droit de notre Dieu à l'adoration et comme ces désirs de vie dont les initiatives, laissées à elles seules, se reconnaissent impuissantes. Notre condition ne se prête évidemment pas à une telle assiduité d'oraison, et puisque la difficulté tient au fond de notre nature, il n'y a pas de chance qu'elle soit totalement vaincue.

Toutefois, la possibilité apparaît de l'atténuer, si, au lieu de l'individu isolé et accaparé par la vie, on s'adresse à une collectivité ; si l'on y fait appel aux spécialités, et si d'ailleurs le caractère universel du groupe ainsi mobilisé peut procurer à l'action rituelle une permanence relative. Or, n'est-ce point là le cas de notre Église ?

L'Église, qui recommande aux fidèles la prière fréquente et la sanctification organique du temps, devait s'organiser pour son compte selon que s'y prêtent ses ressources autrement vastes et son incomparable puissance d'exoration. Elle le fit dès la première heure, et depuis, elle a toujours maintenu le régime de prière publique, organique et cyclique auquel sa diffusion a donné de jour en jour plus d'ampleur, comme nous le notions à propos de prière sacramentelle.

L'Eglise épouse nos situations et admet leur diversité ; sa vie est faite de toute la vie : elle ne peut donc nous demander à tous ce qui serait incompatible avec nos soucis, avec nos tendances ; elle ne généralise que l'indispensable. Mais comme dans la société civile il y a des spécialistes de la pensée, à côté des actifs et des militants, on trouvera dans l'Eglise des spécialistes de la prière, des magistrats tenant ce rôle de justice à l'égard du Ciel et de service à l'égard de notre monde besogneux.

Personnes publiques, et, par l'esprit lyrique dont se pénètre la liturgie, poètes du spirituel, troubadours du surnaturel, aèdes mystiques aux écoutes de l'inspiration, tandis que la terre se satisfait de sa prose ; cigales qui chantent dans le matin, et aussi le jour, et aussi la nuit, et aussi l'été comme celle du fabuliste, et aussi l'hiver, associant la prière aux travaux ; représentants de l'universelle assemblée chrétienne, celle d'aujourd'hui et celle de tous les temps, celle de tous les mondes : tels sont les moines au chœur, les chanoines au lutrin, les moniales dans leurs stalles bourdonnantes, les prêtres murmurant leur bréviaire, diminutif de l'office canonial.

C'est bien d'une représentation qu'il s'agit, ne nous y trompons pas. Le choriste ne prie pas pour soi, si ce n'est par une concomitance d'intention qui reverse sur chacun la prière de tous. C'est toute la vie de l'Eglise qui, par le moyen de cette prière officielle, veut s'élever vers Dieu, toute, dis-je, même en ses humbles tâches, qu'une telle orientation magnifie en les respectant. Notre unité et par conséquent tous ses termes vont s'y exaltant, y compris la nature qui dépend des hommes, celle que l'effort nous incorpore et nous associe, y compris l'histoire. Dans la stalle où il s'accoude, penché sur le gros antiphonaire ou feuilletant, pour trouver l'endroit, le livre aux riches combinaisons orantes, le choriste est un témoin et un prophète des temps, dont le présent est le centre toujours fuyant ; des espaces, où le lieu de prière est comme le minaret de Damas, au bord du désert.

Le muezzin est grand, quand il hèle sa communauté pour « LA MEILLEURE DES ŒUVRES » et « ATTESTE LA GRANDEUR D'ALLAH » : le choriste chrétien fait porter le cri plus loin ; car il convie l'Eglise universelle unie au Christ, Roi des siècles et Sauveur des êtres ; car il l'exprime, cette société d'âmes, la donne à Dieu en hom-

mage, la recommande aux bienfaits et la pousse vers ses destinées, en y prenant lui-même humblement sa place.

La psalmodie et le chant se destinent à interpréter l'harmonie religieuse des mondes, à sanctifier le cours des saisons, à égrener les lunaisons, les jours, les heures, avec tout leur contenu qu'elles embaument, exorcisant le mal, confirmant, exaltant le bien.

La psalmodie et le chant accompagnent les bruits du travail ; ils répondent à l'enclume, au battoir, au fléau dans la grange, au grincement du char sur le chemin ; ils cueillent et poétisent le cri du bouvier autant que la voix de l'artiste, de l'orateur, du poète, autant que le verbe muet du penseur qui se concentre ; ils harmonisent même les appels stridents des sirènes de bateaux et d'usines, qui disent dans le clair matin la volonté d'une civilisation oppressive ; ils poussent à Dieu le chant du coq et le meuglement du bœuf qui s'abreuve en regardant au loin, et aussi le silence des nuits, et aussi le sommeil calme, où ils font passer une impression de repos spirituel, un vol d'âmes sur les corps inertes.

La prière canoniale entoure la terre d'un murmure saint. Comme nous le disions de l'Eucharistie, elle a le moyen,

grâce à l'universalité de notre Eglise, de se procurer l'ubiquité. C'est elle, l'Eglise, et c'est elle, la prière, sur les Etats desquelles le soleil ne se couche pas.

Le jour ici — nuit pour l'autre hémisphère ; le matin en France — soir pour Wellington, le filet des prières est tendu et les grâces s'y prennent, et les âmes s'y nourrissent et s'y sauvent. De fuseau horaire en fuseau horaire, chaque heure d'office s'avance, et toujours sur un point du globe elle se trouve d'actualité. Chaque prière de l'aurore illumine doucement et successivement toute la terre ; chaque nocturne y verse le mystique repos. A tout moment, autour de la planète priante, il fait jour, il fait nuit, la lumière naît et se s'éclipse, et la chrétienté dit par ses hérauts apostés partout : Tes serviteurs se lèvent, Seigneur, ils se couchent, ils travaillent, ils supportent, ils subissent la tentation, ils t'appellent : sois-leur secourable et bienveillant, Seigneur !

Le surnaturel est comme la nature, il ne se repose pas ; mais les hommes se reposent, et c'est pourquoi il y avait lieu d'instituer cette permanence sublime, cette audience auprès de Dieu qui ne s'interrompt point et qui, avec le cérémonial fixé — les CANONS y veillent : d'où le nom

de prière CANONIALE, — rend honneur et présente les requêtes humaines.

En chaque point où fonctionne cette institution, elle s'efforce, comme nous le voyions déjà tenté moins parfaitement par la prière individuelle, de mimer la continuité par des reprises régulières, plus fréquentes cette fois et plus solennelles. Leur nombre est emprunté aux anciennes traditions qui attachent au septénaire une signification symbolique. C'est la gamme de prière ; c'est le chandelier à sept branches de la liturgie judaïque ; c'est le groupe des sept esprits adorateurs de la Bible (Tobie XII, 15) ; c'est le nombre des périodes créatrices rappelé dans la louange adressée au Créateur.

La continuité de l'Église avec le judaïsme pieux fournissait des indications qu'on n'eut garde de négliger, en réglant la prière rituelle. Le Prophète avait dit : « SEPT FOIS LE JOUR JE PRONONCE TES LOUANGES » (Ps. CXVIII, 164) ; Daniel avait mentionné TIERCE (9 heures), SEXTÉ (midi), NONE (3 heures) ; le matin et le soir s'imposaient ; David se levait au milieu de la nuit pour prier (Ps. CXVIII, 62) ; la division romaine de

trois en trois heures influençait : tout portait vers une combinaison qui subsiste encore, celle qui distribue la prière canoniale en deux offices de nuit et cinq de jour.

D'abord, la VEILLE (vigilia) ou MATINES, avec LAUDES qui la complètent à l'aurore ; ensuite PRIME, TIERCE, SEXTE et NONE qui se partagent le jour ; puis VÊPRES, ou office du soir et COMPLIES qui achèvent à l'heure du sommeil.

L'office débute par cette phrase magnifique accompagnée de son geste : « ✠ DOMINE, LABIA MEA APERIES.. SEIGNEUR, OUVRE MES LÈVRES ET MA BOUCHE ANNONCERA TES LOUANGES » (Ps. L. 17). Chaque heure commence par une invocation jaculatoire appelant le secours divin : « ✠ DEUS IN ADJUTORIUM MEUM INTENDE... » Ensuite des psaumes accompagnés de courtes ANTIENNES. Ensuite un hymne qui précède ou qui suit les psaumes, marquant le caractère de l'heure, de la fête ou du saint qu'on veut célébrer. Ensuite les LEÇONS, morceaux d'édification ou d'histoire chrétienne, ou, aux PETITES HEURES, le CAPITULE, leçon en quelques lignes. Ensuite, le RÉPONS, alternance de prière entre un soliste et le chœur. Enfin, une ORAISON que le président récite et qui exprime les désirs communs.

Tout cela forme un ensemble varié, riche, plein de poésie et d'humanité autant que de piété puisée aux sources. La Bible, qui en constitue le fond, est divisée de façon à ce que l'année l'épuise ; le psautier est épuisé dans la semaine ; l'histoire des Saints suit le calendrier, et fréquemment il s'en ajoute de nouveaux pour attester que l'Eglise sainte est toujours vivante.

Tout ce qu'il y a de plus beau dans le plus beau des livres, dans les Pères de l'Eglise qui le commentent, dans la Vie des Saints qui l'applique, dans l'histoire chrétienne qui en est une réplique en action ; tous les préceptes, tous les exemples, toutes les exhortations ; le contenu de la foi, les motifs d'espérance, les stimulants de la charité : le tout présenté dans un mode poétique à la façon dont l'antiquité conçut la poésie, à savoir comme une sorte de logique d'images, une utilisation, en faveur de la pensée et du sentiment, des mystérieuses liaisons qui existent entre la matière et l'esprit, le visible et l'invisible, de telle sorte que le surnaturel nous soit pour ainsi dire DÉMONTRÉ, c'est-à-dire montré en symboles, développé, inculqué, rappelé à qui l'oublie et relié pour mémoire à ce qui ne s'oublie pas : la nature et la vie terrestre — tel est l'office sacré.

Toutes les formes sont employées, comme répondant à nos diverses façons de sentir, qui seront ainsi exploitées. Le récit, le chant, l'exposé didactique, l'interpellation, la répétition en LEIT-MOTIV qui a tant de force pénétrante et que Wagner n'a pas inventée, l'acclamation en plusieurs langues : latin, grec, hébreu, qui sont les langues administrative, savante, mystique et dont l'ensemble symbolise toutes les langues de l'humanité — enfin la psalmodie avec ses deux modes : psalmodie antiphonée, c'est-à-dire à deux chœurs qui alternent, et psalmodie responsoriale, fondée sur l'alternance d'un chantre et du chœur : tels sont les rythmes provocateurs qui relancent à chaque instant des louanges neuves et, par le moyen d'excitations calmes, ne leur permettent de se fatiguer jamais.

Certaines formules font retour avec une insistance qui met à jour le fond de l'âme chrétienne : « DEO GRATIAS », cri de reconnaissance dont notre « GRACE A DIEU » est une survivance et qui était fort employé autrefois dans la vie civile ; « GLORIA TIBI DOMINE », « LAUS TIBI CHRISTE », cris de louange des premiers chrétiens qu'on trouve inscrits autour des vases sacrés, sur les

tables d'autel et aussi, aux catacombes, sur les tombeaux, afin que dans le culte de Dieu la vie et la mort s'unissent. Ajoutez ce « TU AUTEM... » qui est devenu proverbial : « QUANT A TOI, SEIGNEUR, AIE PITIÉ DE NOUS », phrase qui termine tout, qui se relie à tout, même aux pièces de liturgie qui n'y ont point affaire, tel le *DELEND A CARTHAGO* de Caton l'Ancien.

La prière corporelle, dont nous avons fourni les motifs en notant qu'elle serait à sa place surtout dans la liturgie publique, y rejoint en effet la prière intérieure, non pour l'altérer, mais pour la renforcer. La liturgie des heures est somatique afin d'être plus ardemment spirituelle. On se lève, on s'assied, on s'incline, on s'agenouille, on se prosterne, on se couvre et l'on se découvre, on murmure, on chante, on récite, on se tourne de face, vis-à-vis les uns des autres, de biais, dans la direction de l'autel ; on se salue, on s'encense, on s'asperge, on se porte l'antienne, on se livre à de brèves évolutions, on s'organise en processions..., et en tout cela c'est le corps qui prie, c'est le corps qui s'adapte au mouvement de prière ; c'est aussi le corps qui réagit, combattant la mo-

notonie et l'engourdissement, condamnant le laisser-aller et lançant ses ondes pour que les fluides nerveux et les rythmes poussent plus avant l'esprit dans la direction où il va.

Ceux qui pratiquent quotidiennement cette prière, la combinant avec la messe, dont à vrai dire elle ne se sépare pas, y trouvent un élément de formation dont il dépend d'eux seuls de mesurer la richesse. C'est comme un martèlement continu, varié, artiste autant qu'il appartient à un succédané de l'art divin. Notre être en peut devenir déiforme, c'est-à-dire modelé sur Dieu par la similitude des pensées, des sentiments, des jugements de valeur relatifs aux actes, par la conformation intérieure de l'âme en raison de la grâce.

Les HEURES reprises, laissées, retrouvées à chaque tournant ; leurs phases et leurs transformations dans la même essence, grâce au décours annuel, font métier d'entraîner les cœurs ; elles les pénètrent des pensées et des visées éternelles, à condition qu'on entre en cette éternité qu'elles referment sur vous, au lieu de les expédier, elles, quand normalement c'est nous qu'elles enveloppent et retiennent.

Par la doctrine, que la liturgie contient toute (LEX ORANDI, LEX CREDENDI) ; mais surtout par l'esprit de Jésus qui s'y insinue partout, et par l'action de présence que le souvenir permanent du Maître, vers lequel tout s'oriente, exerce dans les cœurs, on voit, chez les fervents, se développer une religion pleine de sève, nourrie d'intuitions riches, théologique et cependant ennemie de l'abstrait, et l'on sent un amour fondé sur le sentiment de relations grandioses, amour grave, écrasé de respect sans céder à la crainte, amour qui tend vers l'assimilation, bien éloigné de toute tare sentimentale : tel celui qui perce dans le MYSTÈRE DE JÉSUS de Pascal, braise qui ne flambe pas, mais qui purifie et qui régénère.

La spiritualisation de notre être et, après cela, l'extension du spirituel dans toute notre vie ne pourrait avoir de meilleur instrument que la liturgie orante unie à la liturgie sacramentelle, si nous n'en avons pas perdu le sens, ou si nous le retrouvions, comme de timides essais voudraient le faire espérer de la génération actuelle.

La tradition chrétienne tout entière est le témoin de

cette efficacité. C'est de la **SYNAXE** ou assemblée de prière rituelle organisée aux catacombes que partaient les premiers martyrs. C'est là que les vierges chrétiennes puisaient cette force de rayonnement et d'enthousiasme qui faisait d'elles ce qu'elles sont encore : une source de pureté et de foi.

Le chant des psaumes et plus tard des hymnes, psaumes du Nouveau Testament ; la lecture à haute voix des textes sacrés, l'exhortation et la préparation eucharistique étaient la nourriture spirituelle de tous, en ces premiers temps. Et c'est elle qu'on offrait aux catéchumènes, aux pénitents, au monde non encore converti, mais troublé. Elle était le divin appât, pour le poisson symbolique si souvent représenté alors dans les œuvres d'art, et qui était l'âme chrétienne.

Cette prière-là était éducatrice, et elle gardait néanmoins sa valeur entière pour ceux qui avaient passé les débuts. Les « parfaits », les clercs fervents, les anachorètes et les cénobites en vivaient ; les cantiques liturgiques servaient d'épithalame pour les épousailles mystiques ; l'office sacré était l'aliment quasi exclusif de la sainteté.

Les historiens du moyen âge reconnaissent que la liturgie joua un rôle prépondérant dans l'appriivoisement des Barbares et par suite dans la civilisation de l'Europe. Pour son usage, les églises abbatiales — tel Saint-Denis, tel Saint-Benoît-sur-Loire, où la prière liturgique s'inscrit dans toutes les lignes du monument — succèdent aux catacombes et les cathédrales aux basiliques. Jusqu'au XVI^e siècle, nos pères ne trouvèrent jamais les offices assez nombreux ni assez longs, et depuis, les âmes qui dans un monde refroidi gardent le feu sacré le doivent le plus souvent pour une part immense à nos rites.

Des convertis récents ont compris cette valeur et ont cherché à se l'approprier ; ils ont creusé le bréviaire, et l'assistance à la grand'messe, à vêpres, aux offices diurnes, voire nocturnes de telle communauté bien priante fut leur dévotion.

Nous, pendant ce temps, chrétiens mornes, nous oublierions volontiers nos trésors. Nous ne savons plus la liturgie : même ses éléments les plus essentiels nous échappent. Une messe de onze heures et quelques vagues SALUTS, c'est tout le culte de quelques-uns. CECI

— la chose facile, hâtive, quand ce n'est pas la dévotion puérile, « vigne sans raisin ⁽¹⁾ », arbre de Noël sans sève a détroné CELA : l'élément informateur et conformatteur, qui composerait en la forme de Dieu des âmes trop lointainement faites à son image.

Pic X a protesté, et il a essayé de réagir. On allait à Matines autrefois ; au IV^e siècle tous les fidèles y allaient chaque dimanche : le pape demande qu'on aille du moins à la grand'messe et à vêpres, qui résument aujourd'hui, pratiquement, la sanctification du jour du Seigneur. Quand la cloche des couvents, au moyen âge, sonnait les HEURES du jour ou de la nuit, tous les chrétiens fidèles qui entendoient s'unissaient en esprit ; ils savaient que là, près d'eux, derrière les murs parfumés d'unctions et dans les stalles sonores comme une caisse de viole, quelque chose de grand se passait. Une harmonie de louange composée en leur nom, offerte pour eux, vécue pour leur exemple, montait : ils en suivirent les rythmes, et même des artisans trouvaient simple, fût-ce en semaine, d'entrer à l'église des Carmes ou des Jacobins pour entendre une HEURE.

(1) EXPRESSION DE DOM FESTUGIÈRE. « REVUE DE PHILOSOPHIE
MAI 1913.

Nous, du moins, dans cette région que nous ne fréquentons plus, sachons que toutes choses demeurent ;
que le ciel de l'Eglise n'a pas éteint ses
astres. Derrière le nuage des ignorances
et dans le lointain des négligences,
continuons à estimer et à es-
compter, comme de trop
ingrats bénéficiaires,
ce que nous ne
vivons plus.

LA PRIÈRE ÉTERNELLE



A prière qui suit le temps et qui en marque de ses points lumineux les divers stades s'est présentée à nous comme une concession ; c'est ce qu'on accorde à la faiblesse de nos esprits et aux impedimenta de nos conditions terrestres. Au fond, puisque notre indigence ne se dément pas, Dieu non plus ne cessant pas de répondre à des vœux qui sollicitent sa providence paternelle, l'attitude naturelle de notre prière serait la continuité.

Chimère, évidemment, si l'on ne regarde qu'à la teneur matérielle des mots ! Mais nous avons indiqué par quelle voie cette exigence de théorie peut obtenir satisfaction d'une certaine manière, à savoir par le désir. Le désir de nature, dont la belle rectitude, quand nous la maintenons, est un appel à Dieu qui l'inspire ; le désir de charité qui reprend l'autre en sous-œuvre et, en le surélevant, l'achève : c'est l'origine de toute prière, et cela non seulement peut, mais doit demeurer permanent en nous.

Il y a lieu de compléter cette pensée en lui assignant ses formes d'application. Et puisque nous touchons ainsi à la racine des choses, dont les derniers effets ne peuvent

manquer de dépendre étroitement, nous devons faire état de la prière non seulement pour ce temps-ci, sous ce soleil et dans le découpage des jours qu'ils nous mesure, mais aussi pour le temps qui ne se mesure plus, pour le temps qui n'est plus un temps, qui est une durée sans succession déterminable, et pour finir, en Dieu, où les esprits humains doivent un jour plonger, pour la durée exempte de succession : permanence ineffable empruntée à l'éternité divine elle-même.

S'élever au-dessus du temps, ou, si l'on veut, s'insinuer sous son flot mobile, pour découvrir une permanence dans des vies que tout paraît entraîner, cela peut sembler au premier abord illusoire. Ce ne l'est pourtant que pour les systèmes qui méconnaissent la nature de l'esprit.

Ceux qui nous jettent à la matière tout entiers, ne voyant en nous que ramassis d'atomes, « colonie de cellules », n'ont pas le moyen, en effet, de réussir l'expérience. Qu'ils sèment en nous, ce sera toujours sur les ondes, et le courant qui ne s'arrête pas devra charrier inévitablement et découpera perpétuellement selon ses rythmes tout phénomène vital, fut-ce la prière du cœur.

Mais ce matérialisme est loin de nos pensées. Nous disons-nous : Il y a l'âme, et l'âme n'est pas dans le flot que suit la vie organique. Elle y accède comme du dehors, disait l'homme de Stagyre (ὑπὸρθεν) et elle y est jointe de façon à n'y pas être entraînée selon son tout. Selon qu'elle anime le corps, selon qu'elle sent et qu'elle est physiquement active, l'âme est dans le temps ; selon qu'elle pense, qu'elle veut, et à plus forte raison selon qu'elle subsiste, elle n'est dans le temps qu'en raison des prodromes, des accompagnements et des conséquences de ses opérations ou de son être : en elle-même, elle échappe au temps, comme tout ce qui est immatériel. Le désir de nature sanctifiée dont nous avons parlé et selon lequel toute prière monte à Dieu pour des fins diverses, ce désir n'est donc pas un sujet du temps ; on peut le garder immobile et sacré à travers toute vicissitude, fût-ce la dernière et la plus totale : la mort. « LA CHARITÉ NE MEURT PAS », dit l'Apôtre (1 Cor., XIII, 8), ni non plus ses désirs, qui correspondent, en les adaptant et en les transposant au surnaturel, aux requêtes de la nature indigente.

Appliquez cela aux divers stades de notre action ver-

tueuse et de sa consommation dans le supraterrrestre, vous aurez ce que je visais en parlant de la prière éternelle.

Désirer les vrais biens et les appeler incessamment, fût-ce sans y penser, parce que le cœur y est incliné selon sa pente habituelle, c'est le premier degré de cette éternité qui engrène dans le temps. Tout vrai chrétien en est d'accord ; c'est sa marque, comme c'est la marque d'un vrai ami d'être toujours uni à son ami, fût-ce durant l'absence.

L'esprit de prière, que nous joignons ainsi, est une habitude, c'est-à-dire une façon d'être. C'est donc une chose qui ne nous quitte pas. Des élans en partiront, mais en continuité avec le fond de la disposition religieuse, comme la crête de la vague ne déferle qu'à partir de la masse liquide et pour s'y reverser aussitôt.

« Moi, disait Napoléon, je ne suis pas ambitieux. Ou du moins, ajoutait-il aussitôt, apercevant l'énormité de son dire, l'ambition ne fait qu'un avec moi. » — Moi, pourrait dire un chrétien fervent, je ne prie pas toujours ; mais la prière est avec moi une seule chose, puisque

toujours je désire les vrais biens et les attends de leur vraie et divine source.

Le psaume ne nomme-t-il pas : « CELUI QUI NOURRIT LES BÊTES DES CHAMPS & LES PETITS DES CORBEAUX QUI L'INVOQUENT » ? (Ps. CXLVI, 9.) Comment l'invoquent-ils donc, ces obscurs vivants ? Saint Thomas répond : « Les petits des corbeaux sont dits invoquer Dieu à cause du désir de nature, par lequel tout être, à sa manière, désire s'approprier le bien divin ⁽¹⁾. »

Saint Paul, en son style elliptique, réédite la pensée et nous décèle la source des prières quand il dit : POUR MOI, VIVRE, C'EST LE CHRIST. » (Philipp., I, 21.) Vivre pour quelque chose, c'est le désirer. Certains vivent pour l'argent, d'autres pour le plaisir, d'autres pour l'ambition, d'autres pour autre chose, et à chacun de ces objets chacun attache son cœur. Si pour le chrétien vivre, c'est le Christ, le vouloir vivre ou désir vital sera suspendu au Christ, et si le désir est la prière fondamentale, la prière chrétienne continue est acquise. Prier le Christ effectivement, explicitement, ce sera le fait d'un moment, parce que c'est un acte ; mais le prier en vivant, ce sera pour

(1) SOMME THÉOL., II^a II^{ae} Q. LXXXIII, ART. 10 AD

tout le temps, à condition que dure cette disposition vertueuse.

Notre vie spirituelle garde son unité, sous le découpage des heures, comme toute vie, proportionnellement, garde la sienne. La vie physique est une en ce qu'elle exprime une idée de nature éternelle de soi, bien que cherchant dans le mouvement ses réalisations successives ; seulement, de ce dernier fait, il résulte que le cours des réalisations n'aura aucun support réel permanent : c'est un fleuve « où jamais deux fois l'on ne se baigne ». La vie de l'esprit est autre. Si déjà dans ce qui passe il y a de l'éternité, il y en a dans l'esprit davantage. Le fond de nature est en nous permanent, puisque c'est l'âme indivise et immatérielle. Que l'âme se christianise, elle voudra se voir sanctifiée en son gîte premier. C'est de là que viendront ensuite à la surface les manifestations religieuses. Il s'agit premièrement de relier la vie à sa source ; et c'est ainsi que nous donnerons à tous nos actes un coefficient divin, Le voisinage de Dieu ; l'union à ses pensées et à ses vœux avant même qu'ils se déterminent ; la conformité à ses motifs qui inspireront les nôtres et par là nous orienteront par des désirs droits ; cette sainte disposition.

convertissant notre être en son fond, le dégageant du mal, le poussant au meilleur à travers le bien, l'arrachant à l'égoïsme immobilisant pour le donner aux grands objets qui nous haussent et dans lesquels se trouve le bonheur pour nous comme le triomphe pour eux : c'est la prière permanente et la « FRÉQUENTATION CÉLESTE » dont parlait saint Paul (Philipp., III, 20). C'est le ballon circulant là-haut, tandis que le guide-rope traîne dans nos chemins, épousant les contours du sol, éprouvant l'obstacle. Il y a une vie éternelle de l'âme, en ce temps où l'éternité nous paraît si loin : c'est le temporel lui-même qui, bien guidé, bien servi, la procure à nos actes saints.

Poussant plus loin, nous trouverons sur le chemin, avant la grande étape, la prière permanente qui s'appelle VIE CONTEMPLATIVE.

La vie contemplative se distingue de la vie simplement chrétienne en ce qu'elle est concentrée sur le souci de prière et dégagée spécialement des soins temporels, non par dédain ou paresse, mais par la recherche anxieuse des biens supérieurs.

La vie contemplative est plus UNE et plus stable que l'autre ; elle se confine dans l'Unique Nécessaire et ne rayonne que de là sur tout le reste, qu'elle voit en Dieu et ne désire qu'en lui seul. Là donc est un état de désir plus parfait, donc aussi une prière plus intime, qui sera par là plus continue, bien que ne pouvant non plus réaliser la durée idéale.

L'interruption s'impose à toute prière du temps ; mais interrompre pour revenir, et organiser ce retour d'abord plus fréquemment, puis comme une fin précise, comme une obéissance à une vocation, à une raison de vivre, c'est obtenir une meilleure continuité, vu que les démarches s'imprègnent de ce qu'on leur donne pour fin, et qu'ici toute démarche tend à nourrir chez le contemplatif la prière ardente.

Comme l'artiste ne quitte l'atelier que pour y revenir plein d'œuvres, dans l'éblouissement de la nature fréquentée et de la vie pénétrée d'un puissant regard : ainsi le contemplateur ne quitte sa prière que pour de nouveau la rendre possible, s'étant repris aux réalités hors lesquelles Dieu lui-même n'apparaîtrait plus, là seulement se révélant ses sublimes traces,

Le contemplateur quitte Dieu pour aller ramasser et entraîner vers lui toute la matière de vie émiettée dans nos actes. Dieu est le centre de convergence de toutes ses pensées, de toutes ses affections, le point de vue de toutes ses actions et leur motif propre. Sa personnalité est comme un édifice dont Dieu est la clef de voûte ; sa vie est un dynamisme dont Dieu est le centre d'équilibre et le régulateur. Son recueillement dans l'acte de prière contemplative prépare le recueillement effectif de tout ce qui est lui ou de lui, pour le rattacher à son Principe, le donner à son Possesseur naturel, le pousser vers sa Fin. L'aiguille aimantée tourne sans cesse vers le pôle ; ses brèves oscillations, quand on la déplace, n'empêchent pas l'habituelle unité de direction : ainsi l'esprit de prière contemplative tourne toute l'âme et tout ce que l'âme gouverne dans le sens du pôle divin.

Poursuivons d'un pieux regard l'ascension de l'âme orante et sa pénétration dans l'objet de prière : nous devons passer de la contemplation à l'union mystique, comme nous passâmes de l'esprit de prière à la contemplation.

Alors, l'âme unie à Dieu semble échapper aux conditions vulgaires et soi-disant indispensables de la vie pensante. Plus de parole, plus de discours intérieur, plus de sensibilité, plus de mémoire, plus d'images mentales, plus de réflexion, plus de conceptions fragmentaires, ni d'espace, ni de temps qui nous les mesurent, plus même de distinction ressentie entre celui qui pense et l'objet pensé ; mais, à la place : unification de tout l'être dans ce qu'il a de supérieur, le « sommet de l'esprit (1) », et union de l'esprit ainsi rassemblé, union jusqu'à l'indistinction apparente, avec cet objet Dieu qui ne se conçoit ni ne s' imagine ; qu'on ne peut donc atteindre, s'il le veut bien, que par intuition pure.

L'âme ne sait plus si elle est ou si elle n'est pas, si elle pense ou si elle ne pense pas : elle vit d'une vie hors d'elle ; elle vit Dieu, et elle se noie dans cette indétermination dont tout le déterminé n'est qu'une ombre ; dans cette « mystérieuse ténèbre (2) » dont toute lumière n'est qu'un jaillissement ; dans cet « Où illimité (3) »

(1) LOUIS DE BLOIS. « INSTIT. SPIRIT. » INTROD.

(2) TAULER « SERMO I IN DOM. I POST OCT. EPIPH. » ED. SURIUS, P. 94.

(3) HENRI SUSO. « ŒUVRES COMPLETES. » ED. THIRIOT, O. P. T., P. 288.

dont l'espace n'est que la figure, l'entendement habituel demeurant « interdit », assure sainte Thérèse ⁽¹⁾, « cloué à la porte, dit un mystique persan, comme un enfant aveugle-né ⁽²⁾ ».

Evidemment, ces états sont rares ; ils ne consistent qu'en actes rapides, tel un trait qui s'élance et retombe. Mais dans ces minutes pénétrantes, il y a comme une éternité, puisqu'il y a compénétration, dans une sorte d'indistinction, entre l'âme qui prie et Celui qui est substantiellement l'éternité même. « Intuition éternelle », dit en effet Ruysbroeck l'Admirable ⁽³⁾.

Que trouver au-delà, sinon, tout au sommet, l'intuition éternelle qui ne le sera plus uniquement selon son mode, mais en durée effective ; l'intuition de l'âme stabilisée, implantée, substituant aux coups de sonde une plongée sans remontée vers les fausses lumières, aux avant-goûts la jouissance assurée, aux anticipations une possession aux

(1) SAINTE THÉRÈSE. « CHATEAU INTÉRIEUR », CINQUIÈMES DEMEURES, CH. 1.

(2) FARID-ED-DIN ATTAR. « LE LANGAGE DES OISEAUX. » TRAD. GARCIN DE TASSY, PARIS, 1863.

(3) « L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES. » TRAD. MÆTERLINCK, P. 245.

perceptions fugitives, crucifiantes parce qu'elles ne sont que passagèrement béatifiantes, l'intimité qui se fixe au cœur du divin comme l'abeille au réduit d'une fleur dont elle pompe la précieuse essence.

C'est alors la prière du ciel.

Tout l'effort de notre âme ici-bas est de vivre et d'enrichir la vie. Quoi qu'on recherche, c'est toujours au divin qu'on veut boire. Il n'y a point d'eaux qui ne viennent du sommet des monts. Seulement, ce qu'on en prend au ruisseau, à la mare lumineuse ou stagnante, ne représente que de loin la Source inaccessible.

Nous sommes noyés dans la matière, et la plénitude vers laquelle nous tendons est esprit ; dans la durée qui nous ronge miette à miette nous voulons l'être indéfectible ; dans la mort, pourrais-je dire, nous cherchons la vie. Au delà, derrière la mort vivante et la mort qui l'achève, l'Objet recherché, si nous avons réalisé les conditions qu'il posa, vient à notre rencontre. Sa bienveillante initiative supplée à l'impuissance de nos actes ; il donne plus qu'on n'a pu désirer ; il exauce mieux qu'on se sait prier. Nos désirs sont comblés, dépassés, et l'on en laisse subsister la racine.

Un éternel désir satisfait, c'est le ciel. Et si le désir est une prière d'adoration, l'éternité s'y épuise. C'est le double sens de l'AMEN apocalyptique. AMEN : qu'il soit ainsi ! AMEN : c'est bien, ainsi ! alternance de désir et de rassasiement qui est une double oraison joyeuse.

La prière éternelle est donc là réalisée au sens propre. L'être inférieur, en nous, demeurant engagé dans les girations ; le corps, reconstitué à la fin des temps, trouvant ses joies dans l'univers de Dieu désormais achevé, et le paradis, c'est-à-dire l'univers parfait, se montrant agent d'ordre et par suite de bonheur, l'esprit élu jouira, lui, de sa coïncidence immobile avec le centre d'où tout rayonne ; son cœur s'y reposera comme le corps lourd se repose, quand il trouve l'équilibre en un milieu apparenté à sa nature.

La plupart des chrétiens ignorent qu'ils ont en eux l'embryon de ces choses. La grâce n'est autre que la graine. pour ces futures moissons du bonheur. Le désir de nature, surélevé, et qui devient, par ce fait, désir de charité dont nous avons indiqué l'histoire, c'est une prière qui équivaut terme à terme, au cours des progrès que nous faisons dans le bien, à tous les degrés de la béatitude éternelle.

Qu'après cela nos prières formelles, qui explicitent le désir en le renforçant, aient ainsi le caractère d'une cause et d'un témoignage, c'est ce qu'il n'est plus nécessaire d'expliquer. Insistons-y dans le fait, selon des lois chrétiennes également décrites.

Mais gardons le sentiment de l'essentiel.

L'essentiel est le désir lui-même, ou mieux encore sa racine sanctifiée, qui est la nature redressée et surélevée par la grâce. De là vient, en effet, la sainte vie, qui nous orientera au moyen de la prière et des œuvres étayées l'une par l'autre, vers les régions de la prière éternelle.

LA PRIÈRE A TRAVERS
LES MONDES



L'AMOUR EST FORT COMME LA MORT, dit le Saint Livre (Cantic., VIII, 6). Si donc l'amour est le principe des prières, sous les auspices du désir de nature et du désir de charité dont nous avons décrit les recherches, — à la prière éternelle, fille de l'amour qui ne périt pas, il faut joindre la prière qu'on ne limite pas, qui ne se laisse pas arrêter aux frontières terrestres, qui devra même franchir les bornes de la nature humaine, pour accéder à ce monde de l'esprit pur dont l'éloignement nous paraît incommensurable. Nous devons parler de la prière à travers les mondes. Si chacun de nous ne désirait que pour soi, il n'y aurait pas lieu à ce voyage d'infini, par lequel la prière, dans le cosmos divin, se met partout en quête de bénéficiaires. Mais la PRIÈRE POUR TOUS nous enseigne le prochain universel. Nous aimons et nous devons aimer à partir du moi, en échelons, comme les armées s'avancent ; mais il n'y a pas de conquête que les ambitions de l'amour aient le droit de mépriser. Nous voulons tout le bien, pour tout être, le Père associant aux communes destinées tous ceux qui forment son unique famille.

Et puis, certains de nos liens qui nous tiennent à cœur plus que tous ne sont-ils pas atteints par la mort ? Seraient-ils rompus vraiment ? Ne suivrons-nous point par le souvenir, forme d'amour qui amorce un désir nouveau, donc de nouvelles prières, ceux qui font leur entrée dans une vie nouvelle ?

Réciproquement, ceux qui sont éloignés de nous par nature ou par destinée : les esprits et les hommes qui ont fait retour à Dieu, n'ont-ils pas cette même loi, et n'y obéissent-ils pas davantage ?

Le gouvernement divin fait couler ses biens des plus grands aux plus petits, des arrivés aux partants et aux itinérants, des rassasiés aux indigents que son amour rassemble. De place en place, dans l'immense festin, les mets circulent, les coupes se versent, tous peuvent recevoir de tous. Et que ce soit ici ou là que le convive soit assis, la prière ne sera pas rendue impuissante ; car Celui qui écoute et qui exauce est partout, fait le lien de tout ; dans sa munificente bonté, tous trouveront des moyens pour satisfaire l'amour réciproque en captant les grâces.

Nous espérons que les esprits purs prient pour nous, et nous les prions. Sachant qu'ils sont mêlés à notre vie, en

tant qu'exécuteurs de desseins providentiels, et tout d'abord au nom de la fraternité en Dieu de tous les êtres, nous ne pouvons supposer qu'ils n'ajoutent aux missions invisibles dont ils ont charge, la mission que se donne spontanément celui qui sent ses limites de puissance et qui dispose pour les reculer de cette puissance suppliante dont nous disserterons.

S'ils prient, nous pouvons les prier qu'ils prient, ce qui est, ne l'oublions pas, la seule invocation qu'on adresse finalement à une créature. Les anges, non plus que les saints, ne peuvent rien pour nous hors le divin vouloir. Plus ils sont près de Dieu, plus la divine volonté les règle. Quand donc ils daignent désirer pour nous, leur désir trouve en Dieu son moyen d'exaucement, ce qui revient à dire qu'ils demandent. Rien n'empêchera d'ailleurs qu'ils ne soient eux-mêmes les exécuteurs des divins vouloirs, et nous croyons, en effet, qu'ils nous aident, surtout par leurs inspirations fraternelles.

J'ajoute que, ne fissent-ils rien et n'eussions-nous rien obtenu à leur demande, le fait de fréquenter ces aînés spirituels dans nos oraisons est déjà un bienfait pour nous, vu ce que nous disions des effets spontanés de la

prière. La pensée de ces myriades qui peuplent, entre Dieu et nous, les interstices infinis de l'être ; cette vision de nous en bas, proche de la matière où nous sommes à demi noyés, et au-dessus, en échelons, pour nous relier selon l'ordre au Chef suprême de l'armée universelle, ces officiers de liaison qui circulent, c'est une invitation à regarder en haut.

Nous devons savoir que la matière, effrayant domaine, grandeur qui écrase notre imagination de pauvres terriens, n'est en réalité que le compartiment insignifiant, dans l'œuvre immensément épanoui qu'est le palais des êtres. A mesure que la création monte et augmente de valeur, on croit, chez nos docteurs, qu'elle augmente l'étendue de ses manifestations.

L'être total est comme une pyramide renversée. La pointe un peu émoussée en est cet univers visible, que l'illusion envisage comme un tout. Au delà, l'esprit s'étend, et l'ordre de ses étagements est incommensurable à toutes nos mesures.

N'y a-t-il point dans cette seule pensée un exhaussement de l'imagination, un objet de contemplation favorable aux visées chrétiennes ? Éblouissement salutaire ;

attraction vers le centre de gravité universel, qui se trouve sis dans le domaine de l'esprit ; détachement de ce rien qu'est la terre errante, avec son petit système voyageur dont on ne sait même pas vers quelle région du ciel il accourt ; exemple immatériel, qui nous invite à nous dématérialiser dans la mesure requise et à faire de la chair même, grâce au gouvernement d'une intelligence que la foi anime, comme une céleste aspiration : c'est le bénéfice attendu.

« LEURS ANGES, DANS LE CIEL, VOIENT SANS CESSE LA FACE DE MON PÈRE », dit le Sauveur en parlant des enfants (Matt., XVIII, 10), et pour cela il demande qu'on les respecte. Et nous aussi, nous devons nous respecter pour ce motif entre tous les autres. Notre esprit protecteur est devant Dieu, et il n'en vient pas moins au devant de nous, indiquant la route. Le divin est donc là tout près ; il faut en être digne. C'est un fruit comme c'est un stimulant de la prière adressée aux esprits.

Revenons à la famille humaine. Par un resserrement de point de vue qui augmente l'intimité des appels, nous trouvons à prier les saints. Leur départ outre-monde, après l'habitation qu'ils firent parmi nous, ouvre à la

prière des horizons un peu plus étroits, mais combien effarants encore et combien utiles !

« Si dans leur corps, ayant à se préoccuper d'eux-mêmes, dit saint Jérôme, les saints ont prié pour leurs frères — de cela nous sommes sûrs, puisque chacun ici-bas doit prier pour tous — combien plus après les couronnes, les victoires, les triomphes (1) ! » Le souvenir de leur vie terrestre pourrait-il être aboli en eux, et n'y trouvent-ils pas un motif de commisération pour des frères de souffrance, de travail multiforme et de tentation ? Ne sont-ils pas prêts à compatir, quand leur joyeuse arrivée là-haut s'appelle un SALUT, comme l'arrivée en terre ferme après un naufrage, comme les foyers après la bataille, la blessure, la bataille encore et la manœuvre en péril mortel ?

Le salut est un effort commun auquel l'ACTIVE d'ici et la TERRITORIALE de là-haut collaborent. Ici l'on se bat là l'on prie ; là-haut l'on prie seulement, mais c'est pour combattre encore, car la prière est nuisible au mal, utile au bien, par un détour que nous n'avons plus besoin qu'on décrive.

(1) EPIST, CONTRA VIGILANTIUM.

La destinée se poursuivra ainsi de concert, dans l'unité d'une famille d'amour où les meilleurs ont à montrer que la charité est la loi des êtres et qu'elle brille d'autant mieux qu'on s'avance près de Celui qui est charité par définition, selon le dire de l'apôtre (JOAN. I. IV. 8). Les saints seraient-ils des saints s'ils ne nous aimaient pas, et ne sont-ils pas sous cette loi commune qu'exprime Grégoire le Grand quand il dit : « La preuve de l'amour c'est l'exhibition des œuvres » ?

« Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre », disait à son lit de mort une jeune sainte contemporaine ⁽¹⁾. Exquise parole qui ne peut avoir été méprisée.

L'APCCALYPSE (VIII, 3-9) met en drame ce que nous exprimons en discours uni. — APRÈS CELA VINT UN AUTRE ANGE QUI SE TINT PRÈS DE L'AUTEL, UN ENCENSOIR D'OR A LA MAIN. ON LUI DONNA BEAUCOUP DE PARFUMS POUR QU'IL FÛT UNE OFFRANDE AVEC LES PRIÈRES DE TOUS LES SAINTS, SUR L'AUTEL D'OR QUI EST DEVANT LE TRÔNE, ET LA FUMÉE DES PARFUMS, FAITE DES PRIÈRES DES SAINTS, MONTA DE LA

(1) THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS. VIE, PAR JEAN SAINT-YVES
PARI, LETHIELLEUX.

MAIN DE L'ANGE DEVANT DIEU, PUIS L'ANGE PRIT L'ENCENSOIR, LE REMPLIT DU FEU DE L'AUTEL ET LE JETA SUR LA TERRE. »

N'est-ce pas une invitation pour que nous aussi nous prenions l'encensoir et que, sans écouter l'hérésie égarée, inhumaine sans le savoir, nous dirigions la fumée odorante des prières vers ceux que notre indigence appelle « bienheureux » à la fois pour les louer et les attendrir ?

Ainsi fait notre Eglise, et sa puissante liturgie accorde aux saints une place large comme leur foule et comme les besoins de leurs frères. Nos litanies des saints donnent les coups d'encensoir, sans préjudice d'autres prières, et quand on les entend chanter, on ne peut s'empêcher d'être impressionné de ces appels qui, nommément pour les principaux, puis par catégories bien rangées, invoquent les parvenus de la surhumaine fortune. UN TEL, PRIEZ POUR NOUS ! UN TEL, PRIEZ POUR NOUS !... On leur rappelle leur nom terrestre, bien que ce nom ait servi d'étiquette à un être aujourd'hui dissous ; car nous savons que les saints revivront un jour tout entiers, que leurs mérites acquis dans la chair sont le motif qu'on les prie et qu'on les exauce. Et puis, c'est sous ce nom qu'ils nous

furent connus, nous qui faisons état pour les implorer de leur proximité fraternelle.

Leurs reliques, fort souvent, nous demeurent ; grâce à elles, et aussi grâce à leurs portraits, à leurs simulacres ou à leurs symboles, nous garderons avec eux un meilleur contact. Le temple est leur maison comme il est celle de Dieu. En consacrant l'abri spirituel, on a dit, confondant l'église et le ciel : « ENTREZ, SAINTS DE DIEU ; VOTRE DEMEURE VOUS A ÉTÉ PRÉPARÉE PAR LE SEIGNEUR ; LE PEUPLE FIDÈLE SUIT AVEC VOUS LA MÊME ROUTE ; PRIEZ POUR NOUS LA MAJESTÉ DU SEIGNEUR. »

Un tel langage s'adresse-t-il à quelqu'un là-haut, ici ? Voit-on les saints avec nous, ou bien dans leur demeure permanente ? On ne sait ! Une heureuse équivoque nous suggère le mélange des deux mondes, et nos frères arrivés n'en font pas moins la route avec nous selon l'esprit.

Le ciel et la terre sont deux compartiments du commun habitacle des êtres : c'est ce que suggèrent aussi les ORANTS et les ORANTES des vieilles mosaïques chrétiennes, et les tableaux de l'Eglise universelle dont le type est la DISPUTE DU SAINT-SACREMENT. Comme ces belles

lignes artistes et les groupes qu'elles enlacent, sans souci de la pesanteur, les esprits et leurs domaines étagés se répondent. Tout communique. La prière est un pont. Hugo n'a pas mal dit :

BATIR UN PONT GÉANT SUR DES MILLIONS D'ARCHES,
cela n'est plus nécessaire, quand pour franchir l'abîme

QUI N'A PAS DE DIVAGE ET QUI N'A PAS DE CIME,

la Prière virginale et bonne apparaît,

SES MAINS EN SE JOIGNANT FAISAIENT DE LA LUMIÈRE

dit le poète. Cette lumière éclaire tout ; car elle oblige à faire la Lumière qui ne s'éteint pas et à laquelle nulle opacité ténébreuse ne résiste. C'est du trône de l'Agneau, que le voyant de Palthmos fait partir cette lumière des mondes.

Quand nous prions les saints, plus encore que les esprits purs ils nous suggèrent *IPSO FACTO* des pensées utiles. Prier les saints, c'est louer Dieu en eux ; c'est retrouver Dieu et sa loi, Dieu et ses biens dans leur gloire et dans leurs vertus ; c'est lire un Évangile vivant et en recevoir l'influence vivifiante ; c'est contempler la vie humaine

en son idéal ; c'est sentir sur sa propre vie le regard de témoins valeureux, tendres, sévères, suivant que nous sommes ou non dans le chemin ; c'est avoir des amis et entrer avec eux en colloque. Amis compatissants, puisqu'ils connurent l'obstacle ; amis puissants, qui peuvent tendre la main dans le passage ardu ; amis qui nous rendront plus sûrs d'arriver, puisqu'ils arrivèrent, et par qui nous aimerons davantage l'autre monde, ce monde de mystère, si par eux il nous devient familier, peuplé d'êtres connus et terriens, non plus d'anges seulement, désespoir de la glaise dont le sculpteur divin nous forma.

Que sont-ils donc, ceux qui là-haut portent auréole et à qui l'ange du SIXIÈME SCEAU distribua des tuniques blanches au lieu de nos haillons ? Ils sont ce que nous sommes, et ce furent ici-bas des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants ; des princes, des artisans, des bergers, des moines ; des savants, des naïfs, des ignorants, des sages ; des forts, des faibles ; des innocents, des convertis ; des êtres ayant mal commencé et bien fini, des astres du matin et du soir.

Quelle douceur de les voir, tous, et quelle espérance ! Eux, « pauvres d'autrefois », comme dit la liturgie,

Lazares toujours dépourvus, fussent-ils sur des trônes et toujours pleins d'ulcères même dans la santé, nous leur tendons la main, nous, plus pauvres, plus ulcérés, et nous demandons spécialement de nous guérir, puis de nous protéger, à ceux d'entre eux qui ont à notre égard une spéciale charge. Tels les patrons, anges gardiens humains ; tels les élus de notre dévotion, objets de ces affinités mystérieuses où se manifeste, il faut le croire, une providence.

Mais vous, qui ne futes pas ce qu'on appelle des saints, qui l'êtes pourtant au sens liturgique et au sens scripturaire, puisque vous êtes élus ; vous qui d'hier seulement nous avez quittés, et qui teniez à nous par la vie et par l'âme, ne serez-vous pas l'objet de nos invocations d'outre-monde ?

Nos disparus, montés à Dieu, comme nous l'espérons, sont des saints vraiment ; ils ont secoué au seuil des cieux les poussières terrestres ; ils deviennent nos aînés, nos modèles, ne l'eussent-ils pas été ; ils sont nos instructeurs, eux qui voient ; nos inspirateurs, eux qui jugent ; nos sauveurs, eux qui siègent, comme des frères du Christ, à la droite de Dieu.

Ne croyez pas que ce père, qui vous a quitté, cesse d'être votre père, cette mère votre ange et ce frère, cet ami, votre compagnon ; que ce fils frappé d'hier — tant de fils maintenant, sont frappés soudain ! oublie de vous rendre pour une vie meilleure l'initiation que vous lui avez donnée. Il vous fera balbutier, comme vous jadis, le langage de la vie nouvelle ; il vous ouvrira les yeux de l'esprit, comme vous jadis ses yeux hésitants. Vous lui avez donné la vie, il peut vous la rendre ; vous avez veillé sur son berceau, il veillera sur votre tombe, berceau pour une nouvelle naissance, et il vous gardera pendant la grande nuit, vous que ses nuits laissèrent sans sommeil.

Ne s'aime-t-on pas à travers l'eau, vers ce que nous appelons emphatiquement le Nouveau-Monde ? On peut s'aimer et se secourir à travers le ciel, des rives de ce qu'on appelle plus véridiquement les deux Mondes.

Détournons-nous maintenant de la lumière qui nous vient d'en haut, et souvenons-nous que ce n'est pas en deux groupes seulement, mais en trois, que nous rangeons, selon la foi catholique, les enfants de Dieu habi-

tant les mondes et formant l'Eglise. Nous disons : Eglise militante, Eglise souffrante, Eglise triomphante, comme nous disons : Première armée, deuxième armée, troisième armée, sans que cela cesse d'être l'armée humaine ou l'armée française.

Mais de ces trois armées, l'une ne combat plus et elle n'est pas victorieuse encore. Elle souffre. Des prisonniers dans une citadelle exposée à la faim, et que leurs épreuves, puis le secours de leurs frères combattants tirent de peine : telles sont les âmes du purgatoire.

Ces âmes, l'Eglise ne les prie pas officiellement ; car n'étant pas en Dieu, elles n'ont pas connaissance en lui de nos prières ; il en est d'elles comme des absents, qu'on n'interpelle pas. Toutefois, il est pieux de penser que nos désirs et les leurs ne sont pas sans liens ; que Dieu, dont elles sont amies en dépit de leurs douleurs expiatrices, leur inspire, comme il nous inspire, des prières mutuelles. Elles prieront donc pour nous, et nous prierons pour elles, et nous pourrons les prier aussi, et le pont de la prière s'étendra, une nouvelle rive recevra la retombée de ses arches.

Le purgatoire est la dernière station de la montée douloureuse qui par le Calvaire conduit à la résurrection les frères de Jésus. Station réparatrice, qui, pour les Christs imparfaits que nous sommes, corrige les négligences et les folies non mortelles du parcours. On s'est attardé aux objets, et la croix qu'on portait, on en a déposé indûment la charge : il faut repier, maintenant, sur ce Calvaire de feu.

Et comme le Cyrénéen aida Jésus à se relever de ses chutes ; comme là-haut, sur la colline embrasée de douleur et d'amour, sous les deux branches de l'arbre sanglant, se tiennent Jean et les saintes femmes : ainsi leurs amis de la terre aident nos élus comme douloureux à porter leur dernière et inénarrable croix. Il les cautionnent, ils expient pour eux, ils les poussent, et de là-haut on les tire.

Les générations qui se chassent vers la mort se poussent aussi, par la prière comme par l'action vertueuse, dans la direction du ciel. La vie chrétienne est un EN AVANT au lieu de la chute des aveugles en caravane. Ceux qui ont prié pour les morts, une fois morts méritent qu'on prie pour eux, et une fois montés plus haut que le lieu

de souffrance, eux de nouveau prient et font redescendre cette prière qui jadis monta. Chaîne sans fin qui traverse tous les étages où des élus en fait et en expectative stationnent : telle la sakièh égyptienne qui déverse ses auges pleines dans les terres desséchées par l'ardent soleil.

« JE TE RECOMMANDE AU DIEU TOUT-PUISSANT, FRÈRE TRÈS CHER, disent les prières des agonisants, JE TE REMETS AUX MAINS DE TON CRÉATEUR, AFIN QU'AYANT PAYÉ PAR LA MORT LE TRIBUT DE L'HUMANITÉ, TU RETOURNES A TON AUTEUR QUI T'AVAIT FORMÉ DE LA TERRE... QUE LA GLORIEUSE COHORTE DES ANGES AILLE AU-DEVANT DE TOI ; QUE LE SÉNAT DES APOTRES JUGANT LE MONDE ACCOURE ; QUE L'ARMÉE TRIOMPHANTE ET CANDIDE DES MARTYRS S'ASSEMBLE ; QUE LA TROUPE DES CONFESSEURS AVEC LEURS LYS ÉCLATANTS S'EMPRESSENT AUTOUR DE TOI ; QUE LE CHRIST TE DÉLIVRE DES TOURMENTS, LUI QUI A SOUFFERT POUR TOI ; QUE LE CHRIST TE DÉLIVRE DE L'ÉTERNELLE MORT, LUI QUI A DAIGNÉ MOURIR POUR TOI... PUISSES-TU VOIR TON RÉDEMPTEUR FACE A FACE, ET, TOUJOURS PRÈS DE LUI., JOUIR

ÉTERNELLEMENT DE LA DOUCEUR DE LA CONTEM-
PLATION DIVINE. AMEN (1)

La messe des morts est pleine de ces pensées et de ces tendres paroles. La messe nous dit d'ailleurs avec une éloquence étreignante que les mondes communiquent et que la prière en traverse les cloisons. Le Christ présent au ciel et présent sur terre, INTERPELLANT là-haut et recevant ici des implorations qu'il dirige, après les avoir renforcées de ses mérites, vers Celui « QUI L'EXAUCÉ TOUJOURS » : n'est-ce pas l'espérance ferme et l'assurance de « RÉDEMPTION COPIEUSE » que dans le DE PROFUNDIS on dit escompter ?

Là, pendant qu'il s'immole mystiquement, renouvelant l'oblation de la croix, invitant à aimer ce qu'il aime, à croire ce qu'il sait et à espérer ce qu'il donne, on prie comme au centre de tout, près de Dieu, avec le sentiment des liens que rien ne brise, entre tous les élus, excepté l'éternel rejet ; on dit l'ABSOLTE avec confiance ; on chante le LIBERA et le DIES IRÆ avec un tremblement tempéré de douceur. « VOUS VOUS ÊTES ASSIS, LASSÉ,

(1) PRIÈRE DES AGONISANTS, TIRÉE D'UNE LETTRE DE SAINT DAMIEN (XV^e SIÈCLE)

A MA RECHERCHE », dit-on à Celui qui siège, lassé toujours, non découragé, sur la borne milliaire de notre humanité voyageuse. On dit le PATER comme Dante le fit chanter au chœur des âmes, sur la « première corniche », « là où l'on se purifie des vaines fumées de ce monde » (PURGATOIRE, Chant X). Les « cœurs où la bonne volonté s'enracine » demandent, au MEMENTO, que tous les univers se souviennent, se souvenant, eux aussi, des univers souffrants, qu'ils recommandent, en même temps qu'ils s'y recommandent, aux « habitants des sphères étoilées » (Chant XI).

La prière à travers les mondes est donc là complète. Le ciel prie ; la terre prie ; les régions douloureuses prient, et pour tous on prie, sauf pour ceux qui n'ont plus de besoin et pour ceux, hélas ! qui n'ont plus d'espoir. Dieu est tout en tous, et le Christ donne valeur à tous, réglant le chœur des prières.

Dans ces mystères grandioses, l'âme qui s'élargit et se fait légère ne s'adressera-t-elle pas à tous les aimés des sphères que nous n'atteignons point, et ne sera-t-elle pas invitée à leur dire, revenant à l'essentiel qui est la sainte vie, prière active qui utilise les autres : « Dites-nous par

quel chemin plus prompt on arrive là-haut, et, s'il est
plus d'un passage, montrez-nous le moins
escarpé. » (PURGATOIRE, Chant XI.)

LA PRIÈRE EN BEAUTÉ

LA prière est par elle-même une beauté. Individuelle, publique, universelle ; mentale, vocale, active, RÉELLE même par emprunt aux réalités extérieures et par alliance avec la nature, la prière est une élévation, un élargissement qui nous montre la vie humaine sous ses plus amples et plus hauts aspects. Si « des yeux levés au ciel sont toujours beaux », et si le regard du sphinx de Ghiseh fixant l'horizon calme est empreint de tant de grandeur, la prière chrétienne, dès qu'elle touche ses objets et garde son extension, est une sublimité indiscutable.

Toutefois, des degrés de valeur peuvent s'y rencontrer. Outre les degrés qu'elle comporte ainsi envisagée en elle-même, en tant que ferveur adoratrice ou demanderesse, une autre échelle de perfection s'y peut voir, selon qu'elle participe plus ou moins à l'achèvement que les formes d'art ont coutume de procurer à ce qu'elles ornent.

La beauté est une recherche ; la beauté est un effort ; la beauté est une victoire. La beauté est une réalisation sans déchet, une éclosion sans point d'arrêt, jusqu'à la perfection éclatante. C'est un règne sans abdication ; c'est

le combat qui terrasse le néant — car tout obstacle opposé à l'action n'est autre que le néant déguisé. Un arrêt de développement en deçà du parfait, c'est une halte au bord d'un abîme. Tout est tiré du néant et garde tendance à y retourner : la laideur est un des aspects de cette régression hostile.

Ce qui est laid, pour autant qu'il est laid, n'est pas, c'est un avorton ; car la beauté de toute chose n'est que sa claire réalisation, son parti pris d'être soi-même et présente à soi-même, avec sa plénitude et son évidence. Et par ce moyen, tout ayant sa source en Dieu, la beauté de toute chose, c'est sa conformité à l'idée créatrice, ou, s'il s'agit de notre œuvre, sa conformité à l'idée que Dieu s'en fait, lui dont l'idée est mère de la nôtre et appelle sa ressemblance.

Que si la beauté est ainsi chose non extérieure aux choses, mais leur plein être et leur exacte solution, leur rythme interne et leur exquise proportion, bref, leur juste notion satisfaite telle qu'elle brille et se dit là-haut : comment notre prière, avec tout ce qui s'y engage et la sert, n'aurait-elle pas le devoir de se revêtir de beauté, afin d'être pleinement et de louer pleinement selon ses forces.

le Dieu qui est immensément, dont l'être est la définition sublime ?

La beauté, c'est ce que doit être ce qui est. A plus forte raison le doit-il être quand il s'agit de monter à CELUI QUI EST.

Entrant en Dieu par l'ascension, par la concentration intime de la prière, l'humanité ne voudra-t-elle pas s'y retrouver, soi, dans sa pure essence ? Ne voudra-t-elle pas y entraîner tout ce qui fait corps avec elle selon les lois du cosmos divin ? Partie de là-haut où elle vivait éternellement dans l'idéalité créatrice et descendue dans la matière, l'humanité essaie, par la prière, de remonter dès ce temps vers son origine, de s'y relier par-dessus la durée et l'espace que le contemplatif annule, dont le simple chrétien affaiblit la loi. Or, en Dieu, l'humanité est beauté parfaite, beauté aussi ce qu'elle touche ou qu'elle organise, beauté chaque être « SELON SON ESPÈCE » ainsi que dit le Saint Livre. Qu'elle donne donc à son ascension, soit personnelle, soit conquérante, cette forme de beauté qui doit l'exprimer, qui doit refléter vers le Créateur les clartés qui nous viennent de lui.

Beauté de l'âme, beauté du corps, beauté des gestes, beauté des voix, beauté des groupes que nous formons, beauté de l'idée incarnée dans les matières, beauté de la matière elle-même, beauté des proportions, beauté des rythmes, beauté de la couleur ou du son, beauté de la nature, fille du Verbe, de la vie, son agent, de la pensée, son porte-parole : tout doit monter vers Dieu, et la prière en est l'interprète. A tout cela, l'Évangile pourrait dire, rappelant l'harmonie nécessaire entre le départ et l'arrivée de l'être, entre la Loi vivante et le ciel progressif dont nous disposons : « SOYEZ PARFAITS COMME VOTRE PÈRE CÉLESTE EST PARFAIT ».

Tout l'art chrétien témoigne que le sentiment religieux reconnaît à la prière cette vocation impérieuse ; qu'il en conçoit le développement comme une mélodie et le chœur des êtres qui s'y engagent comme une harmonie. Les anges aux instruments de musique ; leur essaim voltigeant autour des saintes âmes, comme s'ils étaient chargés de traduire en sons ce qu'elles exhalent ; la sainte Cécile contemplant devant le clavier ou, comme dans le Raphaël de Bologne, abandonnant le léger organon pour écouter les concerts célestes, c'est le même symbole toujours.

Quand la prière surabonde, elle gagne les lèvres ainsi qu'un souffle à travers l'anche sonore ; l'harmonie intérieure se traduit ; la ferveur religieuse éclate en cantique. « SYMPHONIALIS EST ANIMA », écrit une sainte du moyen âge. Cette âme mélodieuse, l'auteur de l'IMITATION y fait allusion aussi quand il dit au Seigneur : « Si tu lui donnes ta paix, si tu infuses en lui ta loi sainte, l'âme de ton serviteur sera pleine de modulation. »

« La musique prolonge les affections de l'âme », dit le DE ARTE MUSICA attribué à saint Thomas d'Aquin (1). Cela est vrai de tout art ou de toute forme d'art. C'est ce qu'on pourrait appeler la prière rayonnante, la prière expressive, la prière en recherche d'illimité et qui, pour se surpasser, pose la voûte sur l'édifice, la flèche sur la voûte, au bout de la flèche le coq et dans la flèche les cloches, qui lancent dans les nuées des édifices de sons, une Sainte-Sophie, un Saint-Front aux milliers de coupoles.

Dès que l'homme sent vivement, il est POÉTIQUE, et le mot doit ici se comprendre au sens large, c'est-à-dire qu'il recherche la beauté de l'expression sous toutes les

(1) EDIT. AMELLI, MILAN, 1880

formes apparentées à notre nature. Les grands événements ont créé l'épopée, les grandes émotions le drame, les grands enthousiasmes le chant, les grandes adorations le temple. Dès qu'il a été secoué puissamment, l'être terrien s'est animé en beauté, et en beauté il a voulu animer la matière. Dans l'enthousiasme individuel ou collectif — et sans l'enthousiasme aurait-on la prière parfaite ? — il y a le point de départ d'innombrables manifestations esthétiques.

C'est lui, l'enthousiasme, qui entasse, arrange, cisèle, aiguise, amenuise, épanouit, colore, fait vibrer, fait chanter, invente des formes, combine des gestes et des ensembles, et par là crée une expression qui répond à son impression riche, qui répond à l'homme transporté dans le divin.

En retour, l'expression sera chargée de renforcer l'impression, au nom de ce double axiôme : PAS D'ACTION SANS RÉACTION ; L'ACTION ET LA RÉACTION SONT ÉGALES. « Que j'ai pleuré, s'écriait Augustin, en écoutant tes hymnes et tes cantiques ! Que j'ai été remué par les voix de ton Église si suavement sonnante ! Ces voix coulaient en moi à travers mes oreilles, et avec elles la

vérité coulait dans mon cœur, et de là montaient des élans de piété, et mes larmes couraient, et que j'étais heureux en elles ⁽¹⁾ ! »

S'il est exact que la prière sans beauté n'est pas pleinement elle-même, et que, devenant belle, elle ne fait que s'avancer dans son propre sens, on ne voit pas bien comment, sans la beauté, la prière pourrait avoir son entière efficacité religieuse. L'idée sans ses échos sonores, sans atmosphère d'images, sans le soutien et l'entraînement du rythme et sans la séduction de l'harmonie, c'est l'idée diminuée, et les impulsions qui en sortent atténuées, et les préceptes moins persuasifs, les espoirs moins ailés, la foi moins vive et moins conquérante.

C'est pour ce motif que la liturgie, qu'on pourrait appeler fort précisément un art de prière, canalise pour son usage toutes les sortes de beauté que l'homme invente ou que son instinct suggère. Beauté des textes, beauté des voix, beauté des cérémonies, beauté des objets du culte, harmonie préétablie des matières sacramentelles, tout concourt.

Les textes sont les plus magnifiques qui aient jamais été

(1) CONFESSIONS, I. IX, CH. VI, 2.

composés. En dépit de son latin barbare que l'humanisme essaya de corriger en le refroidissant, la langue rituelle possède au plus haut degré la beauté de caractère et fréquemment l'autre. Un lyrisme éclatant ou plus souvent contenu la soulève. On y trouve tous les genres : poésie, histoire, éloquence, style didactique, allégorie, prophétisme. Ce qui appartient à la Bible y émerge et y donne le ton ; le reste s'en inspire et parfois le dépasse, en ce que l'inspiration de l'Esprit, si elle ne tombe plus sur l'écrivain, anime son sujet, notamment s'il s'agit de Celui en qui substantiellement l'Esprit-Saint rayonne.

Par l'utilisation qu'on en fait, les textes se rénovent et arrivent à des effets saisissants : telle l'appropriation du DE PROFUNDIS à nos morts, du MAGNIFICAT à l'âme religieuse, de JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES à Jésus.

Même la fantaisie, la bonhomie ou les jeux lyriques s'introduisent dans la liturgie. Noël, l'Epiphanie, les Rameaux, les fêtes de la Vierge en foisonnent. C'est l'allégresse chrétienne qui prend volontiers cette forme délicieusement puérile et qui se livre aux pieux badinages de l'amour.

La psalmodie à la marche unie, ANTIPHONÉE ou RESPONSORIALE, tout en rythme, relève déjà la tonalité des textes au point de vue de leur diction ; le chant proprement dit monte d'un degré et le chant accompagné, la polyphonie venant au secours du chant, fait le troisième Naturels aux sentiments et provocateurs de sentiments ces modes gravitent autour du chant grégorien. C'est en celui-ci que triomphe l'adaptation du chant aux attributs et aux penses divins, à la sorte d'émotion qu'ils inspirent. Le chant grégorien est le festin normal de la piété, dont la musique polyphone est le festin d'apparat, dont la psalmodie est le pain.

La tenue cérémonielle et les gestes de liturgie, la mimique, les cérémonies, c'est encore de quoi prononcer l'impression de beauté autour du culte. PRIÈRE ACTIVE : c'est le mot qui convient ici, et l'action, elle aussi, est belle, quand elle dégage la signification de ce qui se passe en nous et répond ainsi à cette définition du beau : LE RESPLENDISSEMENT DE LA FORME D'ÊTRE.

La liturgie est faite pour être jouée et non pas seulement récitée ou chantée ; elle est action autour d'une action, à savoir l'action sacrificielle, qui en appelle d'autres. Elle

fut jouée, jadis, au sens théâtral du mot, quand le MYSTÈRE LITURGIQUE florissait (XI^e, XII^e siècles), le sanctuaire fournissant la scène, le clergé les acteurs et la sacristie les coulisses. Aujourd'hui et de tout temps, bien que ce soit en un sens réduit, la liturgie est toujours un drame (ἔργον, LA CHOSE QUI SE FAIT). Et ce drame a ceci de particulier qu'il ne comporte point de spectateurs, mais seulement des acteurs plus ou moins actifs, les assistants ayant le devoir de S'UNIR, ce qui, au spirituel, est déjà agir, et le rite les invitant par moment à RÉPONDRE.

Ce dialogue de l'assemblée et du chœur était fréquent dans la primitive Eglise. Il est plus rare maintenant ; mais du moins ne devrait-on pas l'absorber dans le silence. Que le CREDO monte au sein d'une foule emportée sur les ailes du rythme ; que les acclamations liturgiques retentissent ; que les AMEN appuient de leur adhésion les rites formés au nom de tous, c'est une beauté efficace et prenante. La troupe fidèle pourra ensuite imprimer sa vibration à tous les éléments extra-humains réunis là.

Car l'assemblée priante et chantante, l'assemblée active, déjà si riche de manifestations où le beau est de mise, se fait encore accompagner d'un chœur de matières. La

matière chante aussi, la matière parle, la matière est active en se faisant l'instrument de notre action. Ornaments, vases sacrés, mobilier, peintures, statues, cloches et, pour enclore le tout, l'édifice, tout sert à l'expression, donc à la beauté.

La terre fournit les éléments ; la piété fournit l'âme. Dieu s'y mêlera et en cela aussi l'Esprit-Saint dira : ABBA, PATER ! Il le dira surtout — et cette fois en réalisant ses requêtes — dans le cas des matières sacramentelles, où le symbole et le réel se marient, comme quand « DIEU DIT ET TOUTES CHOSES FURENT FAITES ». Mais cela est vrai proportionnellement dans tous les cas d'intervention de la matière au service de l'âme. Il faut que la pierre oublie sa lourdeur et qu'elle s'élance sous la poussée irrésistible de la prière. Il faut que son indétermination devienne idée, son inertie mouvement, son inconscience sentiment et son indifférence extase. Dans son incohérence j'introduirai l'organisation, de sa mort je ferai une vie qui sera ma louange, ma plainte, mes désirs, ma confiance.

Comme ces pieux donateurs qui, dans le missel ou le vitrail, offrent un plan d'église, une rosace, un volume ou

bien une châsse rebrodée de guillochures, un coffret : ainsi la chrétienté offre à Dieu en hommage de beauté priante tout ce qu'il nous créa ; elle le lui tend après le baiser de l'art, comme le servant tend la burette ciselée ou le voile de calice qu'il embrasse.

C'est dans la messe, dans la messe solennelle et plus que tout dans la messe pontificale que ce cortège de figurants esthétiques : paroles, chants, cérémonies, objets, matières, se déploie et forme un ensemble. Textes plus riches autour du texte formidable et doux : CECI EST MON CORPS, ornements de choix, gestes soigneux et multipliés, luminaires, mise en scène, édifice en acte de vie, musique, chorégraphie complète autour du sacerdoce complet : c'est le culte achevé, avec la perspective de sa reprise en ces retours cycliques dont la liturgie diurne, hebdomadaire, annuelle a mesuré le décours.

Nul n'y est insensible ; les incroyants y sentent vaciller l'assurance de leur négation que le mystère travaille ; ceux-là le goûtent pleinement qui réalisent ces deux conditions : une initiation sérieuse et l'esprit de foi, Dieu s'en trouve honoré comme il aime, à savoir d'une façon

qui par le moyen de sa gloire indulgente bénéficie à ses enfants,

Ainsi l'Église a cueilli sur sa route tout ce qu'elle a pu de beauté pour en enguirlander la prière. Elle butine indistinctement toutes les fleurs de ce monde : fleurs orientales ou occidentales, fleurs modestes ou fleurs magnifiques, fleurs sauvages ou fleurs cultivées, trouvant à chaque parfum, à chaque forme, à chaque incarnat une signification utile et une efficacité.

Il va de soi que la puissance de la liturgie, pour autant que la beauté s'y utilise, est sous la dépendance de celle-ci et n'en peut dépasser le niveau.

La liturgie possède à vrai dire une beauté essentielle dont, grâce à Dieu, on ne peut la dépouiller. Echo du Verbe, œuvre intime et sociale de l'Esprit, elle exprime Dieu et la vie de Dieu ; elle pousse à l'éclosion, en nous, du surnaturel qu'elle figure ; elle mène son drame conformément à l'unité de lieu : le monde, observant l'unité des temps : les siècles unifiés par l'éternité, réalisant l'unité d'action : la destinée intégrale, qu'elle pénètre et

dont l'Unique Nécessaire fait le lien, Elle introduit dans le chœur des figurants et des agissants les MYRIADES qui enveloppent le monde : les anges, les saints, les âmes, qu'on évoque non avec terreur, comme le spectre du roi sur la terrasse d'Elseneur, mais avec une piété douce, la pièce qui se joue dans le visible ayant sa meilleure réalité au delà et les acteurs d'ici se mêlant mystérieusement à ceux qui nous aiment et nous aident, mais qui ne se voient point.

Or l'invisible exprimé par le visible et vivant en lui, n'est-ce pas la définition de l'art ? A ce niveau, nulle détérioration des rites n'est possible, à la seule condition qu'ils soient accomplis. Rien n'atteint la beauté d'un psaume, d'un signe de croix, d'une messe, ni le cours des saintes saisons. Mais on souhaitera, parce que c'est le droit et parce que les conséquences en sont grandes, que cette beauté intrinsèque soit soumise à l'accord parfait, et pour cela qu'elle soit servie, comme il importe qu'elle soit vécue.

Aux jours présents, ce service de l'art passe aux yeux de tous pour subir une crise, crise qui répond à celle de

la foi. S'il est vrai que la foi nous revient, la crise de l'art sera courte ; le milieu déchristianisé consentira peut-être à renier son laïcisme.

Ce qu'il faudrait, c'est que la prière rituelle reconquît l'âme des foules ; que la DEMANDE ainsi affirmée créât l'OFFRE, à laquelle la beauté ne se refuse point. Nos artistes, nos écrivains feraient taire alors la prière sotte de tant de cantiques, la prière fade des statues peintes, la prière lourde des architectures pastiches, la prière maniérée et profane de peintures soi-disant modernes, la prière désordonnée et étriquée de cérémonies sans soin parce qu'elles sont sans amour.

Des ailes ! de l'enthousiasme et du surnaturel ressenti ! cela, au lieu du résultat jusqu'ici obtenu grâce au romantisme : l'art chrétien archéologique, c'est-à-dire la curiosité des formes sublimes sans que l'esprit daigne les habiter, la circulation à travers l'antiquité chrétienne comme dans une Pompéï où le guide vous mène à travers des cendres.

La réforme de Pie X a voulu nous restituer avec la beauté elle-même, son âme religieuse. Ayant pris pour devise « TOUT RESTAURER DANS LE CHRIST , » ce pape a

semblé ajouter, comme si c'était la même chose : Tout restaurer dans le beau, dont le Christ est le protagoniste, dont il est tout d'abord le modèle. Mais il a vu que les sentiments sont à la base des formes ; que celles-ci par elles-mêmes nous laisseraient indigents, et il a consacré son labeur à la restauration de la foi, pour qu'on goûte avec elle et avec ses bienfaits les surcroîts qu'elle exige et qui la fomentent.

« Je veux que mon peuple prie sur de la beauté » a-t-il dit : ce mot marque le souci et la compréhension supérieure des deux termes qu'il assemble ; il les place dans leur ordre. Prier sur de la beauté, ce sera d'abord prier, et ensuite subordonner à l'élan de prière, pour que celui-ci se prolonge et s'accroisse, toutes les formes qui lui conviennent.

L'art pour l'art serait à sa place moins que jamais dans la liturgie. Les fins religieuses doivent gouverner ce qui vient à la religion non pour la supplanter ni l'utiliser, mais pour la servir.

Synthèse des arts en vue de l'exercice extérieur de la prière et au bénéfice de la prière intérieure : telle serait la formule exacte. Beauté de la vie hu-

maine reliée à Dieu par le Christ avec toutes ses dépendances et dans l'intégrité de ses épanouissements possibles : tel en serait l'effet.

T A B L E

LE PROBLÈME DE LA PRIÈRE.	1
CELUI QU'ON PRIE.	17
DIEU AVEC NOUS	35
NOUS AVEC DIEU	51
LA DEMANDE DU PAIN	67
LA PRIÈRE QUI TRANSPORTE LES MONTAGNES	81
LES MOYENS D'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE	101
LA PRIÈRE POUR TOUS.	121
LA PRIÈRE POUR LES CHOSES	139
LA PRIÈRE PUBLIQUE	157
LA PRIÈRE INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE	177
LE ROSAIRE	195
LA PRIÈRE SACRAMENTELLE.	213
LES HEURES CHRÉTIENNES	233
LES HEURES CANONIALES.	253
LA PRIÈRE ÉTERNELLE.	271
LA PRIÈRE A TRAVERS LES MONDES	287
LA PRIÈRE EN BEAUTÉ.	309

ACHEVÉ D'IM-
PRIMER LE
16 AVRIL
1917 SUR LES
PRESSES DE
L'IMPRIMERIE
A. LAJAT
POUR L'ART
CATHOLIQUE.





[illegible]

DATE DUE

[illegible]

PRINTED IN U.S.A.

